

**Gabriel TARDE (1890)**

# **Les lois de l'imitation**

**Chapitres VI à VIII**

2<sup>e</sup> édition, 1895

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, bénévole,  
Chomedey, Ville Laval, Québec  
Courriel: [rtoussaint@aei.ca](mailto:rtoussaint@aei.ca)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"  
Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique  
par Mme Réjeanne Toussaint, bénévole,  
Chomedey, Ville Laval, Québec  
Courriel: [rtoussaint@aei.ca](mailto:rtoussaint@aei.ca)  
à partir de :

Gabriel Tarde (1890)

## Les lois de l'imitation

### Chapitres VI à VIII (pp. 205 à 428)

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Gustave Gabriel  
TARDE, **Les lois de l'imitation**. Première édition : 1890. Texte de la  
deuxième édition, 1895. Réimpression. Paris : Éditions Kimé, 1993, 428 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word  
2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Mise en page complétée le 27 août 2004 à Chicoutimi, Québec.



## Remerciements

L'édition numérique de ce livre a été rendue possible grâce au dévouement de ma belle-sœur, Mme Réjeanne Toussaint, la sœur de mon épouse. La correction des fichiers passés en reconnaissance de caractères a été très exigeante, étant donné la piètre qualité de l'édition papier utilisée.

Toute notre reconnaissance à Mme Toussaint pour avoir rendu cette importante œuvre de Gabriel Tarde enfin accessible à tous.

Courriel : <mailto:rtoussaint@aei.ca>.

# Table des matières

Préface de la deuxième édition, 1895

Avant-Propos de la première, 1890

## Chapitre I. La Répétition universelle

- I. Régularité inaperçue des faits sociaux à un certain point de vue. Leurs analogies avec les faits naturels. Les trois formes de la Répétition universelle: ondulation, génération, imitation. Science sociale et philosophie sociale. Sociétés animale.
- II. Trois lois analogues en physique, en biologie, en sociologie. Pourquoi tout est nombre et mesure.
- III. Analogies entre les trois formes de la Répétition. Elles impliquent une tendance commune à une progression géométrique. - Réfractions linguistiques, mythologiques, etc. - Interférences heureuses ou malheureuses d'imitation. Interférences-luttes et interférences-combinaisons (inventions). Esquisse de logique sociale.
- IV. Différences entre les trois formes de la Répétition.. Génération, ondulation libre. Imitation, génération à distance. Abréviation des phases embryonnaires.
- V.

## Chapitre II. Les similitudes sociales et l'imitation

- I. Similitudes sociales qui n'ont point l'imitation et similitudes vivantes qui n'ont point la génération pour cause. Distinction des analogies et des homologies en sociologie comparée comme en anatomie comparée. Arbre généalogique des inventions, dérivant d'inventions-mères. Propagation lente et inévitable des exemples, même à travers des peuples sédentaires et clos
- II. Y a-t-il une loi des civilisations qui leur impose un chemin commun ou du moins un terme commun, et, par suite, des similitudes croissantes, même sans imitation ? Preuves du contraire

## Chapitre III. Qu'est-ce qu'une société ?

- I. Insuffisance de la notion économique ou même juridique: sociétés animales. Ne pas confondre nation et société. Définition.
- II. Définition du type social.
- III. La socialité parfaite. Analogies biologiques. Les agents cachés, et peut-être originaux, de la répétition universelle.

- IV. Une idée de Taine. La contagion de l'exemple et la suggestion. Analogies entre l'état social et l'état hypnotique. Les grands hommes. L'intimidation, état social naissant.

#### Chapitre IV. Qu'est-ce que l'histoire ? L'archéologie et la statistique

- I et II. Distinction entre l'anthropologiste et l'archéologue. Ce dernier, inconsciemment, se place à notre point de vue. Stérilité d'invention propre aux temps primitifs. Imitation extérieure et diffuse, dès les plus hauts temps. Ce que nous apprend l'archéologie.
- III. Le statisticien voit les choses, au fond, comme l'archéologue: il s'occupe exclusivement des éditions imitatives, tirées de chaque invention ancienne ou récente. Analogies et différences.
- IV et V. Ce que devrait être la statistique; ses desiderata. Interprétation de ses courbes, à savoir de ses côtes, de ses plateaux et de ses descentes, fournie par notre point de vue. Tendance de toutes idées et de tous besoins à se répandre suivant une progression géométrique. Rencontre, concours et lutte de ces tendances. Exemples. Le besoin de paternité et ses variations. Le besoin de liberté et autres. Loi empirique générale; trois phases; importance de la seconde.
- VI et VII. Les tracés de la statistique et le vol d'un oiseau. L'œil et l'oreille considérés comme des enregistrements numériques d'ondulations éthérées ou sonores, statistiques figurées de l'univers. Rôle futur probable de la statistique. Définition de l'histoire.

#### Chapitre V. Les lois logiques de l'imitation.

- Pourquoi, dans les inventions en présence, les unes sont imitées, les autres non. Raisons d'ordre naturel et d'ordre social, et parmi celles-ci, raisons logiques et influences extra-logiques. Exemple linguistique.
- I. Ce qui est imité, c'est croyance ou désir, antithèse fondamentale. La formule spencérienne. Le progrès social et la méditation individuelle. Le besoin d'invention et le besoin de critique ont même source. Progrès par substitution et progrès par accumulation d'inventions.
- II. Le duel logique. Tout n'est que duels ou accouplements d'inventions en histoire. L'un dit toujours oui et l'autre non. Duels linguistiques, législatifs, judiciaires, politiques, industriels, artistiques. Développements. Chaque duel est double, chaque adversaire affirmant sa thèse en même temps qu'il nie celle de l'autre. Moment où les rôles se renversent. Duel individuel et duel social. - Dénouement: trois issues possibles.
- III. L'accouplement logique. Ne pas confondre la période d'accumulation qui précède la période de substitution avec celle qui la suit. Distinction entre la grammaire et le dictionnaire linguistiquement, religieusement, politiquement, etc. Le dictionnaire se grossit *plus aisément* que la grammaire ne se perfectionne.

Autres considérations.

## Chapitre VI. Les influences extra-logiques

Caractères différents de l'imitation. - I. Sa précision et son exactitude croissantes; cérémonies et procédures. - II. Son caractère conscient ou inconscient. - Puis, marche de l'imitation :

- 1<sup>er</sup> Du dedans au dehors de l'homme. - Diverses fonctions physiologiques comparées au point de vue de leur transmissibilité par l'exemple. Obéissance et crédulité primitives. Dogmes transmis avant rites. Admiration précédant envie. Idées communiquées avant expressions; buts communiqués avant moyens. Explication des survivances par cette loi. Son universalité. Son application à l'imitation féminine même.
- 2<sup>e</sup> Du supérieur à l'inférieur. - Exceptions à cette loi, sa vérité comparable à celle qui régit le rayonnement de la chaleur. - I. Exemples. La *martinella* et le *carroccio*. Les Phéniciens et les Vénitiens. Utilité des aristocrates. - II. Hiérarchie ecclésiastique et ses effets. - III. C'est le plus supérieur, parmi les moins distants, qui est imité. Distance au sens social. - IV. En temps démocratique, les noblesses sont remplacées par les grandes villes, qui leur ressemblent en bien et en mal. - V. En quoi consiste la supériorité sociale: en caractères internes ou externes qui favorisent l'exploitation des inventions à un moment donné. - VI. Application au problème des origines du système féodal.

## Chapitre VII. Les influences extra-logiques (suite). La Coutume et la Mode

Âges de coutume où le modèle ancien, paternel ou patriotique, a toute faveur; âges de mode, où l'avantage est souvent au modèle nouveau, exotique. Par la mode, l'imitation s'affranchit de la génération. Rapports de l'imitation et de la génération semblables à ceux de la génération et de l'ondulation. - Passage de la coutume à la mode, puis retour à la coutume élargie. Application de cette loi:

- I. Aux langues. Le rythme de la diffusion des idiomes. Formation des langues romanes. Caractères et résultats des transformations indiquées.
- II. Aux religions. Toutes vont de l'exclusivisme au prosélytisme, puis se recueillent. Reproduction de ces trois phases dès les plus hauts temps. Culte de l'étranger, et non pas seulement de l'ancêtre, dès lors. L'étranger bestial adoré. Pourquoi les dieux très anciens sont zoomorphiques. La faune divine. Le culte, espèce de domestication supérieure. - spiritualisation des religions qui se répandent par mode. Liens moraux. Importance sociale des religions.
- III. Aux gouvernements. Double origine des États, la famille et la horde. En chaque État, deux partis, celui de la coutume et celui de la mode, dès les temps les plus anciens. Fréquence du fait des familles royales de sang étranger. - Le fief, invention propagée par engouement; de même, la monarchie féodale; de même, la monarchie moderne. Libéralisme et cosmopolitisme. Nationalisation finale des importations étrangères. Comment se sont formés les États-Unis. - Auguste, Louis XIV, Périclès. -

Critique de l'antithèse de Spencer, militarisme et industrialisme, comparée à celle de Tocqueville, aristocratie et démocratie.

- IV. [Aux législations.](#) Évolution juridique. Droit coutumier et droit législatif. Droit très multiforme et très stable en temps de coutume, très uniforme et très changeant en temps de mode. Propagation des chartes de ville en ville. L'Ancien Droit de Sumner-Maine. Le rythme des trois phases appliqué à la procédure criminelle. Caractères successifs de la législation. Classification.
- V. [Aux usages et aux besoins \(économie politique\).](#) Multiformité et stabilité des usages; puis uniformité et rapide changement. La production et la consommation, distinction universellement applicable. Partout transmissibilité plus rapide des besoins de consommation que des besoins de production. Conséquences de cette vitesse inégale. Débouché ultérieur aux âges de coutume, débouché extérieur aux âges de mode. L'industrie au moyen âge. Ordre des formes successives de la grande industrie. - Le prix de mode et le prix de coutume. Caractères successifs imprimés au monde économique et aux aspects sociaux comparés, par les changements de l'imitation. Raison de ces changements.
- VI. [Aux morales et aux arts.](#) Devoirs, inventions originales au début. Élargissement graduel du public moral et du public artistique. L'art de coutume né du métier, professionnel et national ; l'art de mode, inutile et exotique. Morale de mode et morale de coutume. Probabilité pour l'avenir. - Le phénomène historique des Renaissances, soit morales, soit esthétiques.

## Chapitre VIII. [Remarques et corollaires](#)

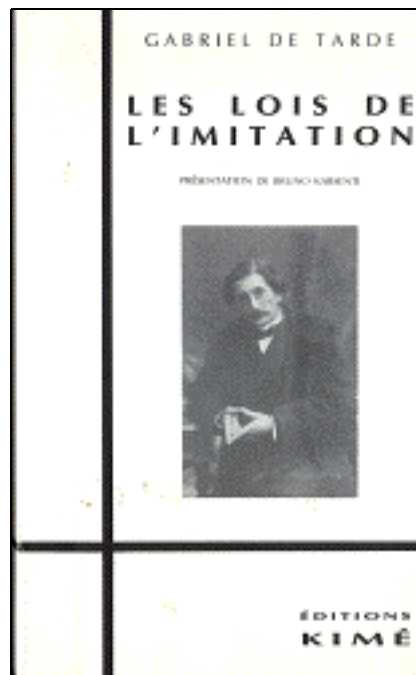
[Résumé et complément.](#) Toutes les lois de l'imitation ramenée à un même point de vue. - Corollaires.

- I. [Le passage de l'unilatéral au réciproque.](#) Exemples: du décret au contrat; du dogme à la libre-pensée; de la chasse humaine à la guerre; de la courtisanerie à l'urbanité. Nécessité de ces transformations.
- II. [Distinction du réversible et de l'irréversible en histoire.](#) Ce qui est irréversible par suite des lois de l'imitation, et ce qui l'est par suite des lois de l'invention. Un mot à ce dernier sujet. Changements irréversibles du costume même, dans une certaine mesure. Les grands Empires de l'avenir. - L'individualisme final.

Gabriel TARDE,  
membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

# Les lois de l'imitation

(1890)



Première édition, 1890.  
Réimpression du texte de la deuxième édition, 1895.  
Paris : Éditions Kimé, 1993, 428 pp.

[Retour à la table des matières](#)



Les lois de l'imitation (2<sup>e</sup> édition, 1895)

## Chapitre VI

---

### Les influences extra-logiques

#### Caractères différents de l'imitation.

I. Sa précision et son exactitude croissantes; cérémonies et procédures. - II. Son caractère conscient ou inconscient. - Puis, marche de l'imitation :

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons maintenant à étudier les causes non logiques de préférence ou de défaveur qui s'attachent aux diverses sortes d'imitations en concours, et motivent leur victoire ou leur défaite.

Avant d'aborder ces considérations, disons, cependant, quelques mots de certaines modalités qui peuvent affecter une imitation quelconque, à savoir son exactitude ou son inexactitude, son caractère conscient ou inconscient.

I. - D'abord, l'imitation peut être vague ou précise. Demandons-nous si, à mesure que les actes ou les idées à imiter se multiplient et se compliquent au cours de la civilisation, l'imitation devient plus rigoureuse ou plus confuse. On pourrait penser que chaque degré nouveau de complication entraîne un accroissement d'inexactitude. C'est pourtant tout le contraire qu'on observe. L'imitation est si bien l'âme élémentaire de la vie sociale, que, chez l'homme civilisé, l'aptitude et l'habileté à imiter croissent

plus vite encore que le nombre et la complexité des inventions. Aussi établit-elle des similitudes de plus en plus parfaites; et son analogie en cela se poursuit avec la génération et l'ondulation. Les vibrations lumineuses, beaucoup plus nombreuses et plus délicates que les vibrations sonores, se transmettent pourtant des étoiles à nous avec une merveilleuse rigueur que celles-ci n'atteignent pas. Les vibrations électriques, non moins nombreuses et non moins complexes, se propagent avec une fidélité incomparable, qu'on jugerait incroyable si le télégraphe, le téléphone et le phonographe ne la démontraient avec éclat. Un bruit est une série d'ondes très peu semblables, tandis qu'un son est une série d'ondes très semblables; ce qui n'empêche pas les ondes du son, avec leurs enchevêtrements d'harmoniques, de l'emporter en complexité sur les ondes du bruit. - Est-il vrai que l'hérédité, quand elle a à reproduire des organismes supérieurs, composés d'organes et de caractères plus multiples, produise des ressemblances moins exactes que lorsqu'elle a à répéter des êtres inférieurs ? Nullement; le type d'un félin ou d'une orchidée est au moins aussi fidèlement conservé que celui d'un zoophyte ou d'un champignon. Il n'est pas jusqu'aux plus légères variétés des races humaines qui, si on leur donne le temps de se fixer, ne se perpétuent héréditairement avec la plus grande perfection.

Considérée sous n'importe quel aspect, la vie sociale, en se prolongeant, aboutit fatalement à la formation d'une étiquette, c'est-à-dire au triomphe le plus complet du conformisme sur la fantaisie individuelle. La langue, la religion, la politique, la guerre, le droit, l'architecture, la musique, la peinture, la poésie, la politesse, etc., donnent lieu à un conformisme d'autant plus parfait, à une étiquette d'autant plus exigeante et tyrannique, qu'ils ont duré plus longtemps et se sont plus paisiblement développés. L'orthographe ou la correction puriste, étiquette de la langue, et le rituel, étiquette de la religion, sont à peu près équivalents en rigueur arbitraire, quand la langue et la religion sont très vieilles et très originales toutes deux <sup>1</sup>. De siècle en siècle, à partir de son origine, on voit le christianisme se montrer plus exigeant en fait de régularité, d'uniformité, d'orthodoxie, quoiqu'il aille se compliquant. Les langues sauvages, suivant Sayce et Whitney, sont, quoique très pauvres, aussi variables, aussi continuellement altérées et infidèlement transmises, que les langues civilisées, quoique très riches, sont persistantes et uniformes. La procédure, étiquette du droit, est aussi très formaliste quand le droit est très ancien, si compliqué qu'il soit devenu. Le cérémonial, étiquette des relations mondaines, est moins rigoureux dans les nations où le *monde* remonte moins haut que le droit et la religion. Il ne l'est pas moins dans la société chinoise pour une raison opposée. La prosodie, étiquette de la

<sup>1</sup> Rien n'égale l'étrangeté des cultes quelconques, si ce n'est leur persistance. Mais l'on en peut dire autant des langues. C'est un arbitraire fixe, un désordre établi, éternel, comme le ciel étoilé. Quoi de plus étrange, de moins justifiable rationnellement, que l'emploi du mot cabinet pour désigner un groupe de ministres, ou de la *Porte* pour désigner le gouvernement ottoman ? Quel rapport logique y a-t-il entre ces articulations cheval, *equus*, *ippos*, et l'animal qu'elles représentent ? Cependant, il n'est pas de loi si sensée, si utile, qui soit obéie avec la même ponctualité, la même constance, le même respect, que l'usage d'employer les mots reçus, si bizarres qu'ils paraissent. - De même, quelle ressemblance y a-t-il, au fond, entre cet enchaînement sacramentel de cérémonies qu'on appelle la messe, et le sentiment de haute moralité, de spiritualisme raffiné, qu'elle sert à exprimer parmi les populations catholiques ? La messe est un mot aussi; et l'on sait la ténacité de ce vieux mot. C'est que la difficulté, pour tout un peuple à la fois, de s'accorder sur le choix d'une expression meilleure ou de renoncer à ses besoins d'expression, sacrés ou profanes, est réellement insurmontable, l'accord en question n'étant possible que par voie de propagation imitative, et non de convention. - Voilà pourquoi les persécutions religieuses, qui tendent à supprimer ou à remplacer un culte, sont, ce qu'il y a, en apparence, de plus rationnel, et, en réalité, de plus absurde, à peu près comme les persécutions linguistiques. Ces dernières, qui ont pour but la substitution d'une langue à une autre, ne réussissent parfois qu'à la faveur de l'imitation spontanée du supérieur, du vainqueur, par le vaincu.

poésie, devient de plus en plus despotique à mesure qu'on versifie davantage, et, chose étrange, que l'imagination poétique s'est davantage déployée. La paperasserie et la routine administratives, étiquette du gouvernement, font des progrès de jour en jour avec la complication gouvernementale. L'architecture exige des architectes une répétition de plus en plus servile de ses types consacrés et momentanément en faveur; la musique de mérite; la peinture exige aussi des peintres qu'ils reproduisent avec une exactitude de plus en plus photographique les modèles extérieurs ou traditionnels. - Sous l'ancien régime, l'uniforme militaire était moins universel et moins respecté que de nos jours: et plus on remonte dans le passé, plus la variété individuelle des costumes apparaît dans les rangs de l'armée. A Florence, au moyen âge, chacun s'habillait selon son bon plaisir, comme au bal masqué, si l'on en croit Burckhardt. Comme on se scandaliserait aujourd'hui d'une telle licence !

Mais ce besoin de conformisme est si naturel à l'homme social que, parvenu à un certain degré de force, il devient conscient et emploie des moyens violents et expéditifs pour se satisfaire. Toutes les vieilles civilisations ont eu leurs maîtres de cérémonies, fonctionnaires de haut rang chargés de perpétuer les rites traditionnels <sup>1</sup>. Ce n'est pas seulement dans les États monarchiques, en Égypte, en Chine, dans l'Empire romain, dans le Bas-Empire, à l'Escurial sous Philippe II et ses successeurs, à Versailles sous Louis XIV, c'est dans les républiques, c'est à Rome, où le censeur veillait à l'observation stricte des vieux usages, c'est à Athènes même, où la vie religieuse était assujettie au formalisme le plus absolu, que nous trouvons ces espèces de chambellans sous des noms divers. Nous nous en moquons, oubliant que nos grands tailleurs, nos grandes modistes, nos grands fabricants, nos journalistes même, sont précisément à l'imitation-mode ce que les maîtres de cérémonies civiles ou religieuses étaient à l'imitation-coutume, et sont en train de prendre l'importance bouffonne de ceux-ci. Par eux nos vêtements, nos conversations, nos connaissances, nos goûts et nos besoins de tout genre sont taillés dans un moule uniforme dont il est inconvenant de s'affranchir, et dont l'uniformité, d'un bout d'un continent à l'autre, passe pour le signe le plus manifeste de la civilisation, à peu près comme la perpétuité, à travers les siècles, des traditions, des légendes, des usages, passait jadis, et avec bien plus de sagesse, pour le fondement de la grandeur des peuples <sup>2</sup>.

II. - En second lieu, l'imitation peut être consciente ou inconsciente, réfléchie ou spontanée, volontaire ou involontaire. Mais je n'attache pas une capitale importance à cette division. Est-il vrai qu'à mesure qu'un peuple se civilise, sa manière d'imiter devienne de plus en plus volontaire, consciente, réfléchie ? Je croirais plutôt l'inverse. De même que, chez l'individu, ce qui a fini par être une inconsciente habitude a commencé par être un acte voulu et conscient, ainsi, dans la nation, tout ce qui se fait, tout ce qui se dit par tradition ou par usage a commencé par être une importation difficile et discutée. Je dois ajouter, il est vrai, que beaucoup d'imitations sont inconscientes et involontaires dès l'origine; telle est celle de l'accent, des manières, des idées le plus souvent et des sentiments propres au milieu où l'on vit ; et il est clair

<sup>1</sup> Il y en a de bien étranges. Au moment où se consomme, le soir des noces, le mariage de l'empereur de Chine, deux grands personnages présents à cette solennité, chantent un duo d'amour dans l'alcôve impériale.

<sup>2</sup> Tout ce qu'il y a de vrai dans les chapitres de Spencer relatifs à ce qu'il appelle le gouvernement cérémoniel confirme implicitement ce qui précède. L'auteur semble croire à tort que la cérémonie va en décroissant, et que c'est au début des sociétés qu'elle règne dans toute sa force. Mais ce qu'il prend pour des sociétés primitives avait déjà un long passé derrière soi où s'était lentement formé le soi-disant gouvernement cérémoniel.

aussi que l'imitation des volontés d'autrui, car je ne saurais définir autrement l'obéissance spontanée, est nécessairement involontaire. Mais remarquons que ces formes involontaires et inconscientes de l'imitation ne deviennent jamais volontaires et conscientes, tandis que les formes volontaires et conscientes tendent à revêtir les caractères opposés. Distinguons d'ailleurs entre la conscience ou la volonté d'imiter quelqu'un quand on pense ou agit d'une certaine façon, et la conscience de concevoir cette pensée ou la volonté de faire cet acte. Entendue dans ce dernier sens, la conscience ou la volonté est le fait constant, universel, que le progrès de la civilisation n'augmente ni ne diminue. Dans le premier sens, rien de plus variable, et la civilisation ne paraît pas favoriser l'accroissement du caractère ainsi compris. Assurément, le barbare aux yeux duquel la coutume ancienne de sa tribu est la justice même, et la religion de sa tribu la vérité même, n'a pas moins conscience d'imiter ses aïeux et ne veut pas moins les imiter en pratiquant ses rites juridiques ou religieux, que l'ouvrier et même le bourgeois moderne ne sait et ne veut imiter son voisin, son patron, son journaliste, en répétant ce qu'il a lu dans son journal ou en achetant le meuble qu'il a vu dans le salon de son patron ou de son voisin. Mais, à vrai dire, là comme ici, on s'abuse en croyant qu'on imite parce qu'on l'a voulu. Car cette volonté même d'imiter est transmise par imitation : avant d'imiter l'acte d'autrui, on commence par éprouver le besoin d'où naît cet acte, et on ne l'éprouve avec sa modalité précise que parce qu'il a été suggéré.

Cela dit sur les caractères intrinsèques des imitations, occupons-nous des inégalités qu'elles présentent dans leur marche à raison de leur objet (suivant que cet objet est, notamment, un signe ou une chose signifiée, un modèle externe ou un modèle interne), ou à raison, soit des personnes et des classes, des localités même, présumées supérieures ou inférieures, d'où elles émanent, soit des temps, présent ou passé, d'où elles tirent leur origine. Dans ce chapitre, je me propose de montrer que, à *valeur logique ou téléologique égale par hypothèse* : 1<sup>e</sup> les modèles internes seront imités avant les modèles externes <sup>1</sup>, et 2<sup>e</sup> les exemples des personnes ou des classes, et aussi bien des localités, jugées supérieures, l'emporteront sur les exemples des personnes, des classes, des localités inférieures. Dans le chapitre suivant, je montrerai qu'une présomption semblable de supériorité s'attache : 3<sup>e</sup> tantôt au présent, tantôt au passé, et est une cause puissante de faveur, d'une portée historique considérable, pour les exemples de nos pères ou pour ceux de nos contemporains.

---

<sup>1</sup> À vrai dire, cette marche du dedans au dehors, de la chose signifiée au signe, répond à un besoin de logique inné, et, par suite, les considérations qui la concernent auraient pu trouver place jusqu'à un certain point au chapitre précédent.

# I

## Imitation du dedans au dehors

Diverses fonctions physiologiques comparées au point de vue de leur transmissibilité par l'exemple. Obéissance et crédulité primitives. Dmesog transmis avant rites. Admiration précédant envie. Idées communiquées avant expressions; buts communiqués avant moyens. Explication des survivances par cette loi. Son universalité. Son application à l'imitation féminine même

[Retour à la table des matières](#)

Ce serait le moment, si je ne reculais devant les difficultés d'un tel labeur, de défricher un champ tout à fait inexploré, en comparant les diverses fonctions de la vie organique ou psychologique au point de vue de leur tendance plus ou moins accusée, dans la moyenne des cas, à se transmettre par imitation. Cette transmissibilité, relative est fort variable d'une époque à l'autre, d'une nation à l'autre. Elle ne deviendra mesurable avec quelque précision que le jour où la statistique aura tenu toutes ses promesses. Il nous suffira donc de dire quelques mots à ce sujet.

La soif n'est-elle pas plus contagieuse par imitation que ne l'est la faim ? Il me le semble. Ainsi peuvent s'expliquer les progrès si rapides de l'alcoolisme; si la gourmandise a progressé aussi, comme on en peut juger par l'alimentation plus copieuse et plus variée du bourgeois, de l'ouvrier et du paysan, sa marche, à coup sûr, a été plus lente. Sur un grand territoire on voit les mêmes boissons répandues (ici le thé, là le vin, ailleurs la bière, le maté, etc.), alors que la plus grande diversité de mets locaux règne encore. - La soif est-elle plus ou moins contagieuse que les désirs sexuels? Elle l'est moins, je crois. Le premier vice qui se développe dans les grands rassemblements d'hommes et de femmes, dans les villes en voie de peuplement, c'est la débauche, avant même l'alcoolisme. - Plus aisément communicables encore sont les mouvements des jambes et, surtout, ceux des membres supérieurs. L'entraînement des marches d'ensemble est une des grandes forces militaires. Le penchant à marcher du même pas et de la même manière est inné avant d'être obligatoire dans les armées. Il a été prouvé, par des mesures délicates, que, dans une même ville, tout le monde marche, en moyenne, avec une même rapidité. Quant aux gestes et aux manières, bien plus rapidement encore que les particularités de la locomotion, ils se transmettent aux personnes habituées à vivre ensemble et servent à les caractériser. En partie pour cette cause, les convulsions hystériques dans nos maisons de santé affectent aisément le caractère d'une épidémie, comme jadis les possessions diaboliques dans les couvents. La fonction vocale est éminemment imitative, comme d'ailleurs toutes les fonctions de relation, mais surtout en ce qu'elle a de spirituel, la diction et la prononciation, non le timbre de la voix <sup>1</sup>. L'accent aussi se transmet, mais avec lenteur, et pendant la

---

<sup>1</sup> Le plus vif plaisir des enfants est de reproduire tous les bruits qui les frappent, encore plus que de copier les gestes de leur entourage.

jeunesse. Chaque ville conserve son accent particulier, longtemps après qu'elle s'alimente et s'habille comme toutes les autres. - Le bâillement, j'entends le bâillement d'ennui, qui a une cause mentale, - se transmet bien plus contagieusement que l'éternuement ou la toux.

Les fonctions des sens supérieurs sont plus transmissibles imitativement que celles des sens inférieurs. Si l'on voit quelqu'un regarder ou écouter, on est bien plus porté à l'imiter que si on le voyait flairer une fleur ou goûter un mets. Voilà pourquoi dans les grandes villes un rassemblement est sitôt formé autour d'un badaud. On se précipite à la porte des théâtres où l'on voit faire queue, bien plus que dans les restaurants à travers les vitrines desquels on voit des consommateurs manger de grand appétit.

Toutes les passions l'emportent en contagiosité imitative sur les simples appétits, et tous les besoins de luxe sur les besoins primitifs. Mais, parmi les passions, dirons-nous que l'admiration, la confiance, l'amour et la résignation, sont supérieurs en cela au mépris, à la défiance, à la haine et à l'envie ? Oui, en général<sup>1</sup>. S'il en était autrement, la société ne durerait pas. Certainement pour la même raison, et malgré des épidémies fréquentes de panique, l'espérance est plus contagieuse que la terreur. La paresse aussi l'est plus que l'ambition; l'avarice, le goût de l'épargne, l'est plus que l'avidité. Et c'est fort heureux pour la paix sociale. Le courage l'est-il plus que la lâcheté? C'est bien moins certain. - La curiosité ici mérite une place à part, sinon la place d'honneur. Tous les attroupements d'hommes qui finissent par opérer des révolutions, religieuses, politiques, artistiques, industrielles, commencent par se former sous l'empire de ce sentiment. Quand on voit une personne curieuse de n'importe quoi dont on se souciait naguère comme d'un fétu, aussitôt on devient désireux de connaître cette chose, et ce mouvement se propage très vite, et, à mesure qu'il se propage, l'intensité de ce désir croît en chacun par l'effet du mutuel reflet. Chaque fois qu'une nouveauté quelconque, en fait de prédication religieuse, de programme politique, d'idées philosophiques, d'articles industriels, de vers, de romans, de drames, d'opéras, apparaît dans un endroit bien visible, c'est-à-dire dans une capitale, il suffit que l'attention de dix personnes soit ostensiblement fixée sur cette chose pour que bientôt cent, mille, dix mille personnes s'y intéressent et s'y passionnent. Parfois, le phénomène revêt les caractères d'une névrose. Au XVe siècle, quand le joueur de cornemuse allemand, Hans Böhm, commença à prêcher son évangile d'égalité fraternelle et de communauté des biens, ce fut une exode épidémique. « Les compagnons ouvriers, rapporte un chroniqueur (cité par Janssen), quittaient à la hâte leurs ateliers, les filles de ferme accouraient tenant encore en mains leurs faucilles », et plus de trente mille hommes se trouvaient en quelques heures rassemblés dans un désert où ils n'avaient pas de quoi manger. - La curiosité générale une fois surexcitée, la foule est prédisposée irrésistiblement à se laisser gagner par les idées et les désirs de tous genres que le prédicateur, l'orateur, le dramaturge, le romancier en vogue, cherchent à populariser.

M. Ribot fait observer que la mémoire des sentiments est bien plus persistante que celle des idées. Nous en dirons autant de l'imitation des sentiments comparée à l'imitation (c'est-à-dire à la propagation) des idées. Assurément les mœurs, les sentiments moraux et les religions, qui consistent en imprégnations réciproques de manières d'être émus, l'emportent en ténacité sur les opinions et les principes mêmes.

<sup>1</sup> Du moins, pendant la période ascendante d'un peuple. Il est réservé à son déclin de voir les jugements dénigrants s'y propager plus vite que les jugements admiratifs.



Mais c'est assez effleurer un ordre d'idées où nous ne voulons pas entrer plus avant. Arrivons à un aperçu d'une portée plus générale.

Toutes les imitations où la logique n'entre pour rien rentrent dans ces deux grandes catégories : crédulité et docilité, imitation des croyances et imitation des désirs. Il peut sembler étrange d'appeler imitation l'adhésion toute passive à une idée d'autrui ; mais si, comme je viens de le dire, le caractère passif ou actif du reflet d'un cerveau sur un autre importe assez peu, l'extension que je donne au sens usuel de ce mot est fort légitime. Si l'on dit que l'écolier imite son maître quand il répète les paroles de celui-ci, pourquoi ne dirait-on pas qu'il l'a imité d'abord quand il a adopté mentalement l'idée exprimée ensuite verbalement ? On peut être surpris aussi que je considère l'obéissance comme une espèce d'imitation, mais cette assimilation, qu'il est facile de justifier de même, est nécessaire, et permet seule de reconnaître au phénomène de l'imitation la profondeur qui lui appartient. Quand une personne en copie une autre, quand une classe d'une nation se met à s'habiller, à se meubler, à se distraire, en prenant pour modèles les vêtements, les ameublements, les divertissements d'une autre classe, c'est que déjà elle avait emprunté à celle-ci les sentiments et les besoins dont ces façons d'agir sont la manifestation extérieure. Par suite, elle avait pu et dû lui emprunter aussi ses volitions, c'est-à-dire vouloir conformément à sa volonté <sup>1</sup>.

Est-il possible de nier que la volition soit, avec l'émotion et la conviction, le plus contagieux des états psychologiques ? Un homme énergique et autoritaire exerce sur les natures faibles un pouvoir irrésistible ; il leur offre ce qui leur manque, une direction. Lui obéir n'est pas un devoir, mais un besoin. C'est par là que débute tout lien social. L'obéissance, en somme, est sœur de la foi. Les peuples obéissent par la même raison qu'ils croient ; et, de même que leur foi est le rayonnement de celle d'un apôtre, leur activité n'est que la propagation de la volonté d'un maître. Ce que le maître veut ou a voulu, ils le veulent ; ce que l'apôtre croit ou a cru, ils le croient ; et voilà pourquoi ensuite ce que le maître ou l'apôtre fait ou dit, ils le font ou le disent à leur tour ou ont une tendance à le faire ou à le dire. Les personnes ou les classes qu'on est le plus porté à imiter, sont, en effet, celles auxquelles on obéit le plus docilement. Les masses ont toujours eu un penchant à copier les rois, la cour, les classes supérieures, dans la mesure où elles ont accepté leur domination. Dans les années qui ont précédé la Révolution française, Paris ne copiait plus les modes de la cour, n'applaudissait plus les pièces de théâtre qui plaisaient à Versailles ; c'est que déjà l'esprit d'insubordination avait fait des progrès rapides. De tout temps, les classes dominantes ont été *ou ont commencé par être* les classes modèles. Nous voyons nettement au berceau de la société, dans la famille, se montrer cette intime corrélation de l'imitation proprement dite avec l'obéissance et la crédulité. Le père, à l'origine

---

<sup>1</sup> En outre, le commandement a commencé par être un exemple donné, et l'on suit les degrés de cette transformation graduelle de l'exemple en commandement. Je les ai indiqués dans la préface de ma Logique Sociale (page VII) : « Dans un troupeau de singes, de chevaux, de chiens, d'abeilles même et de fourmis, le chef donne l'exemple de l'acte qu'il ordonne *in petto*, et le reste du troupeau l'imité. Par degrés on voit l'intention impérative, confondue d'abord avec l'initiative de l'acte commandé, se séparer de celle-ci. Le chef se borne à ébaucher l'acte, plus tard il en fait le geste. Du geste on passe au signe : ce signe est un cri, un regard, une attitude, enfin un son articulé. Mais toujours le mot réveille l'image de l'action à accomplir - action connue, bien entendu, car on ne décrit pas un trait de génie - et cette image est l'équivalent de l'exemple primitivement donné par le chef. »

surtout, est l'infailible oracle et le souverain roi de l'enfant; par cette raison, il est son modèle suprême <sup>1</sup>.

*L'imitation, donc, marche du dedans de l'homme au dehors*, contrairement à ce que certaines apparences pourraient laisser croire. Il semble, à première vue, qu'un peuple ou une classe qui en imite un autre commence par copier son luxe et ses beaux-arts, avant de se pénétrer de ses goûts et de sa littérature, de ses idées et de ses desseins, de son esprit en un mot; mais c'est précisément le contraire. Au XVI<sup>e</sup> siècle les modes de toilette venaient en France d'Espagne <sup>2</sup>. C'est que déjà la littérature espagnole s'était imposée chez nous avec la puissance espagnole. Au XVII<sup>e</sup> siècle, quand la prépondérance française s'est établie, la littérature française a régné sur l'Europe, et, à sa suite, les arts français, les modes françaises, ont fait le tour du monde. Si, au XV<sup>e</sup> siècle, l'Italie, quoique vaincue et affaiblie, nous envahit de ses modes et de ses arts, mais d'abord de sa merveilleuse poésie, c'est que le prestige de sa civilisation supérieure et de l'Empire romain qu'elle exhume en le transfigurant, subjugué ses vainqueurs, dont les consciences d'ailleurs se sont déjà italianisées depuis longtemps, bien avant les habitations, les vêtements et les meubles, par l'habitude de la soumission au pape d'outre-mont.

Ces Italiens eux-mêmes, qui se mettent à singer l'antiquité gréco-romaine restaurée par eux, ont-ils commencé par refléter ses dehors, en statues, en fresques, en périodes cicéroniennes, pour arriver par degrés à se pénétrer de son âme ? Non, c'est au cœur d'abord que leur éblouissant modèle les a frappés. Ce néo-paganisme a été la conversion d'un peuple de lettrés d'abord, puis d'artistes (cet ordre est irréversible), à une religion morte ; et, morte ou vivante, n'importe, quand une religion nouvelle, imposée par un apôtre fascinateur, s'empare d'un homme, elle ne commence pas par être pratiquée, mais par être crue. Elle ne débute pas par des mômeries qui aboutissent graduellement aux vertus et aux convictions voulues : loin de là, c'est chez les néophytes surtout que *l'esprit* d'une religion agit indépendamment de ses formes extérieures, et le formalisme du culte ne devient vide et insignifiant que beaucoup plus tard quand la religion s'est retirée des cœurs quoique survivant dans les usages. Ainsi le néophyte de la première Renaissance persiste encore dans ses habitudes de vie chrétienne et féodale, mais il est déjà païen de foi, comme le prouvent son débordement sensuel et sa passion dominante pour la gloire ; et il ne deviendra païen de mœurs, puis de manières, que plus tard. - Il en a été de même, en remontant plus haut, des Barbares du Ve ou VI<sup>e</sup> siècle, d'un Clovis par exemple, ou d'un Chilpéric, qui s'efforçaient de se plier aux usages romains et se paraient des insignes consulaires. Avant de se romaniser de la sorte, gauchement et superficiellement, ils avaient subi une romanisation tout autrement profonde, en se christianisant.; car, à cette date, la civilisation romaine qui les fascinait ne vivait plus que par la religion chrétienne.

<sup>1</sup> Il en doit être ainsi, remarquons-le, si l'action à distance de cerveau à cerveau, à laquelle je donne le nom d'imitation, est assimilable à la suggestion hypnotique, autant du moins qu'un phénomène normal et continu peut être comparé à une anomalie rare dont il est la reproduction extrêmement affaiblie, mais agrandie. On sait à quel point l'hypnotisé est crédule et docile et excellent comédien; on sait aussi combien la personnalité qui lui est suggérée s'incarne en lui profondément, et qu'elle entre ou paraît entrer tout d'abord dans son cœur, dans son caractère, avant de s'exprimer par ses attitudes, ses gestes et son langage. Le caractère qui domine en lui, c'est sa crédulité, sa docilité parfaites.

<sup>2</sup> « En matière d'habits, dit Bodin, on estimera toujours sot et lourdaud celui qui ne s'accoutre à la mode qui court, laquelle nous est venue d'Espagne ainsi que la vertugade. »



Deux peuples pratiquant des religions différentes sont mis en contact : païens et chrétiens, chrétiens et musulmans, bouddhistes et sectateurs de Confucius, etc. Chacun d'eux, pour illustrer ses propres dogmes, emprunte à l'autre de nouveaux rites, et, en même temps, tout en pratiquant ses anciens rites, accueille de nouveaux dogmes plus ou moins contradictoires aux premiers. Or, est-ce que la propagation des rites marche plus ou moins vite que celle des dogmes ? Moins vite, et de là, en somme, la persistance des vieux rites dans les religions nouvelles. - De même, deux peuples s'empruntent à la fois leurs langues et leurs idées, mais leurs idées plus vite que leurs langues : ou leurs procédures et leurs cérémonies en même temps que leurs principes juridiques, mais ceux-ci plus rapidement que celles-là. De là la persistance des formes longtemps après le renouvellement du droit, à Rome, en Angleterre, en France, partout.

Telle est la marche de l'imitation de peuple à peuple; et aussi bien de classe à classe dans un même peuple. Voit-on une classe en contact avec une autre classe dont elle n'aurait jamais, par hypothèse, subi la domination, s'aviser d'emprunter à celle-ci son accent, ses toilettes, ses ameublements, ses constructions, pour finir par accueillir ses croyances et ses principes ? Ce serait le renversement de l'ordre universel et nécessaire. La preuve, en effet, la plus forte que l'imitation procède du dedans au dehors, c'est que, dans les rapports des diverses classes, l'envie ne précède jamais l'obéissance et la confiance, mais au contraire est toujours le signe et la suite d'une obéissance et d'une confiance antérieures. Le dévouement aveugle et docile aux patriciens de Rome, aux eupatrides d'Athènes, aux nobles français d'ancien régime, a précédé l'envie, c'est-à-dire le désir d'imitation extérieure, qu'ils ont inspirée. L'envie est le symptôme d'une transformation sociale qui, en rapprochant les classes, en diminuant l'inégalité de leurs ressources, a rendu possible, non plus seulement comme autrefois la transmission des desseins et des pensées de l'un à l'autre, leur communion patriotique et religieuse, leur participation au même culte, mais encore le rayonnement du luxe et du bien-être de l'une à l'autre. L'obéissance engendre l'envie comme la cause l'effet. C'est pourquoi, lorsque la plèbe antique ou la bourgeoisie guelfe dans les cités italiennes du moyen âge, par exemple, arrive au pouvoir, la manière dont elle en use atteste et continue sa précédente servitude, puisque ses lois oppressives contre les aristocraties naguère dirigeantes, sont suggérées par le besoin de copier ses anciens maîtres.

On remarquera que l'obéissance et la confiance, imitation intérieure du supérieur reconnu, ont pour mobile une admiration dévouée et pour ainsi dire amoureuse, comme l'imitation extérieure du supérieur discuté ou nié émane d'un envieux dénigrement ; et il est manifeste que les populations passent de l'amour à l'envie dissimulée, ou de l'admiration au mépris affiché, à l'égard de leurs anciens maîtres, mais ne repassent jamais, à leur égard du moins, de l'envie à l'amour, du mépris à l'admiration. Pour donner satisfaction à leur besoin persistant d'admirer et d'aimer, elles doivent se créer de temps en temps de nouvelles idoles, sauf à les briser ensuite à leur tour <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> À partir d'un certain degré, les inégalités sociales sont d'autant plus pénibles à supporter par les inférieurs qu'elles sont moins profondes. La cause en est que, en s'amoindrissant au delà d'un certain point, elles cessent de produire l'admiration, la crédulité, l'obéissance, toutes dispositions favorables à la force du corps social, et perdent ainsi leur raison d'être. Alors elles inspirent l'envie qui sert à les faire disparaître. Les exigences de l'utile ici sont analogues à celles du beau, qui ne souffre pas de milieu entre une ellipse nettement accusée et un cercle, entre un parallélogramme très sensible à l'oeil et un carré. Dès que la disproportion entre les deux axes de l'ellipse, entre la longueur et la largeur du parallélogramme, cesse d'être suffisamment forte, le sens esthétique veut

On dit, bien à tort, que la crainte seule les courbe. Non, tout porte à croire qu'il y a eu des dépenses inouïes d'amour, et d'amour malheureux, à l'origine de toutes les grandes civilisations, ou pour mieux dire de tous les établissements religieux ou politiques quels qu'ils soient, même dans les temps modernes. Par là tout s'explique ; sans cela rien ne s'explique. Le roi-dieu si fortement peint par Spencer serait tué dès son avènement s'il n'était que redouté ; mais il est aimé. Et, pour remonter au berceau même des sociétés, croit-on que le patriarche antique, le premier des rois-dieux, ait dû son autorité absolue sur ses enfants et ses esclaves, à leur terreur exclusivement ? Ses enfants, sinon ses esclaves, l'aimaient à coup sûr, et sans doute beaucoup plus qu'il ne les aimait lui-même ; car il semble qu'ici comme ailleurs le lien unilatéral ait précédé le lien réciproque. Les documents anciens donnent à penser que les pères d'autrefois étaient loin d'égaliser en tendresse paternelle les pères d'à présent. Je ne parle pas des mères, dont l'affection est bien plus vitale que sociale dans ses causes et doit à ce caractère sa profondeur, son immutabilité relative. L'amour filial lui-même, donc, a dû commencer par être en partie un amour malheureux, faiblement mutuel. On peut se représenter le chef de famille des premiers temps, roi, juge, prêtre, instituteur unique, comme un Louis XIV au petit pied, n'admettant aucun droit de ses sujets sur lui, et s'offrant à leur adoration en parfait égoïste, quoiqu'il se fit un devoir de les protéger en vue de sa propre glorification dont ils lui étaient d'ailleurs reconnaissants comme d'un bienfait. De là son apothéose, nécessaire au culte du foyer et à la perpétuité de la famille, fondement de la cité et de la civilisation.

A quel point il est cru et obéi, la Bible et toutes les antiques législations en sont le témoignage. Presque sans parole, sa pensée est devinée, sa volonté voulue ; et c'est pour cela que ses enfants ont un penchant si vif à suivre son exemple en tout, à reproduire son accent, son langage, ses gestes, ses manières. Ce n'est pas en le mimant stérilement du dehors avant de l'avoir compris par la docilité et la foi, qu'ils auraient pu être conduits à le croire et à lui obéir ; et par cette voie la formation du lien social était impossible. - Mais remontons plus haut encore, à cette aube de la pré-histoire où l'art de la parole était inconnu. Comment alors, d'un cerveau à un autre, s'opérait le transvasement de leur contenu intime, de leurs idées et de leurs désirs ? Il s'opérait, en effet, si l'on en juge par ce qui se passe dans les sociétés animales dont les membres semblent se comprendre presque sans signes, comme en vertu d'une sorte d'électrisation psychologique par influence. On doit admettre que, dès lors, et peut-être avec une intensité remarquable, décroissante depuis lors, s'exerçait une action inter-cérébrale à distance, dont la suggestion hypnotique peut nous donner vaguement l'idée autant qu'un phénomène morbide peut ressembler à un fait normal. Cette action est le problème élémentaire et fondamental que la *psychologie sociologique* (qui commence là où la psychologie physiologique aboutit) doit s'efforcer de résoudre.

L'invention du langage a étrangement facilité, mais elle n'a pas créé pour la première fois, l'inoculation des idées et des volontés d'un esprit dans un autre esprit, et, par suite, la marche de l'imitation *ab interioribus ad exteriora* ; car, sans cette

---

qu'elle soit supprimée, et le veut d'autant plus qu'on approche davantage de l'égalité à peu près complète. - Or, à mesure qu'une égalité à peu près complète s'opère aussi entre les diverses classes d'une société, l'envie elle-même, ayant achevé son oeuvre d'assimilation, tend à disparaître ; et cette oeuvre alors est compromise par cet excès même. Un besoin de divergence individuelle, de désassimilation, ou, comme on dit, de liberté, grandit par le moyen de l'égalité née de la similitude ; et la société reviendrait au morcellement de la barbarie, si de nouvelles causes d'inégalité ne surgissaient. Mais elles surgissent toujours.

marque préexistante, la production du langage est inconcevable. Le difficile n'est pas de comprendre qu'un homme, le premier inventeur de la parole, se soit avisé d'associer dans son propre esprit une pensée à un son (complété par un geste); mais c'est de comprendre qu'il ait pu *suggérer* cette liaison à autrui rien qu'à lui faire entendre ce son. Si cet auditeur s'était borné à répéter le son en question, comme un perroquet, sans y attacher le sens voulu, on ne voit pas comment cette *écholatrie* superficielle et mécanique aurait pu le conduire à l'intelligence de la signification donnée par un étranger, et le faire passer du *son* au *mot*. Il faut donc admettre que le sens lui a été transmis avec le son, a reflété le sens. Assurément l'admission d'un tel postulat ne doit pas coûter à qui connaît les tours de force hypnotiques, les miracles de suggestion, si vulgarisés dans ces derniers temps.

Du reste, l'observation des enfants qui commencent à parler, entre deux et trois ans, prête une grande force à cette hypothèse. On s'aperçoit sans peine qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, bien longtemps avant d'être en état de dire les mêmes choses. Comment cela pourrait-il se faire si, chez eux, l'imitation des grandes personnes n'avait lieu *ab interioribus ad exteriora* ? Or, ce point admis, l'établissement du langage, qui a paru si merveilleux, ne souffre plus de difficulté. La parole n'était point, au début de l'histoire, ce qu'elle est devenue de nos jours, c'est-à-dire un échange de renseignements et d'avis mutuels. En vertu de cette loi que nous avons souvent formulée et d'après laquelle l'unilatéral, en tout et pour tout, précède le réciproque, la parole a dû être d'abord un enseignement et un commandement du père aux enfants sans nulle réciprocité; une prière à un dieu sans nulle réponse; c'est-à-dire une sorte de fonction sacerdotale et monarchique, éminemment autoritaire, accompagnée d'une hallucination ou d'une action *suggérée*, un sacrement, un monopole auguste. Le chef seul avait le droit de parler, ou « d'avoir le verbe haut » dans son domaine, comme le professeur à présent dans son école. Une élite seule d'ailleurs savait parler, objet d'admiration, puis d'envie.

Plus tard, le droit d'écrire a été de même monopolisé par les classes supérieures; d'où ce caractère prestigieux que l'écriture, après les *Écritures saintes*, gardait naguère encore aux yeux des illettrés. Si la parole a perdu tout à fait ce même prestige, c'est sans doute parce qu'elle est beaucoup plus ancienne. Mais elle l'a possédé, comme le prouve notamment la vertu propre attachée aux expressions dites *sacramentelles* dans les vieilles procédures juridiques, ainsi que la force magique attribuée dans les Védas à la *Prière* divinisée par les aryens, comme le Verbe, le Logos, par les byzantins et les chrétiens. - Dans un autre chapitre nous montrerons que les besoins de consommation, en tout ordre de faits, ont précédé les besoins de production, et que ce phénomène important se rattache à la marche de l'imitation du dedans au dehors; s'il en est ainsi, le besoin d'écouter a dû précéder le besoin de parler.

Une fois facilitée et régularisée par l'habitude des communications verbales, l'action à distance d'un cerveau dominant sur les cerveaux dominés acquiert une force irrésistible. On peut se faire une idée de ce qu'a été le langage à l'origine comme moyen de gouvernement, par la puissance qu'exerce de nos jours sa forme la plus récente, la presse périodique, bien qu'elle se soit neutralisée partiellement en se répandant et se combattant elle-même. C'est grâce à la parole que l'imitation, dans le monde humain, a accentué ce caractère éminent de s'attacher d'abord à ce qu'il y a de plus intime dans son modèle vivant, et de reproduire ce côté caché, représentations et desseins, avec une incroyable précision, avant de saisir et de refléter avec une exactitude moindre les côtés extérieurs de ce modèle, attitudes, gestes, mouvements. L'inverse a lieu dans les tribus animales, où l'imitation ne peut s'exercer d'une manière

tant soit peu précise que sur la reproduction des chants, des cris, des actes musculaires, et où la transmission des phénomènes nerveux, des idées et des volontés n'est jamais que vague, ce qui condamne ces sociétés au piétinement sur place. Car une idée ingénieuse, par hypothèse, aurait beau luire dans le cerveau d'un bison ou d'un corbeau, elle mourrait avec lui et serait forcément perdue pour la communauté. Chez les animaux, c'est surtout et d'abord le muscle qui imite le muscle ; chez nous, c'est d'abord et surtout le nerf qui imite le nerf, le cerveau le cerveau. Voilà le contraste majeur qui explique la supériorité de nos sociétés. Nulle bonne idée ne s'y perd, et tout esprit d'élite s'y survit dans la postérité qu'il élève à sa hauteur. Ces bonnes idées ont bien pu n'être longtemps que des visions folles ou des caprices despotiques; n'importe, elles ont produit au moins en se communiquant du chef aux multitudes ce bien immense et fondamental, l'unanimité, religieuse ou politique, qui rend seule possible ensuite l'action collective, disciplinée, militaire; comme plus tard, quand les idées vraies et les directions utiles se seront fait jour, la communion générale dans une même science et une même morale rendra seule possible une grande floraison artistique et industrielle.

Remarquons, à propos des arts, que leur évolution ne marche point des plus extérieurs aux plus intimes, de l'architecture, à travers la sculpture et le dessin, à la musique et à la poésie, comme le prétend Spencer. Mais, au contraire, qu'elle débute toujours par un livre, par une épopée, par une oeuvre poétique quelconque, d'une perfection relative très remarquable, l'Iliade, la Bible, le Dante, etc., haute source initiale d'où découleront tous les beaux-arts.

Cette marche du *dedans* au *dehors*, si l'on cherche à l'exprimer avec plus de précision, signifie deux choses : 1<sup>e</sup> que l'imitation des idées précède celle de leur expression ; 2<sup>e</sup> que l'imitation des buts précède celle des moyens. Les *dedans* sont des buts ou des idées; les *dehors*, des moyens ou des expressions. - Sans doute, nous sommes portés à copier en autrui tout ce qui s'offre à nous comme un moyen nouveau propre à atteindre nos anciennes fins, à satisfaire nos anciens besoins, ou comme une expression nouvelle de nos anciennes idées; et nous entrons dans cette voie *en même* temps que nous commençons à accueillir des innovations qui éveillent en nous des idées nouvelles, des buts nouveaux. Seulement, ces buts nouveaux, ces besoins de consommations nouvelles, entrent en nous bien plus aisément et se propagent bien plus rapidement que ces expressions et ces moyens <sup>1</sup>. Une nation qui est en train de se civiliser, et dont les besoins vont se multipliant, consomme bien plus de choses qu'elle n'en peut ni n'en veut produire. - En langage esthétique, cela revient à dire que la diffusion des sentiments devance celle des talents. Les sentiments sont des habitudes de jugements et de désirs, qui, à force de se répéter, sont devenus très prompts et presque inconscients. Les talents sont des habitudes d'actes, qui, à force de se répéter, ont également acquis une facilité machinale.

Sentiments et talents sont donc pareillement des habitudes, et il n'y a entre eux que la différence du dedans au dehors, du fait intérieur au fait externe. Or, n'est-il pas vrai que les sentiments esthétiques se forment, se répandent bien avant les talents

---

<sup>1</sup> Je n'entends pas nier que, parfois, les *dehors* du modèle ne soient imités à l'exclusion de ses *dedans*. Mais quand on commence ainsi, comme font souvent les femmes et les enfants (moins souvent pourtant qu'on ne pense), par l'imitation externe, on s'y arrête ; tandis que, de l'imitation interne, on passe à l'autre. Dostoïesky nous apprend qu'après quelques années passées au bagne parmi les forçats, il leur ressemblait extérieurement. « Leurs habitudes, leurs idées, leurs coutumes, déteignirent sur moi, et devinrent miennes par le dehors, sans pénétrer toutefois dans mon for intérieur. »

propres à les satisfaire? Et n'en peut-on pas voir la preuve dans cette remarque vulgaire, que la virtuosité des époques de décadence survit à l'épuisement de l'inspiration?

Un art ne se fait pas sa religion ; un style ne se fait pas sa pensée; mais une religion, à la longue, se fait son art, qui l'exprime et l'illustre, une pensée se fait son style. Imagine-t-on la peinture de Gimabué et de Giotto devançant la propagation de la foi chrétienne ? - On s'explique très bien, d'après notre loi, pourquoi la fusion des croyances, toujours et partout, s'est accomplie longtemps avant la fusion des mœurs et des arts, et pourquoi, par suite, même aux âges d'États minuscules juxtaposés et hostiles, une religion commune a pu s'étendre sur un vaste territoire. Il est reconnu que les Oracles et les Jeux, l'Oracle de Delphes surtout et les Jeux d'Olympie, ont formé d'abord et sans cesse fortifié le sentiment de la nationalité hellénique, malgré le morcellement des petits États grecs. Mais, longtemps avant que les Jeux ne devinssent un centre commun, une occasion de se voir et de s'imiter réciproquement au point de vue de la vie extérieure, l'autorité des mêmes Oracles était reconnue par tous. Leur origine se perd dans une antiquité fabuleuse. - Au moyen âge, de même, une foi identique régit l'Europe bien des siècles avant que les grandes monarchies avec leurs cours brillantes et leurs échanges de luxe contagieux aient commencé à uniformiser les dehors des peuples. Il n'y a pas d'exemple contraire.

On sait que les changements législatifs, juridiques, suivent d'assez loin, sans jamais les précéder, du moins s'ils naissent viables, les changements intellectuels ou économiques auxquels ils correspondent. Notre thèse le veut ainsi. Elle veut aussi, comme corollaire, que les lois, squelette extérieur des sociétés, survivent assez longtemps à leur raison d'être interne, aux besoins et aux idées dont elles sont l'incarnation. Venues après, ou marchant moins vite, elles doivent ou peuvent persister après. - Il en est de même des coutumes quelconques, comme l'observation le montre pareillement; et ce phénomène général permet seul de comprendre le cas particulier dont il vient d'être question. Les survivances coutumières, pour employer l'excellent terme de Lubbock, ont été si bien mises en lumière, qu'il est inutile d'en citer de nombreux exemples. Rappelons cependant que, le matriarcat aboli et même oublié, on a vu son simulacre se perpétuer dans la *couvade*, maternité fictive à l'usage du père, et que, le rapt des femmes tombé en désuétude, les cérémonies du mariage en ont conservé la fiction. Jusqu'au mariage de Louis XVI a duré en France, du moins dans certaines provinces, l'usage de payer treize deniers au moment de la conclusion d'un mariage, ce qui est un débris du temps où le mari achetait sa femme. On a vu des sectes qui repoussaient le dogme de l'Eucharistie, simuler la communion, et des libres-penseurs qui s'opposent au baptême de leurs enfants, fêter leur quasi-baptême civique. D'ailleurs, quelle est la religion vivante qui n'ait emprunté à quelque religion morte, ses rites, ses processions, les décors de son culte ? La conservation d'une racine linguistique dont le sens a changé, n'est-ce pas aussi une survivance du même genre, compliquée, comme dans le cas précédent, de l'introduction d'un sens nouveau qui adapte à une fonction jeune un vieil organe ? Je viens de parler des survivances juridiques; nos codes en sont pleins. Sans le droit féodal, bien qu'il ait péri depuis des siècles, je défie un juriste d'expliquer la fameuse distinction du possessoire et du pétitoire, cauchemar de nos juges de paix. Dans la sphère de la poésie et de l'art, enfin, rien de plus habituel que de voir la défroque d'une école dont l'âme s'est éteinte passer à de nouveaux génies.

Qu'est-ce que cela prouve ? D'abord, cela prouve la ténacité, l'énergie du penchant qui porte l'homme à imiter le passé. Mais, en outre, dans ces simulations esthétiques ou rituelles, ou purement routinières, de croyances et de besoins évanouis, on voit les

dehors de l'imitation survivre à ses dedans, ce qui est bien naturel, si ses dedans sont plus vieux ou ont plus rapidement évolué que ses dehors.

Les survivances dont il s'agit nous fournissent donc la contre-épreuve de notre loi. On n'en doutera plus si l'on a égard à la remarque suivante. En se répandant, les titres honorifiques (*seigneur* devenu *sieur*), les saluts (agenouillement féodal devenu légère inclination du haut de la tête), les compliments, les manières, vont s'abrégeant, s'atténuant, se simplifiant. Spencer a magistralement montré cela. Ce fait demande à être rapproché de faits similaires. Un mot, à force de servir et de se vulgariser, se contracte, s'assourdit, s'use comme un caillou à force de rouler ; une croyance religieuse perd de son intensité, un art se dégrade, etc. De tout cela il semblerait résulter que l'imitation est l'affaiblissement nécessaire de la chose imitée ; d'où la nécessité de nouvelles inventions, de nouvelles sources d'imitation toutes fraîches, pour ranimer à temps l'énergie sociale en train de mourir. Et, en cela, il y a beaucoup de vrai, comme nous le verrons plus loin. - Mais en est-il toujours ainsi ? Non, ces similitudes n'existent qu'entre les périodes finales des évolutions diverses que nous venons de comparer. Avant de se contracter, un mot a dû se former, se nourrir, se grossir, par une suite d'imitations ascendantes et non descendantes encore. Avant de s'atténuer, une étiquette a dû s'établir, en se fortifiant de plus en plus à chaque imitation dont elle était alors l'objet. Un dogme, un rite, avant de décliner, ont dû s'imposer et grandir pendant toute la jeunesse de leur religion.

D'où vient ce contraste ? N'est-ce pas de ce que, dans la première période, l'imitation était surtout intérieure, portant sur des croyances ou des désirs à propager, croyances et désirs dont les formes extérieures n'étaient que l'expression, secondairement poursuivie, croyances et désirs avivés graduellement, en vertu de leur loi propre, par leur propagation même et leur mutuel reflet ; tandis que, dans la seconde période, les formes extérieures ont continué à se propager de plus en plus malgré le tarissement graduel de leur source interne, et, par suite, ont dû s'affaiblir ? Ainsi, le phénomène s'explique parce que l'imitation a marché du dedans au dehors, de la chose signifiée au signe. - Maintenant, pourquoi vient-il un moment où ce n'est plus le côté interne du modèle, c'est-à-dire la foi ou le désir impliqués dans la parole ou l'acte en question, qui est reproduit, mais le côté externe ? C'est parce qu'une autre foi, un autre désir, entièrement ou partiellement inconciliables avec la première croyance et le premier désir, viennent de se répandre dans les milieux mêmes où ceux-ci sont déjà répandus. Alors le modèle est frappé au cœur, mais il continue à vivre par la surface, seulement en se rapetissant et s'annihilant sans cesse, jusqu'au moment où une nouvelle âme lui survient<sup>1</sup>. Nous savons par les écrits de Tertullien et les découvertes de l'archéologie que les premiers chrétiens et les premières chrétiennes, malgré la ferveur de leur foi et la sincérité de leur conversion interne continuaient extérieurement à vivre, à *s'habiller*, à *se coiffer*, à s'amuser même comme des païens, quelle que fût l'indécence antichrétienne des habillements et des amusements dont il s'agit.

Je ne saurais terminer ces développements sur l'imitation *ab interioribus ad exteriora* sans faire brièvement remarquer au lecteur l'analogie que, sous ce rapport

<sup>1</sup> « Le cérémonial est le grand musée de l'histoire, » dit fort justement M. Paul Viollet. S'il en est ainsi, et l'on n'en saurait douter, il y a lieu d'écarter l'idée que se fait Spencer de la cérémonie, regardée par lui comme ayant été le gouvernement primitif. Un musée, loin d'être quelque chose de primitif, qui, complet à l'origine, irait diminuant par la suite des temps, ne se forme et ne se grossit qu'à la longue, en se renouvelant d'ailleurs d'âge en âge.

encore, comme sous tant d'autres, l'imitation présente avec les autres formes de la Répétition.

Il est clair, par suite de l'obscurité même inhérente à l'étude de la vie, que tous les développements de la vie, depuis la fécondation jusqu'à la mort, procèdent de je ne sais quelle action toute intérieure, absolument soustraite à nos yeux, d'une foi vitale pour ainsi dire, ou d'une inspiration vitale soufflée au germe par ses progéniteurs, et antérieure à ses *manifestations*. L'évolution de l'individu est une élicitation. Au moment de la fécondation, les parents se sont répétés dans leur enfant en ce qu'ils ont vitalement de plus intime, avant de se répéter, grâce à cette transmission, en ce qu'ils ont de plus visible et de plus extérieur, car le germe fécondé renferme en puissance toute sa croissance future ; de même que, au moment de la conversion d'un catéchumène, un apôtre se répète en lui par son côté socialement le plus profond, source bientôt de prières et de pratiques religieuses où les siennes se reproduiront non moins fidèlement. - L'analogie avec les phénomènes physiques du même ordre est plus conjecturale. On sait cependant la vanité des efforts faits pour comprendre, par exemple, la transmission, la répétition des mouvements, soit par le contact, soit à distance, autrement qu'en supposant la communication préalable d'une force, d'une tendance cachée ; et les tentatives en vue d'expliquer les combinaisons, les formations chimiques par des groupements d'atomes vides à leur centre, dépourvus d'intérieur, n'ont jamais été plus heureuses. - Concluons que, dans la nature comme dans nos sociétés, la Répétition, c'est-à-dire l'Action, va, je ne saurais trop le redire, *ab interioribus ad exteriora*.

Entre autres objections qu'on pourrait faire à cette thèse, lui opposerait-on, par hasard, la promptitude des femmes à adopter les toilettes étrangères importées par mode, beaucoup plus tôt que les idées étrangères ? Mais le dedans ici, la chose signifiée, c'est ou l'affirmation vaniteuse de soi - quand la femme, pour s'élever d'un cran, imite les toilettes d'une classe supérieure dont l'orgueil, les vices et les prétentions ont commencé par pénétrer en elle - ou bien le désir sexuel de plaire, quand elle imite ses pareilles, ses égales, parce qu'elle s'est laissé persuader d'abord, si souvent à tort, que l'adoption des nouvelles formes de coiffure ou de robe l'embellira. - D'ailleurs, l'exemple de la femme serait admirablement choisi pour illustrer non seulement la loi de la propagation imitative de haut en bas, dont nous allons parler, mais encore celle dont nous parlons en ce moment. Toute femme, on le sait, imite l'homme qu'elle aime ou qu'elle admire et dont elle subit l'ascendant. Mais on peut remarquer aussi que les sentiments et les idées de cet homme se communiquent à elle bien avant qu'elle ait copié ses manières d'être, adopté ses locutions, contracté ses tics littéraires et son accent. Quand une femme passe d'une famille dans une autre qu'elle croit supérieure à la sienne, d'un milieu dans un autre qu'elle juge supérieur au sien, elle s'imprègne immédiatement des idées, des passions, des préjugés, des vices ou des vertus qui règnent dans sa nouvelle société, et s'en sature beaucoup plus vite qu'un homme en pareil cas. Si, au début, sous beaucoup de rapports, - en ce qui touche, notamment, aux croyances religieuses - la femme ne laisse point percer son impressionnabilité aux exemples *intérieurs*, cela tient précisément à ce que le principe de l'imitation du dedans au dehors s'applique tout à fait à elle. Chez elle, bien plus encore que chez l'homme, en vertu d'un corollaire de ce principe, les manifestations extérieures d'une ancienne croyance, dans les paroles, les gestes, les manières, les pratiques, persistent longtemps après sa disparition et son remplacement clandestin par une autre. Il faut que cette autre ait longtemps creusé son siège dans l'âme féminine pour que celle-ci se décide à adopter la livrée de son culte nouveau. De tout temps cela s'est vu et se voit encore. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Marguerite de Valois et son



entourage féminin étaient convertis de cœur au calvinisme -c'est même par elles que la doctrine de Calvin, si peu faite du reste pour leur plaisir, a commencé à se répandre en France - mais elles continuent à pratiquer la religion catholique, un peu sans doute par peur du bûcher, mais surtout par suite de cette nécessité logique qui veut que les choses signifiées précèdent leurs signes.

## II

### Imitation du supérieur par l'inférieur

Exceptions à cette loi, sa vérité comparable à celle qui régit le rayonnement de la chaleur. - I. Exemples. La *martinella* et le *carroccio*. Les Phéniciens et les Vénitiens. Utilité des aristocrates. - II. Hiérarchie ecclésiastique et ses effets. - III. C'est le plus supérieur, parmi les moins distants, qui est imité. Distance au sens social. - IV. En temps démocratique, les noblesses sont remplacées par les grandes villes, qui leur ressemblent en bien et en mal. - V. En quoi consiste la supériorité sociale: en caractères internes ou externes qui favorisent l'exploitation des inventions à un moment donné. - VI. Application au problème des origines du système féodal 239-266

[Retour à la table des matières](#)

Le caractère intérieur et profond revêtu dès les premiers temps par l'imitation humaine, ce privilège qu'elle a de relier les âmes les unes aux autres par leur centre, entraînait, on le voit par ce qui précède, l'accroissement de l'inégalité entre les hommes, la formation d'une hiérarchie sociale. C'était fatal puisque le rapport de modèle à copie était, par suite, un rapport d'apôtre à néophyte, de maître à sujet. Donc, par le fait même que l'imitation marchait du dedans au dehors du modèle, elle devait consister dans une *descente* de l'exemple, du supérieur à l'inférieur. C'est une seconde loi impliquée en partie dans la première, mais qui demande un examen à part.

Entendons-nous bien, du reste, sur la portée exacte des considérations qui vont suivre, ainsi que de celles qui précèdent. D'abord, elles n'ont trait, nous le savons, qu'à l'hypothèse où l'influence prestigieuse de la supériorité présumée n'est point neutralisée, en partie ou en entier, par l'action des lois logiques. Si infime, si déconsidéré même que soit l'auteur ou l'introducteur d'une idée nouvelle dont la vérité ou l'utilité relatives frappent les yeux, elle finit bien par se répandre dans le public. Ainsi s'est propagé dans le monde romain le plus aristocratique l'évangile apporté par des esclaves ou des juifs, parce qu'il répondait beaucoup mieux que le polythéisme aux problèmes majeurs de la conscience. Ainsi s'est propagé, à une certaine époque de l'Égypte ancienne, malgré le mépris des Égyptiens pour les Asiatiques, l'usage du cheval venu d'Asie, parce que, pour bien des travaux, le cheval était évidemment préférable à l'âne, usité jusque-là. Les exemples de ce genre sont innombrables. Pareillement, le plus extérieur des exemples, une articulation verbale détachée de son sens, un rite religieux détaché de son dogme, une particularité de mœurs détachée du besoin qu'elle exprime, une oeuvre d'art détachée de l'idéal social qu'elle manifeste, se répand aisément dans un milieu étranger dont les principes ou les besoins déjà



régnants trouvent avantage à remplacer par cette expression nouvelle, plus pittoresque par exemple, plus claire ou plus forte, leur expression usuelle.

En second lieu, même dans le cas où l'action des lois logiques n'intervient pas, ce n'est pas seulement le supérieur qui se fait imiter par l'inférieur, le patricien par le plébéien, le noble par le roturier, le clerc par le laïque, plus tard le parisien par le provincial, l'homme des villes par le paysan, etc., c'est encore l'inférieur qui, dans une certaine mesure, bien moindre il est vrai, est copié ou tend à être copié par le supérieur. Quand deux hommes sont en présence et en contact prolongé, si haut que soit l'un et si bas que soit l'autre, ils finissent par s'imiter réciproquement, mais l'un beaucoup plus, l'autre beaucoup moins. Le corps le plus froid envoie sa chaleur au corps le plus chaud. Le gentilhomme campagnard le plus hautain ne peut s'empêcher de ressembler un peu, par l'accent, les manières, la tournure d'esprit, à ses domestiques et à ses métayers. Par la même raison, beaucoup de provincialismes, d'expressions rurales, s'introduisent parfois dans le langage des villes et des capitales mêmes, et des termes d'argot pénètrent dans les salons ; et cette influence de bas en haut s'étend à tous les ordres de faits. Il n'en est pas moins vrai qu'en somme le rayonnement considérable du corps chaud vers les corps froids, non le rayonnement insignifiant du corps froid vers le corps chaud, est le fait capital en physique, où il explique la tendance finale de l'univers à un équilibre éternel de température ; et, de même, en sociologie, le rayonnement des exemples de haut en bas est le seul fait qu'il importe de considérer, à raison du nivellement général qu'il tend à produire dans le monde humain.

I. - Cela dit, essayons de mettre en lumière la vérité dont il s'agit. Que les gens qui s'aiment se copient entre eux, ou plutôt, car ce phénomène commence toujours par être unilatéral, que *l'aimant copié l'aimé*, rien de plus naturel. Mais, ce qui prouve bien la profondeur où descend l'action de l'imitation dans le cœur de l'homme, on voit partout les gens se singer, même en se combattant. Les vaincus ne manquent jamais de se modeler sur les vainqueurs, ne serait-ce que pour préparer une revanche. Quand ils empruntent à ceux-ci leur organisation militaire, ils ont soin de dire et ils croient sincèrement que le seul motif de cette copie est un calcul utilitaire. Mais cette explication sera jugée insuffisante, si l'on rapproche ce fait de beaucoup de faits connexes où le sentiment de l'utilité ne joue aucun rôle.

Par exemple, ce ne sont pas seulement ses meilleurs armes, ses canons de portée supérieure, ses méthodes préférables, que le vaincu prend au vainqueur, mais encore bien des particularités insignifiantes, bien des usages militaires dont l'acclimatation, en admettant qu'elle soit possible, soulève des difficultés sans rapport avec leur faible avantage. Pendant le XIII<sup>e</sup> siècle, nous voyons Florence et Sienne, toujours en guerre l'une contre l'autre, s'opposer l'une à l'autre non seulement des troupes d'une organisation semblable, mais encore précédées de cet étrange char (le *carroccio*) et de cette singulière cloche (la *martinella*), dont l'usage, d'abord propre à la Lombardie, c'est-à-dire à la partie de l'Italie longtemps la plus puissante (si bien que *lombard* et *italien* avaient même sens), puis importé avec quelques modifications à Florence, s'était répandu de là, grâce au prestige de cette florissante cité, dans les cités voisines ses ennemies. Le char pourtant était un encombrement et la cloche un véritable danger. Pourquoi donc chacune de ces cités a-t-elle adopté ces deux singularités, au lieu de garder ses usages propres ? Par la même raison que les classes inférieures des sociétés, c'est-à-dire les vaincus ou les fils des vaincus des guerres civiles, copient les classes supérieures en fait de vêtements, de manières, de langage, de vices, etc. On ne dira pas ici que cette imitation est une opération militaire en vue d'une revanche. C'est

tout simplement la satisfaction d'un besoin spécial, fondamental dans la vie sociale, et dont la conséquence finale est de préparer les conditions de la paix future, à travers bien des combats <sup>1</sup> !

Quelle que soit l'organisation d'une société, aristocratique ou démocratique, si nous voyons l'imitation y progresser rapidement, nous pouvons être assurés que l'inégalité de ses divers étages y est très forte, plus ou moins visible d'ailleurs. Et il nous suffira de savoir dans quel sens coule le courant principal des exemples, à travers des *remous* peu importants, pour dire où est le pouvoir vrai. Si une nation est aristocratiquement constituée, rien de plus simple. Toujours et partout, on voit la noblesse, dès qu'elle le peut, imiter ses chefs, rois ou suzerains, et la plèbe, dès qu'elle le peut aussi, la noblesse. À Constantinople, sous les empereurs byzantins, « la cour regarde le prince, dit Baudrillart dans son Histoire du luxe ; la ville regarde la cour pour s'y conformer; le pauvre tourne sa vue vers le riche et veut avoir sa part de luxe ». Il en est de même en France sous Louis XIV. Toujours à propos du luxe, Saint-Simon écrit : « C'est une plaie qui, une fois introduite, est devenue le cancer intérieur qui dévore les particuliers, parce que de la cour il s'est promptement communiqué à Paris et dans les provinces et les armées. » Au XV<sup>e</sup> siècle, on songea, dit M. de Barante, « à interdire sévèrement tous les jeux de dés, de cartes et de paumes, qui s'étaient introduits dans le peuple à l'imitation de la cour ». Ces innombrables joueurs qu'on voit agiter des cartes dans les cafés et les auberges sont donc des copistes sans le savoir de nos anciennes cours monarchiques. Les formes et les rites de la politesse se sont répandus suivant la même voie. Courtoisie vient de cour, comme civilité vient de cité. L'accent de la cour, plus tard l'accent de la capitale, s'étend peu à peu à toutes les classes et à toutes les provinces de la nation. Soyons sûrs qu'il en a été jadis de l'accent babylonien, de l'accent ninivite, de l'accent memphite, comme à présent de l'accent parisien, florentin ou berlinois. Cette transmission de l'accent, précisément parce qu'elle est une des formes les plus inconscientes, les plus irrésistibles et les plus inexplicables de l'imitation, est très propre à montrer la profondeur de cette force et la vérité de la loi que je développe en ce moment. Quand on voit s'exercer sur l'accent même le prestige reconnu aux classes élevées par les classes inférieures, aux citadins par les ruraux, aux blancs par les noirs dans nos colonies, aux hommes par les enfants, aux grands dans les collèges par les petits, on ne saurait douter qu'elle s'exerce a fortiori sur l'écriture, les gestes, les jeux de la physionomie, les vêtements, les usages.

Ce qui mérite d'être signalé, c'est la force du penchant à singer le supérieur hiérarchique, et la rapidité avec laquelle en tout temps ce penchant s'est satisfait à la moindre éclaircie de prospérité <sup>2</sup>. La fréquence des édits somptuaires tout le long de l'ancien régime en est la preuve, comme la multiplicité des digues d'un fleuve atteste l'impétuosité de son courant. À Charles VIII remonte la première cour française. Mais il faudrait se garder de croire que la contagion imitative de la politesse et du luxe courtoisanesques ait mis plusieurs siècles à descendre en France jusqu'au bas peuple. Dès Louis XII, cette influence se faisait sentir partout. Les désastres des guerres de religion ayant arrêté ce développement au XVI<sup>e</sup> siècle, il a repris très vite au siècle

<sup>1</sup> Les Japonais, paraît-il, possédaient, avant d'être mis en communication avec la Chine, une écriture ou même plusieurs écritures syllabiques beaucoup plus commodes et plus utiles que l'écriture chinoise. N'importe, dès que le prestige de la supériorité attribuée par eux aux mandarins s'est fait sentir à ce jeune peuple si éminemment suggestible, il a adopté l'écriture chinoise, qui a contribué à entraver ses progrès.

<sup>2</sup> Jusqu'où peut aller cette rage, on peut le voir par l'exemple suivant. En 1705, d'après le marquis d'Argenson, les valets des grands seigneurs avaient eux-mêmes des domestiques.

suivant, mais la misère causée par les dernières guerres du Grand Roi a occasionné un nouveau refoulement. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, nouvelle poussée ; sous la Révolution, autre reflux. A partir du premier empire, la reprise s'accomplit sur une très grande échelle, mais dès lors sous des formes démocratiques dont nous n'avons pas à nous occuper pour le moment. Sous François 1<sup>er</sup>, sous Henri II, l'irradiation luxueuse de Louis XII s'est continuée. À cette époque, une loi somptuaire interdit « à tous paysans, gens de labeur et valets, s'ils ne sont aux princes, de porter pourpoints de soye, ne chausses bondées ne bouffées de soye ». De 1543 à la Ligue, huit grandes ordonnances contre le luxe. « Les unes, dit Baudrillart, s'appliquent à tous les sujets ; elles interdisent l'usage des draps d'or, d'argent et de soie. » Telle était l'élégance générale à la veille des guerres religieuses <sup>1</sup>. Pour motiver les lois de prohibition commerciale, « une des raisons le plus souvent invoquées était que la France se ruinait à acheter des choses de luxe ». D'ailleurs, le même fait est révélé par la prospérité d'industries de luxe, qui supposent une clientèle étendue <sup>2</sup>.

Remontons à l'antiquité classique, plus haut encore, la même loi se vérifiera. On voit par un texte de Sidoine Apollinaire, que l'usage de la langue latine en Gaule commença dans la noblesse gauloise, d'où il se répandit, avec les mœurs et les idées romaines, dans le sein du peuple <sup>3</sup>.

Autre exemple. Représentons-nous le bassin de la Méditerranée au VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., au moment de la grande prospérité tyrienne ou sidonienne, quand les Phéniciens, colporteurs européens des arts de l'Égypte et de l'Assyrie, éveillaient la Grèce et tant d'autres peuples au goût du luxe et du beau. Ces marchands allaient étalant sur les grèves, non des tissus communs et à bon marché, comme les Anglais de nos jours, mais bien, comme les Vénitiens du moyen âge, des produits raffinés à l'adresse des gens riches de tous les pays, vêtements de pourpre, parfums, coupes d'or, figurines, armures de prix, ex-voto, bijoux charmants de grâce et de légèreté relative. Partout alors, en Sardaigne, en Étrurie, en Grèce, dans l'Archipel et en Asie Mineure, en Gaule même, on pouvait voir les hautes classes, une rare élite, coiffer des casques,

<sup>1</sup> En Allemagne, il en était de même, comme on en voit la preuve abondante dans Jean Janssen (L'Allemagne à la fin du Moyen âge). Par exemple, au XV<sup>e</sup> siècle, « en Poméranie et dans l'île de Rugen, les paysans sont riches ; ils ne portent que des vêtements anglais et d'autres habillements coûteux, semblables à ceux que portaient autrefois la noblesse et les bourgeois aisés ». Ces lignes sont d'un historien poméranien du temps, de Kanzow. Des prédications nous font connaître que les paysans portaient des vêtements de soie. - En Italie, même descente du luxe dans toutes les classes, à la même époque, d'après Burckhardt.

<sup>2</sup> Cette contagion du luxe a souvent servi de véhicule à des propagations utiles, « Nos espèces (animales) les plus utiles, dit Bourdeau, dans sa Conquête du monde animal, ont été à l'origine élevées par amusement plutôt qu'en vue des avantages, alors ignorés, que leur exploitation pourrait procurer. Le même mobile nous fait encore rechercher les espèces nouvelles et singulières, et, dans les premiers temps, tout animal conquis avait cet attrait d'étrangeté. Autrefois, en Grèce et à Rome, on offrait, à titre d'oiseau d'agrément, une oie ou un canard à un enfant ou à une femme aimée. Du temps de César, les Bretons entretenaient, par étalage de luxe, des poules et des oies sans utiliser leur chair... ; au XVI<sup>e</sup> siècle, le dindon et le canard d'Inde figuraient dans les parcs seigneuriaux avant de déchoir au rang de simples volailles et d'être relégués dans les basses-cours... Cette marche est logique et forcée. Les classes riches seules sont à même de faire des éducations coûteuses et des expériences incertaines ; mais, quand le succès est acquis, le gain devient général. »

<sup>3</sup> Si la noblesse gauloise, après la conquête, a commencé à adopter la langue et les usages romains, c'est qu'elle a pour la première fois alors senti la supériorité de Rome. - Pourquoi les Indiens d'Amérique ne se sont-ils jamais civilisés à l'européenne ? Parce que leur immense orgueil les empêchait de se juger inférieurs aux Anglo-Américains. Au contraire, les nègres d'Amérique, habitués à reconnaître la suprématie des blancs, même après l'abolition de l'esclavage, ont un penchant très vif et très remarqué à copier en tout leurs maîtres ou leurs anciens maîtres.

porter des épées, des bracelets, des tuniques, etc., à peu près semblables d'une extrémité à l'autre de cette vaste région, pendant qu'au-dessous d'elles les populations plébéiennes continuaient à se différencier par leurs costumes et leurs armes caractéristiques, D'ailleurs, cette plèbe, si différente de ses chefs par les dehors, lui ressemblait exactement par les idées et les passions, par *la* nature des superstitions religieuses et des principes moraux.

C'est exactement le même spectacle qui eût frappé au XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle de notre ère, un Arthur Young quelconque voyageant à travers la France et l'Europe. À cette époque les produits vénitiens, aussi uniformes qu'universellement répandus, inondaient et déjà assimilaient les palais, les châteaux, les beaux hôtels des grandes villes, tandis que les maisons et les masures, où néanmoins régnait la même religion et la même morale que dans les habitations nobles et somptueuses, restaient encore distinctes en leur originalité coutumière. - Or, peu à peu, et de haut en bas, l'assimilation a marché, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes, jusqu'à ce qu'enfin une grandiose industrie d'exportation, à l'usage, non d'une élite seulement, mais de la masse entière d'un vaste peuple, soit devenue possible, au grand profit de l'Angleterre aujourd'hui, de l'Amérique demain <sup>1</sup>.

Les apologistes de l'aristocratie ont donc passé, je crois, à côté de sa meilleure justification. Le principal rôle d'une noblesse, sa marque distinctive, c'est son caractère initiateur sinon inventif. L'invention peut partir des plus bas rangs du peuple; mais, pour la répandre, il faut une cime sociale en haut relief, sorte de *château d'eau* social d'où la cascade continue de l'imitation doit descendre. De tout temps et en tout pays le corps aristocratique a été ouvert aux nouveautés étrangères et prompt à les importer <sup>2</sup>, de même qu'un état-major est la partie d'une armée la mieux informée des innovations militaires essayées au dehors, la plus apte à les adopter avec intelligence, et rend par là autant de services que par la discipline dont il est l'âme. Aussi longtemps que dure la vitalité d'une noblesse, elle se reconnaît à ce signe ; et quand, à l'inverse, elle se replie sur les traditions, s'y rattache jalousement, les défend contre les entraînements d'un peuple jadis initié par elle aux changements, si utile qu'elle puisse être encore dans ce rôle modérateur, complémentaire du premier, on peut dire que sa grande oeuvre est faite et son déclin avancé <sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Prévenons une objection. On peut nous opposer qu'en imitant les modes étrangères en fait de vêtements, d'armes et de meubles, l'aristocratie méditerranéenne au temps des Phéniciens, l'aristocratie européenne au temps du commerce de Venise, allait ab *exterioribus ad interiora* ; mais ce serait une erreur. Elle subissait le prestige d'une nation dominante, l'Égypte ou l'Assyrie, l'Italie ou Constantinople, dont la littérature avant les arts, avait pénétré d'abord en elle, et dont la gloire l'avait subjuguée : la fonction sociale des aristocraties est d'initier les populations à l'admiration et à l'envie de l'étranger, et de frayer ainsi la voie à l'imitation-mode, substituée à l'imitation-coutume.

<sup>2</sup> Encore un exemple : c'est par l'aristocratie romaine, au temps des Scipions, que les idées grecques, la langue et la civilisation grecque ont pénétré à Rome.

<sup>3</sup> Il arrive parfois, souvent même, que les conquérants prennent exemple sur les vaincus, empruntent leurs usages, leurs lois, leur langue. Les Francs en Gaule se sont latinisés, ont parlé le romain... Il en a été de même des Normands en Angleterre, des Warègues en Russie, etc... Mais c'est que, dans ce cas, le conquérant sentait la supériorité sociale du vaincu. Et plus cette supériorité était réelle et sentie, plus le vaincu était fidèlement reflété par le vainqueur. L'Anglo-Saxon n'étant que faiblement supérieur au Normand de Guillaume, il y a eu fusion des deux civilisations, et notamment des deux langues, en une civilisation, en une langue nouvelle, plutôt que triomphe de l'élément saxon. - On sait, en outre que la noblesse gallo-romaine avait été conservée malgré l'invasion, et continuait à donner le ton.

II. - À cet égard, malgré les apparences contraires, la hiérarchie ecclésiastique ressemble à la hiérarchie civile. Sans la forte constitution aristocratique du clergé, chrétien, il est certain que jamais, à travers le morcellement du monde féodal, la propagation des mêmes dogmes d'abord, des mêmes rites ensuite, n'aurait pu couvrir l'immense espace que l'on sait, et produire cette grande unité, spirituelle à la fois et rituelle, appelée la chrétienté. C'est faute d'une organisation pyramidale du même genre que le protestantisme, apparu pourtant à une époque de grands États centralisés et non plus morcelés, tout autrement favorable par conséquent à la diffusion d'une doctrine et d'un culte uniformes, s'est fractionné en sectes sans fin. Or, tant que la cour pontificale et le corps épiscopal du clergé catholique ont été une noblesse vivace, leur caractère propre a été de monopoliser les initiatives religieuses ; et leur propension initiatrice est attestée par les complications singulières du dogme et du culte, qui, à chaque concile, à chaque synode, s'enrichissaient en se répandant. Par ces réunions fréquentes, et fréquemment réformatrices, les évêques, les abbés, se tenaient au courant des modes nouvelles en théologie, en casuistique, en liturgie, et les faisaient pénétrer au-dessous d'eux <sup>1</sup>. Leur goût d'innovation allait même plus loin, et ne se limitait pas aux bornes du domaine religieux. Le haut clergé s'était dépravé sur la fin du moyen âge, par la même raison que, plus tard, la noblesse française s'est amollie: c'est qu'il était à cette époque la classe supérieure et dirigeante entre toutes, la première touchée par l'aube civilisatrice qui se levait. Supposez que les faîtes ecclésiastiques de l'Europe d'alors se soient refusés à subir l'influence des nouvelles inventions, des nouvelles découvertes, et, par suite, des nouvelles mœurs, à coup sûr, l'avènement de la civilisation moderne eût été retardé de quelques siècles, sinon ajourné indéfiniment. En un temps d'aristocratie théocratique, si la chaumière se modèle sur le château, le château se modèle sur l'église ou le temple quelconque du dieu, d'abord par son style d'architecture, puis par les diverses formes du luxe et de l'art qui s'y déploient avant de rayonner dans le monde inférieur. Au moyen âge l'orfèvrerie et l'ébénisterie employées à l'ornementation des cathédrales servent de règle à l'orfèvrerie et à l'ébénisterie profanes, qui remplissent de bijoux et de meubles en style ogival les demeures féodales. La sculpture, la peinture, la poésie, la musique, se sont sécularisées par la même voie. De même que les cours monarchiques ont créé, sous forme de flatterie, de politesse unilatérale et très circonscrite, l'habitude, généralisée ensuite et mutualisée, d'être aimable et poli envers tous ; de même que l'exemple du commandement d'un chef, ou des privilèges quelconques d'une élite, n'a eu qu'à se répandre pour donner naissance au droit, commandement de chacun sur tous et de tous sur chacun, privilège général; ainsi, à l'origine de toute littérature, nous trouvons un livre saint, le Livre par excellence dont tous les livres mondains écrits plus tard ne sont qu'un reflet échappé des sanctuaires, - à l'origine de toute écriture même, une écriture hiératique, - à l'origine de toute musique, un plain-chant, une mélodie religieuse, - à l'origine de toute statuaire, une idole, - à l'origine de toute peinture, une fresque de temple ou de tombeau, ou une enluminure monacale de livre sacré... Les temples, donc, avant les palais, peuvent être considérés comme des foyers séculaires, et longtemps nécessaires, de l'irradiation civilisatrice au sens extérieur et superficiel du mot aussi bien qu'au sens intérieur et profond en fait d'arts et d'élégances aussi bien qu'en fait de convictions et de maximes <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Dans l'Inde, d'après Barth, ce sont des brahmanes qu'on trouve à la tête de toutes les innovations religieuses, d'où découlent dans ce pays tous les changements quelconques.

<sup>2</sup> L'abbé Petitot, l'instructif voyageur, observe que, chez les Esquimaux, les hommes, mais non les femmes, font leur prière le matin et le soir. Chez nous, c'est le plus souvent le contraire. À ce propos, la Revue scientifique (21 novembre 1888) fait remarquer avec raison que, « chez tous les peuples primitifs, la religion, comme la chasse et la guerre, est l'apanage des hommes ». D'où l'on est en droit d'induire que, si la religion survit plus tard dans le cœur et les habitudes des femmes,

III. - C'est aux époques où décline le gouvernement sacerdotal, où les enseignements du prêtre sont de moins en moins la source des croyances, que les exemples luxueux et artistiques du prêtre sont de plus en plus suivis et qu'on ne craint pas de profaner les côtés décoratifs du culte en les mondanisant. De même, c'est au temps où s'affaiblit le gouvernement aristocratique, où l'on obéit moins aux privilégiés, qu'on ose les copier extérieurement. Nous savons que c'est conforme à la marche *ab interioribus ad exteriora* ; mais cela s'explique aussi en partie par l'application d'une autre loi très générale qui doit être combinée avec celle de l'imitation du supérieur. Si cette dernière loi agissait seule, ce serait le plus supérieur qui serait le plus imité ; mais, en réalité, le plus imité est le plus supérieur *parmi les plus proches*. En effet, c'est en raison inverse de la *distance* du modèle et non pas seulement en raison directe de sa supériorité, que l'influence de son exemple est efficace. *Distance* est entendue ici au sens sociologique du mot. Si éloigné géométriquement que soit un étranger, il est rapproché en ce sens, si les relations avec lui sont multiples et journalières et si l'on a toutes facilités de satisfaire le désir de l'imiter. Cette loi de l'imitation du plus prochain, du moins distant, explique le caractère successif et graduel de la propagation d'un exemple parti du haut d'une société. Comme corollaire, on peut en induire, quand on voit une classe inférieure se mettre à imiter pour la première fois une classe très supérieure, que la distance des deux a diminué <sup>1</sup>.

IV. - On appelle démocratique la période qui s'ouvre à partir du moment où, par des causes diverses, la distance entre toutes les classes s'est amoindrie au point de devenir compatible avec l'imitation extérieure même des plus élevées par les plus infimes. Dans toute démocratie, donc, où la fièvre de l'assimilation interne ou externe est intense, comme dans la nôtre, nous pouvons être certains qu'il existe une hiérarchie sociale subsistante ou surgissante, des supériorités reconnues, héréditaires ou sélectives. Chez nous il n'est pas difficile d'apercevoir par qui la noblesse ancienne, après avoir perdu même en grande partie le sceptre des élégances, a été remplacée. D'abord, la hiérarchie administrative a été se compliquant, se développant en élévation par le nombre de ses degrés, et en étendue par le nombre des fonctionnaires ; la hiérarchie militaire, de même, en vertu des causes *qui* contraignent les États européens modernes à l'armement universel. Puis, les prélats et les princes du sang, les moines et les gentilshommes, les monastères et les châteaux, n'ont été abattus qu'au plus grand profit des publicistes <sup>2</sup> et des financiers, des artistes et des politiques, des théâtres, des banques, des ministères, des grands magasins, des grandes casernes et autres monuments groupés dans l'enceinte d'une même capitale. Toutes les célébrités se donnent là rendez-vous ; et qu'est-ce que les diverses espèces de notoriété et de gloire, avec tous leurs degrés inégaux, connues dans une société, si

---

c'est parce qu'elles l'ont reçue primitivement à l'exemple de leurs seigneurs et maîtres. Encore une confirmation de notre loi.

<sup>1</sup> « Comment se fait-il, se demande M. Melchior de Vogüé, que les nègres fétichistes (traqués par les chasseurs d'hommes, par les négriers musulmans, adoptent avec tant de facilité la croyance de leurs persécuteurs (l'islamisme) ? » - Imitation du supérieur. Mais encore faut-il que le supérieur soit le voisin, que la supériorité ne soit pas trop grande pour décourager l'imitation. Voilà pourquoi le christianisme fait peu de progrès chez les nègres pendant que l'islamisme fait chez eux des conquêtes presque aussi rapides que celles de Mahomet.

<sup>2</sup> Tocqueville (*Démocratie en Amérique*) montre magistralement que « l'empire des journaux doit croître à mesure que les hommes s'égalisent. »



ce n'est une hiérarchie de places brillantes occupées ou disponibles, dont le public seul dispose ou croit disposer librement ?

Or, loin de se simplifier et de s'abaisser, cette aristocratie de situations enorgueillissantes, cette estrade de sièges ou de trônes lumineux, ne cesse de devenir plus grandiose par l'effet même des transformations démocratiques, *qui* abaissent les frontières des nations et des classes et font élire les renommées par le suffrage de plus en plus universel, de plus en plus international. A mesure que s'accroît le nombre des spectateurs au parterre, en train d'applaudir ou de siffler, la quantité de gloire à répartir entre les acteurs augmente d'autant, et l'intervalle s'accroît, par suite, entre l'homme le plus obscur de la salle et le comédien le plus acclamé sur la scène. L'apothéose de Victor Hugo, qui eût été impossible il y a trente ans, a révélé l'existence d'une haute montagne de gloire littéraire qui s'est récemment soulevée, comme les Pyrénées un jour, au milieu d'une vaste plaine, bien plate et bien unie, et qui s'offre désormais à l'ambition des poètes futurs, avec son cortège de pies moins hauts, échelonnés à ses pieds. Toutes les montagnes de ce genre poussent invisiblement à travers le pavé des grandes villes, où elles se pressent comme les toits des maisons. L'accroissement prodigieux, l'hypertrophie des grandes villes, et avant tout de la capitale, dont les privilèges abusifs se multiplient et s'enracinent pendant que les dernières traces des privilèges d'autrefois sont jalousement effacées : voilà le genre d'inégalité que s'attachent à creuser les temps nouveaux et qui leur est indispensable, en effet, pour entretenir, pour déployer le large courant de leur production et de leur consommation industrielle, c'est-à-dire de l'imitation sur une immense échelle. Le cours d'un Gange pareil exigeait un tel Himalaya. L'Himalaya de la France, c'est Paris. Paris trône royalement, orientalement, sur la province, plus que n'a jamais trôné assurément la cour sur la ville. Chaque jour, par le télégraphe ou le train, il envoie à la France entière ses idées, ses volontés, ses conversations, ses révolutions toutes faites, ses vêtements, ses ameublements tout faits. La fascination suggestive, impérative qu'il exerce instantanément sur un vaste territoire est si profonde, si complète et si continue, que presque personne n'en est plus frappé. Cette magnétisation est devenue chronique. Cela s'appelle égalité et liberté. L'ouvrier des villes a beau se croire égalitaire et travailler à détruire la bourgeoisie tout en devenant bourgeois, il n'en est pas moins lui aussi une aristocratie, très admirée, très enviée du paysan. Le paysan est à l'ouvrier ce que l'ouvrier est à son patron. De là l'émigration des campagnes.

Les *communes jurées* du moyen âge avaient beau naître d'un esprit d'hostilité contre le seigneur du lieu et la féodalité en général, il n'en est pas moins vrai, comme nous l'apprend M. Luchaire, qu'elles avaient pour effet et *pour but* d'élever la ville où elles se constituaient au rang de *seigneurie collective*, vassale ou suzeraine d'autres seigneuries, tributaire ou créancière de redevances féodales, ayant, dans la hiérarchie féodale, son échelon particulier. Les sceaux des communes représentent le plus souvent des emblèmes militaires : un fantassin, un chevalier armé et galopant, comme les sceaux des seigneurs. - Le même auteur, dans son profond ouvrage historique à ce sujet, a prouvé que le mouvement émancipateur des communes au XII<sup>e</sup> siècle, ne s'était pas arrêté aux villes, mais que, à l'exemple de celles-ci, les simples villages, dans leur banlieue ou au delà, s'étaient affranchis de la même manière, en se fédérant. Les historiens jusqu'ici n'avaient pas pris garde à cela ; c'est cependant un fait incontestable qu'il y a eu, au moyen âge, des *communes urbaines* d'abord, et des *communes rurales* ensuite. Le même ordre s'observe, chose remarquable, même lorsqu'il s'agit d'innovations d'une nature agricole. Par exemple, « c'est dans la ville, dit Roscher, que le système moderne de la rente foncière, du fermage substitué au cens seigneurial, s'est fait jour le plus tôt, comme on le voit par la charte de Gand de

1259 dans le Warnkoenig », - Ajoutons que l'émancipation communale n'a pas eu pour cause, comme le croyait Augustin Thierry, une insurrection populaire, un soulèvement spontané d'humbles corporations d'artisans, mais bien, comme l'ont montré de nouvelles recherches historiques <sup>1</sup>, une conjuration, d'abord très étroite, de riches marchands qui, déjà associés en guildes ou en confréries religieuses, et formant l'aristocratie de la cité, « se transformèrent en véritables ligues, *groupèrent derrière elles le reste des habitants*, en sorte que la commune sortit, en général, d'une ligue de tous les habitants groupés sous la foi du serment par l'aristocratie bourgeoise ».

Une capitale, une grande ville aujourd'hui, est pour ainsi dire un premier choix de la population, écrémée par elle. Tandis que, dans l'ensemble de la nation, l'importance numérique des deux sexes se balance à très peu près, le nombre des hommes dans les grands centres l'emporte notablement sur celui des femmes; en outre, la proportion des adultes y est très supérieure à celle que l'on constate dans le reste du pays; enfin, et surtout, les villes attirent de tous les points du pays les têtes les plus actives, les organisations les plus nerveuses, les plus propres à utiliser les inventions modernes. C'est ainsi qu'elles forment l'aristocratie moderne, la corporation d'élite, non héréditaire mais librement recrutée, ce qui ne l'empêche nullement d'être aussi dédaigneuse à l'égard de la population inférieure et rurale que pouvaient l'être les nobles d'ancien régime à l'égard des roturiers <sup>2</sup>. Non moins égoïste, non moins dévorante, non moins ruineuse que l'ancienne, est cette aristocratie nouvelle; et, comme l'ancienne, elle périrait rapidement par les vices qui la rongent, par la tuberculose, par la syphilis, ses maladies caractéristiques, par le paupérisme, son fléau, par l'alcoolisme, par toutes les causes qui rendent sa mortalité exceptionnellement élevée malgré le choix exceptionnel de son personnel, si, comme toutes les noblesses, elle ne se renouvelait très vite par l'afflux d'éléments nouveaux.

Les capitales aujourd'hui ne servent pas seulement à l'écrasement et à l'uniformisation de toutes les parties de la nation au-dessous d'elles, elles servent encore à l'assimilation des divers peuples entre eux ; et, à ce point de vue encore, elles jouent le rôle des anciennes cours. Sous les Plantagenets, le luxe anglais et le luxe français, malgré la rareté des voyages et des relations, présentaient une grande similitude, que l'influence des cours anglaise et française, en communication perpétuelle l'une avec l'autre, explique seule. Les cours ont donc été des foyers qui s'entre-éclairaient, qui s'entre-coloraient par l'échange constant de leurs rayons, à travers les frontières, et donnaient les premières aux peuples l'exemple d'une certaine uniformité. Telles sont à présent les capitales, filles des cours. En elles se concentrent toutes les initiatives destinées au succès; vers elles convergent tous les regards, et, comme elles sont en rapports incessants entre elles, il ne se peut qu'une grande uniformité universelle, compensée par une grande mobilité perpétuelle, ne soit pas le résultat de leur prépondérance prolongée. - Ajoutons que, dans leurs relations réciproques, la marche de l'imitation de haut en bas s'observe aussi. Il y a toujours une capitale sur laquelle

<sup>1</sup> Voir *Histoire générale* de Lavis et Rambaud, t. II, p. 431 et suivantes.

<sup>2</sup> À première vue, la loi de l'imitation de haut en bas paraît inapplicable à la propagation du christianisme, qui s'est répandu d'abord dans les basses classes. Il est vrai que ses progrès ont été bien peu rapides jusqu'au jour où il a gagné les classes supérieures et la cour même des Césars. Mais il faut surtout observer que le christianisme a commencé à se répandre dans les villes, dans les grandes villes d'abord, et ne s'est que tardivement propagé dans les campagnes où ont subsisté les derniers paysans (*pagani*). Fustel de Coulanges (*Monarchie franque*, p. 517) remarque cette propagation urbaine de la foi chrétienne. Par les capitales s'est répandu le christianisme alors, comme le socialisme de nos jours. « Ce mal contagieux, écrit Plin à Trajan, s'est propagé non seulement dans *les cités*, mais encore dans les bourgs et les villages. »



tendent à se régler toutes les autres, profondément et superficiellement, comme jadis il y avait toujours une cour modèle en tout. C'est la capitale du peuple prépondérant ou qui l'était naguère encore, comme jadis c'était la cour du roi victorieux ou longtemps habitué à la victoire malgré de récentes défaites <sup>1</sup>. Dans les pays démocratiques, ce ne sont pas les capitales seulement, mais les majorités qui ont du prestige, comme l'a remarqué Tocqueville : « A mesure, dit-il, que les citoyens deviennent plus égaux et plus semblables, le penchant de chacun à croire aveuglément un certain homme ou une certaine classe diminue. *La disposition à en croire la masse* augmente, et c'est de plus en plus l'opinion qui mène le monde. » - La masse, la majorité, étant devenue la vraie puissance politique, la supériorité reconnue par tous, on finit par subir son prestige par la même raison qu'on subissait celui d'un monarque ou d'une noblesse. Mais il y a aussi une autre raison que nous donne Tocqueville : « Dans les temps d'égalité, les hommes n'ont aucune foi les uns dans les autres, à cause de leur similitude; mais cette même similitude leur donne une confiance presque illimitée dans le jugement du public; car il ne leur paraît pas vraisemblable qu'ayant tous des lumières pareilles, la vérité ne se rencontre pas du côté du plus grand nombre. » C'est logique et mathématique en apparence ; si les hommes sont des unités semblables, c'est le plus gros chiffre de ces unités qui doit avoir raison. Mais, au fond, c'est une illusion fondée sur l'oubli constant du rôle que joue l'imitation en ceci.

Quand une idée sort triomphante d'un scrutin, on serait infiniment moins porté à s'incliner devant elle si l'on songeait que les 999 millièmes des voix obtenues par elles sont des échos. Les historiens même les plus sérieux s'y méprennent toujours et sont enclins, comme la foule, à s'extasier devant l'unanimité de certains vœux populaires, soufflés au peuple par ses chefs, comme devant quelque chose de merveilleux. Il faut se méfier beaucoup des unanimités; rien ne dénote mieux l'intensité de l'entraînement imitatif.

Il n'est pas jusqu'au progrès dans l'égalité qui ne se soit opéré par imitation, et par imitation des classes supérieures. Avant que l'égalité politique et sociale de toutes les classes de la société fût possible ou seulement concevable, il fallait bien qu'elle se fût établie en petit dans l'une d'elles. Or, c'est en haut d'abord qu'on l'a vue s'opérer. De Louis XI à Louis XVI, avec une imperturbable continuité, se nivellent les divers étages de la noblesse, jadis séparés, au temps des grands vassaux et de la féodalité pure, par des distances si infranchissables; et, sous le prestige écrasant de la royauté, grâce aussi à la multiplicité relative des contacts entre les gentilshommes de tout rang, la fusion se faisait, même entre la noblesse d'épée et celle de robe. Or, chose frappante, pendant que s'accomplissait ce nivellement supérieur, les innombrables fractions de la bourgeoisie et du peuple continuaient à se tenir à distance les unes des autres, et même avec un renforcement peut-être de vanité distinctive, jusqu'à la veille de 89. Qu'on lise dans Tocqueville, par exemple, l'énumération des rangs superposés

<sup>1</sup> Comme toutes les autres branches de l'art oratoire, la prédication, dans le passé, a eu ses modes, dont la variété servait de compensation à l'immutabilité relative du dogme. Encore ici s'appliquent les lois de l'imitation. Quand la scolastique est née, à la Sorbonne, les prédicateurs, parisiens d'abord, puis provinciaux et enfin ruraux, se sont mis à prêcher avec des arguments en forme, et il faut savoir la force ordinaire des courants d'imitation, pour concevoir que cette manière si sèche et si rebutante de prêcher ait pu s'établir. Plus tard, à la cour polie de Louis XIV, les prédicateurs, devenus mondains et courtisans eux-mêmes, ont adapté à leurs sermons d'Avent, de Carême, ou autres, le langage du monde ; et c'est peu à peu, de la cour à la ville, de la ville aux grandes puis aux petites villes, que cette réforme s'est répandue. Mais, au temps où La Bruyère écrivait, cet usage ne faisait que commencer à se répandre, comme on le voit par cette pensée : « L'on a enfin banni la scolastique de toutes les chaires des grandes villes, et on l'a reléguée dans les bourgs et dans les villages pour l'instruction et pour le salut du laboureur et du vigneron. »

de la bourgeoisie grande, moyenne et petite, dans une ville d'ancien régime à cette date. Certainement la répugnance à s'allier entre les consuls et les petits marchands était plus forte au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'au moyen âge. On peut donc avancer en toute sécurité ce paradoxe apparent que le véritable travail préparatoire de l'égalitarisme actuel a été exécuté dans le passé par la noblesse et non par la bourgeoisie. En cela, comme au point de vue de la diffusion des idées philosophiques et de l'élan donné par le goût des modes exotiques à la grande industrie, la noblesse a été la mère inconsciente des temps nouveaux. Ces causes d'ailleurs s'enchaînent. Sans les cours, qui ont nivelé les rangs de la noblesse, le rayonnement littéraire et par suite philosophique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles n'aurait pas éclaté, et l'imitation-mode, l'amour des innovations imitées de l'étranger, des cours étrangères, n'aurait point prévalu dans le sein de la caste dirigeante et prestigieuse sur l'imitation des aïeux. Donc, le foyer initial de tous ces foyers, c'est le roi <sup>1</sup>.

Ainsi, quelle que soit l'organisation de la société, théocratique, aristocratique, démocratique, la marche de l'imitation suit toujours la même loi : elle va, à distance égale, du supérieur à l'inférieur, et, dans celui-ci, elle opère du dedans au dehors. Il y a pourtant une différence essentielle à noter. Quand les supériorités qui donnent le ton sont transmises par hérédité, ce qui a lieu pour la noblesse ancienne et pour les clergés de castes, ou sont communiquées par consécration (sorte d'hérédité fictive ou d'adoption), comme c'est le cas pour la noblesse acquise et pour le clergé bouddhique ou chrétien, elles sont inhérentes à la personne même, envisagée sous tous ses aspects. L'individu jugé supérieur est copié en tout, et il semble ne copier personne au-dessous de lui, ce qui est vrai, à peu de chose près. Le rapport de modèle à exemplaire est donc à peu près unilatéral. Mais quand, à cette aristocratie fondée sur le lien vital de filiation, réel ou fictif, s'est substituée une aristocratie toute sociale dans ses causes, recrutée par élection spontanée, le prestige s'attache à l'aspect spécial sous lequel l'homme mis en relief est aperçu. On l'imité sous ce rapport, abstraction faite de tous les autres. Il n'y a plus d'homme que l'on imite en tout; et celui que l'on imite le plus est lui-même imitateur à certains égards de quelques-uns de ses copistes. L'imitation, de la sorte, s'est donc mutualisée et spécialisée en se généralisant.

<sup>1</sup> La politicomanie, comme l'ivrognerie, a commencé par être le privilège des classes supérieures. Au dernier siècle, cette fureur sévissait parmi les grands seigneurs, les grandes dames, les lettrés ; pendant que le peuple et même la petite bourgeoisie restaient relativement indifférents à ce genre d'émotion. De nos jours, les classes élevées, instruites, tendent à se désintéresser relativement des questions politiques, *ou* en parlent avec une modération excessive. Dans les conversations mondaines, ces questions interviennent en passant, entre deux histoires d'actrices, comme on peut le voir par le peu de place qu'elles occupent dans les journaux qui reflètent le « monde ». Mais, à mesure que la passion de ces problèmes dangereux s'apaise en haut, elle descend, en se répandant, de couche en couche sociale, jusqu'au tuf rural. Le moment vient où politicomanie et alcoolisme combinés vont porter au comble la folie des masses. - Je ne veux, certes, pas assimiler la foi et les pratiques religieuses, voire même superstitieuses, aux deux aberrations ci-dessus. Mais il me sera permis d'indiquer, comme une des explications de la religiosité des masses populaires, que le culte, dans la très haute antiquité, a commencé par être un luxe réservé à une élite patricienne, avant de devenir un besoin général vulgarisé parmi les plébéiens.

Ce n'est pas seulement, par bonheur, la passion de la politique qui s'est propagée de la sorte, c'est aussi, et en même temps, l'amour de la patrie. Le sentiment du patriotisme est né d'abord dans les rangs de la noblesse, d'où il est descendu ensuite, et peu à peu, par imitation, dans les rangs de la bourgeoisie et du peuple. On peut en croire sur ce point Perrens, l'historien démocrate. Le « sentiment du patriotisme », dit-il, ne s'est popularisé qu'après la guerre de Cent ans, mais il « était déjà ancien parmi les gentilshommes : dès le XII<sup>e</sup> siècle il avait paru dans les poèmes qui s'inspiraient d'eux. Douce France est, dès lors, une expression favorite de la poésie chevaleresque. Après le désastre de Poitiers, il éclata pour un moment chez les bourgeois et les petites gens. »

V. - Il ne suffit pourtant pas de dire que l'imitation se propage de haut en bas; il faut préciser, mieux que je ne l'ai encore fait, l'idée qu'il convient d'attacher à la supériorité en question. Disons-nous que les classes politiquement ou économiquement supérieures sont celles qui donnent toujours le ton ? Non. Aux époques, par exemple, où le pouvoir et, avec le pouvoir, la facilité plus grande d'acquérir des richesses, appartiennent aux délégués du peuple, ceux-ci sont désirés supérieurs plutôt que jugés supérieurs par ceux qui les choisissent et les élèvent. Or, c'est à la supériorité crue et non voulue que s'attache le privilège de se faire refléter de toutes manières. Vouloir, en effet, qu'un homme monte, c'est reconnaître qu'il n'est pas haut, et cela seul souvent l'empêche d'avoir du prestige. Voilà pourquoi tant d'élus sont si peu prestigieux aux yeux de leurs électeurs. Mais, dans ce cas, les classes ou les personnes qui ont vraiment du prestige sont les classes qui ont eu à une époque encore récente le pouvoir et la richesse si elles en sont actuellement dépouillées, ou les personnes qui, par leurs talents éminents, appropriés aux circonstances, sont en voie d'arriver aux honneurs et à la fortune. D'autre part, quand un homme est depuis longtemps puissant ou riche, la considération lui vient inévitablement avec la conviction, formée à la longue, qu'il est digne de ces avantages. Ainsi, malgré tout, il est bien certain que les deux idées de pouvoir et de richesse sont liées à celle de supériorité sociale.

Mais elles lui sont liées comme l'effet à la cause. Il s'agit de remonter à celle-ci ; il s'agit de savoir quelles sont les qualités qui, conduisant ou ayant conduit un homme, un groupe d'hommes, à la puissance et à l'opulence, le signalent à l'admiration, à l'envie, à l'imitation ambiantes. Dans les temps primitifs, c'est la vigueur jointe à l'adresse corporelle, la bravoure physique; plus tard, l'habileté à la guerre, l'éloquence à l'assemblée; plus tard encore, l'imagination artistique, l'ingéniosité industrielle, le génie scientifique. En somme, la supériorité qu'on cherche à imiter, c'est celle que l'on comprend<sup>1</sup> ; et celle que l'on comprend, c'est celle que l'on croit ou que l'on voit propre à procurer les biens qu'on apprécie, parce qu'ils répondent à des besoins qu'on éprouve et qui, par parenthèses, ont pour source la vie organique, il est vrai, mais pour canal et pour moule social l'exemple d'autrui. Ces biens sont tantôt de vastes domaines, de grands troupeaux, des leudes ou des vassaux nombreux rassemblés autour d'une immense table, tantôt des capitaux et une clientèle d'électeurs dévoués; sans oublier les espérances célestes et le crédit supposé auprès des grands personnages d'outre-tombe, etc.

Si l'on demande : quelle est la série des supériorités sociales au cours de la civilisation ? je répondrai ; elle est réglée par la série des biens sociaux, de formes si

<sup>1</sup> On a remarqué que toutes les provinces romaines à l'ouest de l'Adriatique ont été plus ou moins facilement romanisées, adoptant les lois, la langue, les mœurs de Rome (Italie, Sicile, Espagne, Gaule, Germanie, etc.), tandis qu'à l'est la civilisation et la langue grecques se sont maintenues et même propagées après la conquête de la Grèce. C'est que la supériorité des conquérants était reconnue par les vaincus occidentaux, Celtes, Ibères, Germains, mais que, en dépit de sa défaite, la nationalité hellénique se refusa à s'avouer inférieure aux barbares du Tibre, et garda au contraire l'orgueilleux sentiment de sa prééminence intellectuelle. Par la même raison, les Gallo-Romains, vaincus plus tard, résistèrent à l'assimilation germane. - Un fait tout à fait analogue se produit toutes les fois qu'une plèbe parvenue au pouvoir se met à imiter les manières et les mœurs de l'aristocratie déchue à laquelle on reconnaît toujours le sceptre des élégances. Le prestige de Rome, de Constantinople, aussi bien que d'Athènes, a grandi par leurs défaites mêmes.

On le voit, toute l'histoire romaine s'explique, à l'extérieur, par la loi de l'imitation de haut en bas. À l'intérieur, elle s'explique de la même manière. La plèbe romaine ne s'est élevée qu'en copiant les mœurs, puis les attributions des patriciens, et leurs privilèges, à commencer par le mariage légal.

multiples et si changeantes, qui sont poursuivies successivement par la majorité des hommes d'une époque ou d'un pays donnés. Or, cette dernière série elle-même, qu'est-ce qui la pousse et la dirige ? C'est la suite des inventions et des découvertes qui se présentent l'une après l'autre à l'esprit humain, s'entravant ici, s'entr'aidant là, et dont l'ordre d'apparition, dans une certaine mesure, indiquée par la logique sociale, est fatal, irréversible. La découverte des avantages attachés au séjour des grottes et l'invention des armes en silex, des arcs et des flèches, des aiguilles en os, du feu produit par le frottement du bois, etc., ont fait luire aux premiers troglodytes leur idéal de bonheur ; une chasse heureuse, des vêtements de fourrure, du gibier (humain parfois!), mangé au fond d'une grotte enfumée. Plus tard, la découverte de certaines notions d'histoire naturelle, et l'invention capitale de la domestication des animaux, destinée à des développements immenses, a fait changer l'idéal, et l'on n'a plus rêvé que grands troupeaux sous la surveillance d'un patriarche. Puis la découverte des premiers éléments d'astronomie, et l'invention de la domestication des plantes, c'est-à-dire de l'agriculture, la découverte des métaux et l'invention de l'architecture, ont rendu possible, le rêve des grands domaines peuplés d'esclaves et dominés par un palais, copié ensuite en maisons. Enfin, la découverte des sciences, depuis la physique naissante des Grecs et la chimie balbutiante des Égyptiens jusqu'à nos traités savants, et l'invention des arts et des industries, depuis l'hymne jusqu'au drame ou depuis la pierre à broyer le grain jusqu'aux moulins à vapeur, ont permis de concevoir graduellement la félicité de nos millionnaires, leur sécurité toute en billets de banque ou en rentes d'État dans un hôtel de Londres ou de Paris. Voilà pour la richesse ; quant au pouvoir, les mêmes considérations s'appliquent à la succession de ses formes historiques.

Puisqu'il en est ainsi, la réponse définitive à la question posée se formule d'elle-même : les qualités qui, à chaque époque et en chaque pays, rendent un homme supérieur, sont celles qui le rendent plus propre à bien comprendre le groupe de découvertes et à exploiter le groupe d'inventions déjà apparues. -Quelquefois, assez souvent même, ce sont des conditions accidentelles ou extérieures plutôt que des qualités personnelles qui permettent à un individu d'exploiter plus avantageusement les inventions régnantes ou de les monopoliser pour un temps ; et, en général, ces deux causes se combinent. La tribu ou la cité, barbare d'ailleurs et de race inférieure, où éclôt par hasard une idée civilisatrice, un meilleur procédé industriel, une arme plus puissante, en gardera longtemps le monopole. C'est peut-être à une chance pareille que les Touraniens ont dû pendant toute la haute antiquité l'avantage d'exercer presque seuls la métallurgie. La prospérité phénicienne s'explique en partie par la rencontre sur leur rivage du petit animal qui produit la pourpre ; de là une grande industrie d'exportation maritime qui venait fort à propos encourager les dispositions naturelles de ces peuples sémitiques à la navigation. Le premier peuple qui a domestiqué l'éléphant ou le cheval n'a pu manquer d'en tirer un immense profit à la guerre. D'autres fois, le seul fait d'être fils d'un père qui présentait les qualités naturelles exigées par la civilisation de son temps, est une condition avantageuse qui tient lieu de ces qualités; l'idée de noblesse héréditaire vient de là <sup>1</sup>. Enfin, quand un lieu déterminé a eu longtemps le privilège d'attirer les individus les mieux doués relativement aux fins d'une époque, une présomption de supériorité s'attache, comme il a été dit plus haut, au séjour de ce lieu, qui est effectivement une circonstance des

<sup>1</sup> Ajoutons que l'idée de noblesse s'est formée à une époque où, les engins et les procédés militaires étant très simples, les qualités physiques ou morales nécessaires pour leur exploitation se développaient sans peine par une éducation appropriée, et se transmettaient aisément avec le sang - beaucoup plus aisément que les caractères raffinés des cerveaux modernes. Le fils du guerrier puissant était donc à bon droit le plus souvent réputé valeureux lui-même.

plus favorables à l'heureux emploi des ressources fournies par la civilisation du moment. De nos jours, où la science et l'industrie sont les grands corps de découvertes et d'inventions qu'il s'agit de s'approprier pour s'enrichir, il est avantageux d'habiter les grandes villes où les savants, les ingénieurs, les capitaux se concentrent ; si bien qu'il suffit souvent à une femme débarquée dans une ville de province, d'être parisienne, pour y donner aussitôt le ton. Pendant la période féodale, où l'art de la guerre, qui était la source de toute la richesse territoriale d'alors, était le privilège habituel des châtelains, l'habitant des châteaux, fût-il page ou *domestique* du seigneur, était présumé bien supérieur au citadin; non en Italie pourtant, où les cités avaient su organiser des milices prépondérantes, qui assujettissaient les châteaux environnants. Quand une cour se fut formée autour des rois, on vit, par des raisons analogues, un courtisan de Versailles éclipser totalement un notable de Paris, la faveur royale étant devenue le bien suprême qu'il s'agissait d'acquérir.

On voit donc que, partout et toujours, la supériorité sociale consiste soit en circonstances extérieures, soit en caractères internes qui permettent d'exploiter avantageusement les découvertes et les inventions connues. Laissons maintenant de côté la première de ces deux sources de la supériorité, les circonstances externes, et ne nous occupons que de la seconde. Ce sont toujours, dans ce cas, des qualités *corporelles* sans nul doute, des qualités organiques et individuelles, qui rendent un homme ou un groupe d'hommes supérieur; mais cela n'empêche nullement que leur supériorité ne soit toute sociale puisqu'elle consiste dans leur aptitude éminente à servir les fins d'idées sociales. Dès le début même de l'humanité, quand la force physique est réputée régner, le sauvage triomphant n'est pas le plus vigoureux, mais le plus agile, le plus habile à manier l'arc, la fronde ou le bâton, à tailler le silex. De nos jours, un individu a beau être bien musclé, bien pondéré organiquement, s'il ne présente pas cette hypertrophie cérébrale qui, anomalie jadis et condition d'insuccès, est requise normalement par les exigences de notre civilisation, il est condamné à la défaite. Dans l'intervalle de ces deux termes extrêmes, il n'est peut-être pas une particularité de race ou de tempérament, un trait morbide même ou monstrueux, qui n'ait eu son jour de gloire et d'épanouissement. Ramsès, le grand conquérant, exhumé récemment, ne nous a-t-il pas étonnés par son type bestial, quoique royal et autoritaire ? Combien de nos criminels-nés qui auraient été des héros en d'autres temps ? combien d'aliénés qui auraient eu des statues et des autels !

Mais, à travers cette ondoyante multiformité qu'explique le caractère *en partie* fortuit des inventions et des découvertes, il est aisé de remarquer, dans l'ensemble, le déclin graduel des aptitudes plutôt musculaires que nerveuses, et le progrès concomitant des aptitudes plutôt nerveuses que musculaires. Le campagnard est plus musclé, le citadin est plus nerveux; la même différence sépare le barbare du civilisé. Pourquoi cela ? Parce que, d'une part, parmi les inventions et les découvertes qui se produisent, çà et là, à chaque instant, la logique sociale en élimine moins de contradictoires qu'elle n'en accumule de conciliables; d'où, à la longue, un excès croissant de complication qui nécessite une capacité cérébrale plus développée et une organisation cérébrale plus parfaite ; parce que, d'autre part, l'accumulation des inventions relatives aux machines met au service de l'homme des forces animales, chimiques ou physiques, toujours plus considérables, et le dispense chaque jour davantage d'y ajouter le travail de ses muscles <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Il suit de là que, partout, à un moment historique donné, les classes supérieures sont des races plus croisées, plus complexes, plus artificielles que les classes inférieures. En Égypte, le fellah est resté semblable aux anciens Égyptiens, tandis que ses maîtres ont perdu le type ancien. - Plus une classe est élevée, plus s'élargit pour elle le champ territorial des mariages ; la noblesse française d'ancien



On le voit, la diversité des races humaines, ou, dans chaque race, la diversité des organisations individuelles, est comme un clavier sur lequel joue librement le génie inventif, sous la haute direction de la logique sociale. De là un corollaire important à l'usage des historiens. Veut-on savoir la cause de la prospérité d'un peuple ou de sa décadence? Il faut la demander à tel ou tel détail de son organisme qui le rendait particulièrement propre à utiliser les connaissances de son temps, ou à l'apparition de telle ou telle connaissance nouvelle qu'il n'était pas physiquement propre à utiliser comme les anciennes. Les éléments d'une civilisation étant donnés, veut-on décrire à coup sûr, au moins cérébralement, la race où elle a brillé, on le peut en se guidant d'après *le* même principe. C'est ainsi, instinctivement, qu'on a pu esquisser la psychologie de l'Étrusque, ou du Babylonien primitif. Un peuple qui, à l'époque pastorale, très robuste d'ailleurs et merveilleusement doué pour la chasse, était rendu impropre, par son agilité même et ses dons plus brillants, au métier de pasteur, devait fatalement succomber, comme succombe de nos jours, dans une cité industrielle, un tempérament démodé de poète et d'artiste. En général, à chaque afflux nouveau d'inventions capitales qui refondent la civilisation, correspond l'avènement d'une race nouvelle, soit parce que la race déjà au pouvoir est née dépourvue des caractères requis pour le service des idées qui surgissent, soit parce que, longtemps façonnée par les idées anciennes, elle a pu avoir ces caractères, mais les a perdus. Toute civilisation établie finit par se faire une race à soi ; la nôtre, par exemple, est en train de se fabriquer l'Américain de demain.

Remarquons en finissant que les cimes sociales, les classes ou les nations que les autres classes ou les autres nations imitent le plus, sont celles dans l'intérieur desquelles on s'imité le plus réciproquement. Les grandes villes modernes se signalent par une intensité d'imitation interne qui se proportionne à la densité de leur population et à la multiplicité multiforme des rapports de leurs habitants. De là le caractère « épidémique et contagieux », comme le remarque justement M. Bordier<sup>1</sup>, non seulement de toutes leurs maladies, mais de leurs modes, de leurs vices quelconques, de tous les phénomènes marquants qui s'y produisent. Les classes aristocratiques, jadis, étaient remarquables par un caractère analogue, et, à un degré éminent les cours royales.

VI. - La loi que je viens de développer est assurément très simple; mais je crois que peut-être, en ne la perdant pas de vue, on parviendrait à résoudre certains points de l'histoire demeurés obscurs. Pour n'en citer qu'un, quoi de plus ténébreux que la formation du système féodal dans la période mérovingienne et carolingienne ? Malgré Fustel de Coulanges, qui a jeté ici des traits de lumière en révélant les origines romaines de beaucoup d'institutions réputées germanes, il reste encore beaucoup de côtés de la question à éclairer, et je ne prétends pas, certes, dissiper ces ombres. Mais je me permets d'indiquer aux historiens éclairés de ces obscurités qu'ils n'ont peut-être pas tenu un compte suffisant, entre autres lacunes, des exemples donnés par le roi mérovingien et du rayonnement inévitable de ces exemples. La plupart n'ont pas pris la peine de remarquer que le lien féodal du seigneur avec ses vassaux, tel qu'il est constitué et généralisé aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, ressemble étrangement au rapport du roi avec ses antrustions, tel qu'il existait dans quelques palais royaux aux Ve et VI<sup>e</sup>

---

régime se mariait d'autant plus loin de son lieu d'origine qu'elle était plus haute. Au sommet se trouvait la famille royale qui avait toute l'Europe pour domaine matrimonial.

<sup>1</sup> Voir la *Vie des Sociétés*, p. 159.

siècles. Ou, s'ils ont remarqué ce fait, ils ne l'ont pas mis à son rang. L'antrustion est dévoué corps et âme à son roi, comme le vassal à son seigneur, en retour de la protection qui le couvre. Il est vrai que, au début, l'antrustionnat est viager, mais il ne tarde pas à devenir héréditaire, et, en outre, propriétaire. « De bonne heure, écrit M. Glasson, des concessions de terre avaient été attachées à l'antrustionnat, et cette dignité se transmet de père en fils longtemps avant que le capitulaire de Kiersky eût reconnu l'hérédité des bénéfices et des offices. » Ainsi, les deux caractères principaux de la féodalité, à savoir la territorialité et l'hérédité, existent chez l'antrustion avant d'exister chez le bénéficiaire. Quoi de plus naturel que de voir dans celui-ci un copiste multiplié de celui-là<sup>1</sup>, et, par la même raison, de regarder les bénéficiaires du bénéficiaire, les petits vassaux du grand vassal, comme une édition nouvelle imitative du même modèle? « La question est controversée, se demande cependant M. Glasson, de savoir si le roi seul avait des antrustions; ou si les grands seigneurs pouvaient également en posséder. À notre avis, on ne peut donner aucune raison décisive ni dans l'un ni dans l'autre sens. » Comment admettre que les grands seigneurs aient résisté au désir d'avoir des gardes du corps pareils à ceux du monarque? Qu'on se rappelle La Fontaine : « Tout petit prince a ses ambassadeurs... » - Autre caractère du lien féodal : le serment de foi et hommage. Lui-même ne serait-il pas la copie multipliée du serment de fidélité prêté au roi mérovingien par ses sujets? Rien d'analogue à ce dernier serment n'existait sous l'Empire romain. Il serait bien surprenant que cette singularité n'eût pas frappé les yeux, et que, plus tard, quand les suzerains ont exigé de leurs hommes un serment tout pareil, elle ne leur eût pas suggéré cette idée. - Enfin, est-ce que l'origine de la plupart des droits féodaux ne s'explique pas tout naturellement par certains impôts ou certaines redevances qui sont dues au monarque mérovingien? Par exemple, « l'usage, dit M. Glasson, de faire des libéralités au roi, dans certaines circonstances, notamment à l'occasion de fêtes, de *mariages*, existait déjà sous les Mérovingiens... Les premiers Carolingiens régularisèrent cet usage et firent de ces dons un impôt direct. » Or, plus tard, on voit « sous la féodalité les seigneurs exiger de semblables libéralités de leurs vassaux », précisément dans les *mêmes* circonstances de la vie. N'est-ce pas significatif? - Pourquoi n'aurait-on pas imité ces exemples royaux, quand il est reconnu qu'on en imitait tant d'autres qui, notamment, contribuent à nous expliquer les caractères revêtus par le servage au moyen âge? On s'est demandé comment le serf des temps mérovingiens, auquel son maître pouvait réclamer à peu près arbitrairement n'importe quel service, était devenu le serf du XI<sup>e</sup> siècle, astreint à des redevances fixes? On a répondu en faisant observer que cette fixité substituée à cet arbitraire a été innovée d'abord sur les domaines royaux et ecclésiastiques. « Ce que l'Église, les abbayes, le roi faisaient, dit le savant auteur déjà cité, les seigneurs l'imitèrent et le cens tendit partout à devenir invariable. »

Fustel de Coulanges est trop clairvoyant pour avoir tout à fait méconnu l'importance des antrustions. Dans ses *Origines du système féodal*, où il étudie minutieusement les sources romaines, gothiques, germaniques de la féodalité, il consacre quelques pages, mais quelques pages seulement, à la *truste du roi*, parmi tant d'autres longs chapitres sur le *précaire* romain, le *bénéfice*, le *patronage*, etc. Il est fâcheux, à mon humble avis, qu'il ait mis la première de ces institutions au même rang que les

<sup>1</sup> Il ne faut pas confondre cet essai de solution donné au problème de la féodalité, avec une hypothèse qui a été émise sur l'origine de la noblesse. On s'est demandé « si la noblesse franque ne dérive pas (physiologiquement), des antrustions ». M. Glasson le nie, et, ce semble, avec raison. Les nobles sont nés (au sens vital du mot) de fonctionnaires royaux dont les fonctions sont devenues héréditaires. Ce qui n'empêche pas que, en conquérant cette hérédité, ils ont dû songer aux antrustions et que, ensuite, ils ont voulu avoir des antrustions eux-mêmes.

autres, ou même bien au-dessous; et je crois qu'il se serait gardé de cette erreur s'il eût tenu compte du penchant universel des hommes à se copier entre eux, s'il eût considéré surtout le caractère particulièrement contagieux de l'exemple des rois à toutes les époques de l'histoire. En effet, on ne saurait voir dans le précaire romain, ou même dans le bénéfice et le patronage de toutes provenances, germanique, romaine ou gauloise, que des modes d'appropriation du sol ou d'assujettissement des personnes dépourvus de tout caractère militaire et, en général, de sanction religieuse par le serment. Ce sont là dès coutumes qui, sans nul doute, ont été les conditions, les racines mêmes du lien féodal, mais elles ne le constituent pas; elles sont trop banales, trop répandues chez les nations les plus diverses, pour suffire à expliquer une des formes de société les plus originales qui aient paru sous le soleil. C'est seulement quand ces sources différentes se rencontrent en un confluent singulier à la cour du roi mérovingien, sous une couleur militaire et sacramentelle, que le germe féodal est vraiment éclos. L'éminent historien semble, en un passage remarquable, le reconnaître presque (p. 332). « Nous trouvons déjà ici, dit-il en résumant son trop court chapitre sur la truste royale, plusieurs traits qui resteront dans la féodalité: nous trouvons d'abord, comme chose essentielle, le *serment* et le *contrat*; et nous trouvons encore, *comme forme caractéristique, le serment prêté dans la main du chef, l'épée au côté*; nous trouvons enfin certains termes qui sont aussi *caractéristiques*, celui de fidèle, celui d'ami ou de pair, et surtout le terme germanique qui correspond au terme de *homme*. » C'est moi qui souligne. Vraiment, on ne conçoit point que notre auteur n'ait point paru ensuite attacher plus d'importance à des analogies si frappantes. On aura beau relire son livre, on n'y découvrira rien, entre les autres institutions analysées avec tant de soin par lui, qui rappelle d'aussi près, - il s'en faut de beaucoup, - la féodalité.

Un seul trait, je le répète, manque à ce tableau d'une similitude si parfaite : le titre d'antrusion est purement individuel, il ne se transmet pas par hérédité; c'est par un accord spontané de volontés qu'on devient antrusion du roi; au contraire, le titre de vassal, au Xe siècle, est héréditaire, et, bien que, à chaque génération, la nécessité d'une nouvelle investiture, par la prestation d'un nouveau serment de foi et hommage, soit reconnue, elle ne sert en réalité qu'à attester le caractère originairement contractuel et volontaire d'un lieu devenu à la longue inné et transmis avec le sang. Mais cette différence s'explique par une autre loi de l'imitation dont nous allons maintenant parler, la loi de la mode s'enracinant en coutume, c'est-à-dire de la consolidation héréditaire de ce qui a commencé par se répandre contagieusement de contemporain à contemporain.

Au demeurant, l'hypothèse historique qui précède n'est donnée ici qu'à titre de spécimen des services que pourrait rendre, en des mains plus habiles et plus savantes, l'application des idées générales développées ici.



Les lois de l'imitation (2<sup>e</sup> édition, 1895)

## Chapitre VII

### Les influences extra-logiques (suite)

#### La coutume et la mode

Âges de coutume où le modèle ancien, paternel ou patriotique, a toute faveur; âges de mode, où l'avantage est souvent au modèle nouveau, exotique. Par la mode, l'imitation s'affranchit de la génération. Rapports de l'imitation et de la génération semblables à ceux de la génération et de l'ondulation. - Passage de la coutume à la mode, puis retour à la coutume élargie. Application de cette loi:

[Retour à la table des matières](#)

La présomption de supériorité qui, à valeur logique supposée égale, recommande un exemple entre mille autres, ne s'attache pas seulement aux personnes, aux classes et aux lieux d'où il émane, mais encore à sa date ancienne ou récente. C'est à cette dernière sorte d'influences que nous allons consacrer ce chapitre. Il n'est, on le voit, qu'une suite à la loi de l'imitation du supérieur, seulement envisagée sous un nouvel aspect. Commençons par poser en principe que, même dans les sociétés les plus envahies, telles que la nôtre, par l'importation des locutions, des idées, des institutions, des littératures, étrangères et contemporaines, et accréditées à ce double titre, le prestige des ancêtres l'emporte encore immensément sur celui des innovations récentes. Comparons les quelques mots anglais, allemands, russes, mis en vogue récemment, au fonds de tout notre vieux vocabulaire français; les quelques théories à la mode sur l'évolution ou le pessimisme à la masse des vieilles convictions traditionnelles; nos réformes législatives d'aujourd'hui à l'ensemble de nos codes, aussi antiques que le droit romain en ce qu'ils ont de fondamental; et ainsi de suite. L'imitation engagée dans les courants de la mode n'est donc qu'un bien faible torrent à

côté du grand fleuve de la coutume; et il faut nécessairement qu'il en soit ainsi <sup>1</sup>. Mais, si mince que soit ce torrent, ses ravages ou ses irrigations sont considérables, et il importe d'étudier les périodicités de ses crues ou de ses dessèchements, qui se produisent suivant une sorte de rythme très irrégulier.

En tout pays une révolution s'opère à la longue dans les esprits. À l'habitude de croire sur parole les prêtres et les aïeux, succède l'habitude de répéter ce que disent les novateurs contemporains; c'est ce qu'on appelle le remplacement de la crédulité par le libre examen. À vrai dire, c'est simplement, après l'acceptation aveugle des affirmations traditionnelles qui s'imposaient par autorité, l'accueil fait aux idées étrangères qui s'imposent par persuasion. Par persuasion, c'est-à-dire par leur accord apparent avec des idées préexistantes déjà dans les esprits soumis au dogme, c'est-à-dire avec des idées déduites du dogme. La différence, on le voit, n'est pas dans le caractère libre ou non de l'acceptation. Si les affirmations traditionnelles ont été acceptées, je ne dis pas moins librement, mais plus promptement et avec plus de force, par l'esprit de l'enfant, et s'y sont imposées par autorité, non par persuasion, cela signifie que l'esprit de l'enfant était une table rase quand les dogmes y sont entrés, et que, pour y être accueillis, ils n'ont eu ni à y confirmer ni à y contredire nulle idée déjà établie. Il leur a suffi pour cela d'éveiller une curiosité nouvelle et aussitôt de la satisfaire tant bien que mal. - Voilà toute la différence. Il en résulte que l'imposition autoritaire a dû forcément précéder l'imposition persuasive, et que celle-ci vient de celle-là.

En tout pays, pareillement, une autre révolution parallèle à la précédente s'accomplit dans les *volontés*. L'obéissance passive aux ordres, aux coutumes, aux influences des ancêtres, y est non pas remplacée, mais neutralisée en partie par la soumission aux impulsions, aux conseils, aux suggestions des contemporains. En agissant suivant ces derniers mobiles, le citoyen des temps nouveaux se flatte de faire un *libre choix* entre les propositions qui lui sont faites; mais, en réalité, celle qu'il agrée, celle qu'il suit, est celle qui répond le mieux à ses besoins, à ses désirs préexistants et résultant de ses mœurs, de ses coutumes, de tout son passé d'obéissance.

Les époques et les sociétés où règne exclusivement le prestige de l'ancienneté sont celles où, comme dans la Rome antique, *antiquité*, outre son sens propre, signifie *chose aimée*. *Nihil mihi antiquius est*, rien ne m'est plus cher, disait Cicéron. En Chine, de même, et en Sibérie <sup>2</sup>, pour plaire aux gens qu'on rencontre, on leur dit

<sup>1</sup> De même que, au point de vue social, du moins au point de vue de la paix sociale momentanée, sinon éternelle, c'est la communauté des croyances qui importe, bien plus que leur vérité - et de là l'importance majeure des religions ; - pareillement, au même point de vue, ce qui importe, en fait d'instruction publique, par exemple, c'est la communauté des connaissances bien plus que leur utilité ; ou plutôt leur utilité principale consiste dans leur communauté, dans leur diffusion même. Assurément, il est facile de prouver que l'enseignement du grec et du latin n'est pas ce qu'il y a de plus utile aux besoins humains (autres que le besoin dont il va être question), pas plus que les dogmes de telle ou telle religion ne sont ce qu'il y a de plus démontré ; le seul avantage, mais il est grand, de maintenir cet enseignement, c'est de ne pas rompre la chaîne des générations, de ne pas nous rendre trop brusquement et trop complètement étrangers à nos pères et à nous-mêmes, de nous maintenir conformes les uns aux autres et à nos ancêtres dans les classes éclairées, afin que, unis entre nous par les liens de l'imitation des mêmes modèles, nous ne cessions pas de former ensemble une même société. Un adolescent qui saurait beaucoup plus de choses utiles et vraies que n'en savent les élèves de nos collèges, mais qui ne saurait pas les mêmes choses, leur serait étranger socialement. C'est là, au fond, la véritable raison, inavouée ou inconsciente, mais profonde, qui perpétue indéfiniment, en dépit des critiques même unanimes, le respect de tant de choses vieilles. Et rien ne confirme mieux la conception du lien social développé dans ce livre.

<sup>2</sup> Voir sur ce dernier pays Dostoïevsky, *Maison des morts*. Dans le même peuple, en parlant d'un homme de vingt ans, on dit : « Mes respects au vieillard un tel. »

qu'ils ont l'air âgé, et, par déférence, on appelle frère aîné son interlocuteur. Les époques et les sociétés régies plutôt par le prestige de la nouveauté sont celles où il est proverbial de dire : tout nouveau, tout beau. D'ailleurs, la part de l'élément traditionnel et coutumier est toujours, je le répète, prépondérante dans la vie sociale, et cette prépondérance se révèle avec force dans la manière dont se répandent les innovations même les plus radicales et les plus révolutionnaires ; car ceux qui les accréditent ne parviennent à les propager que par le talent de la parole ou de la plume, en maniant supérieurement la langue, non pas la langue scientifique, philosophique, technique, toute hérissée de termes nouveaux, mais la vieille et antique langue populaire, si familière à Luther, à Voltaire, à Rousseau. C'est toujours sur le vieux sol qu'il faut prendre point d'appui pour ébranler les vieux édifices ou pour en élever de nouveaux. C'est sur la vieille morale aussi qu'on se fonde pour introduire en politique des nouveautés.

Je devrais, ce semble, subdiviser la distinction ci-dessus établie entre l'imitation du modèle sien et ancien et l'imitation du modèle étranger et nouveau. Ne peut-il pas se faire que le modèle ancien soit prestigieux, quoiqu'il ne soit ni parent, ni compatriote, et que le modèle nouveau ait du prestige en d'autres temps quoiqu'il ne soit pas étranger à la famille ni à la cité ? C'est certain, mais c'est assez rare pour qu'il ne vaille pas la peine de distinguer. Les époques où la devise principale est : « tout nouveau, tout beau, » sont essentiellement *extériorisées* ; du moins à la surface, car nous savons qu'au fond elles sont plus pénétrées qu'elles ne le croient de la religion des aïeux ; et les époques où l'on a pour maxime unique : « tout antique, tout bon, » vivent d'une vie tout intérieure. Quand le passé de la famille ou de la cité n'est plus jugé vénérable, à plus forte raison tout autre passé a-t-il cessé de l'être ; et le présent seul semble devoir inspirer le respect ; mais, à l'inverse, dès lors qu'il suffit d'être parents ou compatriotes pour se juger égaux, l'étranger seul, en général, semble devoir produire l'impression respectueuse qui dispose à imiter : l'éloignement dans l'espace agit comme naguère l'éloignement dans le temps. - Aux époques où prévaut la coutume, on est plus infatué de son pays que de son temps, car on vante surtout le temps de jadis. Aux âges où la mode domine, on est plus fier, au contraire, de son temps que de son pays.

La révolution que j'ai indiquée est-elle universelle et nécessaire ? Oui, puisque, indépendamment même de tout contact avec une civilisation étrangère, une tribu donnée, sur un territoire donné, doit voir fatalement sa population croître sans cesse, d'où résulte, non moins inévitablement, le progrès de la vie urbaine. Or, ce progrès a pour effet l'excitabilité nerveuse qui développe l'aptitude à l'imitation. Les peuples primitifs, ruraux, ne savent imiter que leurs pères, et prennent ainsi l'habitude de s'orienter vers le passé, parce que la seule époque de leur vie où ils aient pu recevoir l'empreinte d'un modèle est leur enfance, âge caractérisé par son nervosisme relatif, et que, enfants, ils sont sous la domination paternelle. Au contraire, chez les adultes des villes, la plasticité, l'impressionnabilité nerveuse s'est assez bien conservée en général pour leur permettre de se modeler encore sur de nouveaux types, accueillis du dehors.

À cela on peut objecter l'exemple de ces peuples nomades, Tartares, Arabes, etc., qui, actuellement, et depuis de longs siècles, paraissent voués au traditionnalisme incurable. Mais peut-être, ou plutôt sans nul doute, cet état d'immobilité actuelle est la fin du cycle historique qu'il leur était donné de parcourir, l'équilibre qu'ils ont atteint à la suite d'étapes antérieures pendant lesquelles leur demi-civilisation s'est formée par des importations successives. En effet, non moins nécessaire que la révolution indiquée est la révolution inverse. L'homme n'échappe, et toujours incomplètement,

au joug de la coutume que pour y retomber, c'est-à-dire pour fixer et consolider, en y retombant, les conquêtes dues à son émancipation temporaire. Quand il a beaucoup de vitalité et de génie, il en sort de nouveau, et conquiert encore, mais de nouveau se repose, et ainsi de suite. Telles sont les péripéties historiques des grands peuples civilisés. On en a la preuve notamment en observant que la vie urbaine n'y est pas en progrès continu, mais que, après des accès de fièvre comme celui qui sévit dans l'Europe actuelle, elle subit des reculs par intermittence et laisse la vie rurale se développer à ses dépens. Celle-ci se développe alors de toutes façons, non seulement par l'accroissement numérique de la population disséminée dans les campagnes ou les bourgs, mais par l'accroissement du bien-être, de la richesse, des lumières, en dehors des grands centres. Une civilisation parvenue à sa maturité est toujours et essentiellement rurale, - la Chine, par exemple, l'Égypte antique, le Pérou des Incas (?), l'Europe féodale du XIII<sup>e</sup> siècle, en ce sens que le niveau des villes y reste stationnaire pendant que celui des campagnes continue à y monter. Notre Europe elle-même, suivant toutes les probabilités, malgré l'invraisemblance apparente de cette hypothèse, court à un avenir pareil.

Mais ce retour final de l'esprit de mode à l'esprit de coutume n'est nullement une rétrogradation. Il faut, pour le bien comprendre, l'éclairer des analogies offertes par la nature vivante. Remarquons que chacune des trois grandes formes de la Répétition universelle, l'ondulation, la génération et l'imitation, se présente d'abord comme liée et assujettie à la forme antécédente d'où elle procède, mais tend bientôt à s'en affranchir, puis à se la subordonner. Nous voyons la génération, dans les espèces végétales et animales les plus inférieures, esclave de l'ondulation; leur vitalité, dans ses périodes de torpeur et de réveil alternatifs, suit exactement les phases des saisons, de la lumière et de la chaleur solaires, plus ou moins abondantes en ondes éthérées qui stimulent les molécules vibrantes des substances organiques. Mais, à mesure que la vie s'élève, elle consent moins docilement à tourner comme une toupie sous le fouet des rayons du soleil ; et, quoiqu'elle ne puisse jamais se passer de cette flagellation forcée, elle la transforme graduellement en flagellation à volonté. Elle y parvient grâce à divers procédés qui lui permettent d'emmagasiner les produits du rayonnement solaire, d'avoir à la portée du système nerveux des provisions de combustible intérieur toujours prêtes, de substances explosibles toujours menaçantes, et de les brûler, de les faire éclater à son gré, non au gré des saisons, pour se donner elle-même le stimulant vibratoire indispensable à l'effort musculaire, au coup d'aile, au bond, au combat. Il vient un moment où, loin de dépendre des forces physiques, c'est-à-dire des grands courants d'ondes éthérées ou moléculaires et des combustions qui les engendrent, elle en dispose dans une large mesure ; à savoir quand l'homme, qui, jusque dans les derniers raffinements de ses civilisations, demeure un simple être vivant, fait du jour la nuit, de l'hiver l'été, du nord le midi, dans ses capitales, en allumant ses lampes, ses becs de gaz, ses hauts fourneaux, ses foyers de locomotives, et asservissant, l'une après l'autre, toutes les énergies ondulatoires de la nature, la chaleur, l'électricité, la lumière même du soleil.

Des rapports analogues aux précédents me paraissent unir la génération à l'imitation. Au début, il convient de même que celle-ci s'attache timidement à celle-là, comme la fille à la mère. Aussi voyons-nous que, dans toutes les sociétés très primitives, le privilège d'être obéi, d'être cru, de donner l'exemple, est lié à la faculté d'engendrer. On imite le père parce qu'il est générateur. Une invention n'a la chance d'être imitée qu'à la condition d'être adoptée par le *pater familias*, et le domaine de son extension s'arrête aux limites de la famille. Pour que sa propagation se développe, il faut que la progéniture se multiplie. En vertu du même principe ou de la même

liaison d'idées, à une époque déjà moins ancienne, la transmission du pouvoir sacerdotal ou monarchique ne saurait être conçue que par voie héréditaire, et le principe vital règle la marche du principe social. Chaque race alors a sa langue, sa religion, sa législation, sa nationalité propre. - Entre parenthèses, l'importance exorbitante qu'on a voulu donner de nos jours en histoire à l'idée de race, point de vue naturaliste explicable d'ailleurs par le progrès remarquable des sciences naturelles, est une sorte d'anachronisme.

Mais, dès l'origine, toute découverte, toute invention se sent à l'étroit dans les limites de la famille, de la tribu, même de la race, et aspire à se répandre par une voie moins lente que la procréation des enfants ; de temps en temps il y en a quelqu'une qui franchit ces limites et se fait imiter au dehors, frayant le chemin aux autres. Cette tendance de l'imitation à s'affranchir de la génération se dissimule d'abord sous le masque ingénieux de celle-ci : l'adoption, par exemple, filiation fictive; la naturalisation des étrangers, adoption nationale. Elle se manifeste plus hardiment par l'accession des étrangers au culte national (des Gentils, par exemple, aux rites juifs et chrétiens depuis saint Paul), et l'apparition des religions dites prosélytiques, par la substitution du sacerdoce électif ou consacré au sacerdoce héréditaire, ou d'une présidence élective à l'hérédité du pouvoir suprême; par la faculté accordée aux classes inférieures de participer aux honneurs des classes élevées (par exemple aux plébéiens de devenir préteurs ou consuls comme les patriciens); par l'empressement croissant à apprendre les langues étrangères ou le dialecte dominant de son propre pays au préjudice de son patois local, et à copier tout ce qui se signale à l'attention dans les mœurs, les arts, les institutions de l'étranger.

Enfin, après s'être émancipé, le principe social à son tour devient despote et commande au principe vital. Au début, un faible corps d'inventions, un embryon de civilisation, n'avait chance de se répandre que s'il se trouvait convenir à la race où il apparaissait, et ne pouvait espérer de se répandre que dans la mesure où elle-même se propagerait. Plus tard, à l'inverse, quand une civilisation conquérante fait son tour du monde, une race quelconque ne peut vivre et se propager que si elle est apte, et dans la mesure où elle est apte, au développement de ce corps puissant de découvertes et d'inventions organisées en sciences et en industries. Alors aussi s'introduit dans les mœurs le malthusianisme pratique, qui peut être considéré comme une forme négative de cet assujettissement de la génération à l'imitation, puisqu'il consiste à restreindre le pouvoir générateur dans les limites prévues de la production, c'est-à-dire du travail, imitateur par essence <sup>1</sup>. La forme positive est donnée, non seulement par le choix de la race la plus apte aux fins de l'idée civilisatrice, comme il vient dit, mais encore par la formation lente de nouvelles races ad hoc, nées de croisements inconscients ou intelligents et d'habitudes séculaires. On peut déjà prévoir le jour où l'homme civilisé, après avoir créé tant de variétés animales ou végétales appropriées à ses besoins ou à ses caprices, et pétri à son gré la vie inférieure comme pour s'exercer à un plus haut dessein, osera aborder le problème d'être son propre éleveur, de transformer sciemment et délibérément sa propre nature physique dans le sens le plus conforme aux vœux de sa civilisation finale.

Mais, en attendant ce chef-d'œuvre vivant de l'art humain, cette race humaine artificielle et supérieure, destinée à supplanter toutes les races connues, nous pouvons

---

<sup>1</sup> Poussé à bout, cet assujettissement négatif de la génération à l'imitation s'exprime par les ordres monastiques où, en même temps qu'on fait vœu d'obéissance (ou plutôt d'obéissance à la fois et de conformité de croyance), on fait vœu de chasteté.

dire que chacun des types nationaux formés depuis l'aube de l'histoire est une variété fixe du type humain due à l'action longtemps continuée d'une civilisation particulière qui l'a faite inconsciemment pour s'y mirer. Depuis moins de deux siècles nous voyons naître et se fixer aux États-Unis le type anglo-américain, produit original dont notre civilisation européenne se fait un admirable outil de propagation et de progrès sous plusieurs de ses aspects. Dans le passé, il en a toujours été de même, et c'est pareillement qu'ont apparu sur le globe, rejets modifiés du vieux tronc aryen ou sémite, les types anglais, espagnol, français, romain, grec, phénicien, perse, hindou, égyptien, et autres créations vivantes ou mortes obtenues par la domestication sociale.

J'omets à dessein le type chinois, bien qu'il réalise peut-être l'adaptation la plus complète d'une race à une civilisation, devenues inséparables l'une de l'autre : ici la civilisation semble s'être moulée sur la race autant que la race sur la civilisation, si l'on en juge par le caractère essentiellement familial que ce peuple a gardé en dépit de sa prodigieuse expansion. L'harmonie si complète de ces deux éléments sans subordination bien sensible de l'un à l'autre n'est pas la moindre singularité de cet empire unique. Il a su en toute chose faire beaucoup avec peu ; le national n'y est que le domestique étendu immensément ; et il en est, sous ce rapport, de sa civilisation prise dans son ensemble, restée rudimentaire en se raffinant et s'élevant même assez haut, comme de sa langue devenue riche et cultivée sans cesser d'être monosyllabique, comme de son gouvernement patriarcal et impérial à la fois, comme de sa religion où l'animisme et le culte des aïeux persistent sous le spiritualisme le plus épuré, comme de son art aussi gauche et enfantin que subtil, comme de son agriculture aussi simple que perfectionnée, comme de son industrie aussi arriérée que prospère. En un mot, la Chine a trouvé moyen de s'arrêter en tout à la première des trois étapes que nous venons d'indiquer, et son exemple nous prouve que les peuples ne sont point forcés de les parcourir jusqu'au bout ; mais leur ordre de succession est irréversible.

Or, qu'arrive-t-il quand, après être née dans une tribu et s'être propagée *coutumièrement* pendant des siècles dans cette enceinte close, puis en être sortie et s'être répandue *par mode* dans les tribus voisines, congénères ou non, en s'y développant, une certaine forme originale de civilisation a fini par fondre toutes ces tribus en une nouvelle variété humaine à son usage qui s'appelle une nation ? Ce type physique une fois fixé, elle s'y fixe elle-même ; elle semble ne l'avoir créé que pour s'y asseoir ; cessant de regarder par delà ses frontières, elle ne songe plus qu'à sa postérité et oublie l'étranger, aussi longtemps du moins qu'une rude secousse extérieure ne la force point à y avoir égard. Tout alors en elle revêt une livrée nationale : et il est à remarquer que toute civilisation, plus tôt ou plus tard, tend à cette période de recueillement et de consolidation. La nôtre même, à nous, Européens, bien que poursuivant dans tous les sens et à travers toutes les variétés de races son mouvement d'expansion, donne déjà des signes manifestes d'un penchant à se choisir ou à se faire une race à elle, exterminatrice et envahissante universellement. Quelle sera cette race élue entre toutes et privilégiée ? Sera-t-elle germane ou néo-latine ? Et quelle sera, hélas ! la part du sang français dans sa formation définitive ? Question anxieuse pour un cœur patriote ! - Mais « l'avenir n'est à personne, » dit le poète. - Quoi qu'il en soit, l'imitation, d'abord coutume, puis mode, redevient coutume, mais sous une forme singulièrement agrandie et précisément inverse de la première. En effet, la coutume primitive obéit et la coutume finale commande à la génération. L'une est l'exploitation d'une forme sociale par une forme vivante ; l'autre l'exploitation d'une forme vivante par une forme sociale.

Telle est la formule générale qui résume le développement total d'une civilisation quelconque, au moins de toutes celles qui ont pu aller jusqu'au bout de leurs destinées sans mort violente. Mais cette même formule s'applique encore mieux à chacun des développements partiels d'une société, petites ondes secondaires qui dentellent en quelque sorte et constituent cette onde majeure; c'est-à-dire à l'évolution de chacun de ses éléments pris à part, langue, religion, gouvernement, droit, industrie, art et morale, comme nous allons le voir dans les sections suivantes de ce chapitre.

Si la différence des âges de coutume et des âges de mode n'est pas nettement marquée en histoire, si elle ne frappe guère les yeux de l'historien, la raison en est que les épidémies d'imitation étrangère, d'innovation moutonnaire, sévissent bien rarement dans tous ou dans presque tous les domaines de l'activité sociale en même temps. Un jour, elles s'attaquent à la religion pour la révolutionner, le lendemain à la politique ou à la littérature, un autre jour à la langue, etc. Il en est des peuples comme des individus qui, si souvent révolutionnaires en politique, sont orthodoxes et routiniers en religion, ou qui, novateurs en politique, sont conservateurs puristes et classiques en littérature.

Et les périodes de ces crises sont de très inégales longueurs dans ces divers cas. Quand, par exception, plusieurs d'entre elles se rencontrent, comme, par exemple, aux VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant J.-C., dans le monde hellénique, et au XVI<sup>e</sup> ou au XVIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, dans notre Europe, ou, de notre temps, au Japon<sup>1</sup>, il est impossible de méconnaître alors le caractère éminemment révolutionnaire de ces temps et de ne pas remarquer leur contraste avec les âges dont ils sont immédiatement précédés ou suivis. Mais de tels synchronismes sont rares. - Sous le bénéfice de cette observation, appliquons notre division tripartite aux divers aspects de la vie sociale, et voyons les faits qu'elle explique.

---

<sup>1</sup> La frénésie d'imitation étrangère qui règne actuellement au Japon est exceptionnelle, mais ne l'est pas autant qu'on pourrait le penser. J'espère, dans ce chapitre, disposer le lecteur à soupçonner que des fièvres pareilles à celles-là ont dû apparaître çà et là dès les plus hauts temps, et que cette hypothèse explique seule bien des faits obscurs.



# I

## Langue

Le rythme de la diffusion des idiomes. Formation des langues romanes. Caractères et résultats des transformations indiquées

[Retour à la table des matières](#)

Les diverses familles ou les divers clans à l'origine, parlent chacun une langue à part <sup>1</sup>, jusqu'au jour où ils commencent à s'agréger en tribu ; alors se fait sentir l'avantage de parler un même idiome ; et, pendant une période plus ou moins longue, l'un de ces idiomes, en général celui de la famille dominante, refoule tous les autres. Les individus des familles dominées, après n'avoir connu ni voulu connaître que la langue de leurs pères, apprennent par mode et par genre celle de leurs maîtres étrangers. Puis, quand la fusion des sangs s'est complètement opérée, la langue de la tribu, grande famille nouvelle, s'enracine après s'être répandue. C'est une langue qui, après avoir commencé par être étrangère à la plupart de ceux qui la parlent, leur est

---

<sup>1</sup> Je suis bien d'accord avec les monogénistes du langage sur ce point que le langage n'a pas apparu spontanément en une infinité de lieux et de familles humaines à la fois. Certainement, si naturel que soit devenu le besoin de communiquer ses pensées à ses semblables, il n'eût point suffi à faire naître partout en même temps l'invention de la parole. Ce besoin, d'ailleurs, remarquons-le, a été développé par la parole qui l'a satisfait, et il ne lui préexistait pour ainsi dire point. Il est infiniment probable que, ressenti très fort, exceptionnellement, par un sauvage de génie, il a donné lieu, dans une famille *unique*, aux premières manifestations linguistiques. De cette famille, comme d'un centre, l'exemple de cette innovation féconde s'est répandu très vite et a procuré tout de suite un avantage si marqué aux familles parlantes sur les familles muettes, que celles-ci n'ont pas dû tarder à disparaître ; en sorte que la faculté de parler a été depuis lors la caractéristique du genre humain. - Seulement - et c'est ici qu'il faut donner raison à M. Sayce et à d'autres philologues éminents contre les monogénistes - ce sont bien moins, sans doute, les premiers produits grossiers de l'invention linguistique qui ont été imités, que cette direction nouvelle de l'esprit inventif. Tout ce qu'il y avait de gens ingénieux dans les familles primitives s'est évertué, en entendant parler pour la première fois, moins à reproduire les articulations entendues qu'à en inventer de pareilles ou d'à peu près pareilles. Telle a dû être la grande occupation de l'imagination naissante. Aussi Sayce dit-il très bien : « Il est parfaitement clair qu'à une certaine période de la vie sociale la tendance à s'exprimer en un langage articulé a dû être irrésistible. L'homme se sera réjoui, non moins que le sauvage ou l'enfant d'aujourd'hui, de déployer cette nouvelle puissance qu'il venait de déployer en lui. L'enfant ne se lasse jamais de répéter les mots qu'il a appris ; le sauvage et l'écolier, d'en inventer de nouveaux. » De là, dès le début du langage, l'infinie multiplicité des langues, et ce n'est point au commencement, c'est à la fin de l'évolution philologique qu'il faut rêver l'unité du langage, imaginée par les partisans du monogénisme. « Les races modernes ne sont que le résidu choisi d'une variété innombrable d'espèces qui ont disparu. On peut assurément en dire autant du langage... Ça et là quelques (langues) ont été stéréotypées et sauvées par une sélection heureuse ; ça et là on découvre les restes de quelques autres ; mais la plus grande partie a péri plus complètement que les animaux de l'antiquité géologique... Il y avait en Cochilde, nous dit Plinie, plus de trois cents dialectes ; Sagard, en 1631, comptait que, parmi les Hurons de l'Amérique du Nord, on trouvait difficilement la même langue non seulement dans deux villages, mais même dans deux familles du même village. » Et ce n'est pas surprenant, si l'on songe à l'hostilité permanente qui sépare primitivement toutes les familles. - Voici ce *qui est plus fort* : « Dans l'île de Tasmanie, une population de cinquante personnes n'avait pas moins de quatre dialectes. »

devenue maternelle à son tour, exclusivement chère à tous les siens, qui méprisent ou repoussent les parlers du dehors. Ce n'est pas tout. Il est bon de faire observer dès maintenant que la famille, j'entends la famille patriarcale, composé déjà aussi artificiel que naturel, de parents, d'esclaves, d'étrangers adoptés, n'est pas le seul groupe social primitif. Il faut compter auprès d'elle, comme un ferment essentiel de tout progrès ultérieur, la réunion inévitable des déclassés et des réfugiés de toutes les familles, forcés de s'organiser en horde pour se défendre ou conquérir. Le nombre de ces bannis doit être d'autant plus grand que la loi domestique est plus despotique sous le régime patriarcal. Si l'imitation est la vraie vie sociale, ces éléments physiologiquement hétérogènes n'auront pas eu de peine, dès les temps les plus primitifs, à se fusionner socialement. Au point de vue linguistique, ce fusionnement aura eu pour effet la création d'un langage composite, pareil à ces idiomes hybrides qu'on voit se former dans certains ports de mer. Il y a donc eu, dès l'origine et non pas seulement aux âges de décadence, une sorte de syncrétisme philologique, de même qu'une sorte de syncrétisme religieux.

Mais continuons. Plus tard, il advient que les tribus elles-mêmes cherchent à se confédérer et à se confondre, et les mêmes phases se succèdent sur une échelle plus grande : de ces langues propres aux tribus diverses, on passe, après la diffusion de l'une d'elles et le refoulement des autres, à la langue, étrangère d'abord, puis maternelle aussi, de la cité. - Plus tard encore, nouvelle série sur le même rythme : les langues des cités et des provinces qui se concentrent en États, disparaissent devant l'une d'elles qui est adoptée par engouement<sup>1</sup>, jusqu'à ce que la langue triomphante devienne enfin une langue nationale, exclusive et jalouse, coutumière et traditionnelle, comme celles qui l'ont précédée. - Nous en sommes là. Mais déjà ne sent-on pas dans toute notre Europe, où le besoin d'alliance et de confédération entre les peuples est si manifeste, les signes avant-coureurs d'une nouvelle période qui va s'ouvrir ? La manie des emprunts aux dictionnaires voisins, la rage de faire apprendre aux enfants les langues étrangères, l'annoncent clairement. Partout le néologisme fleurit comme, en d'autres temps, l'archaïsme. Une langue, qui se propage à pas de géant, - je ne parle pas du *volapük*, mais de l'anglais, - tend à devenir universelle. Un jour viendra peut-être où, soit celle-ci, soit une autre quelconque, universellement maternelle, et d'autant plus fixe que plus cultivée, comme il arrive toujours, aussi immortelle qu'étendue, confondra en une même famille sociale tout le genre humain.

Dans l'intérieur de chaque nation petite ou grande, prise à part, nous observons des effets analogues. Tocqueville a remarqué avec beaucoup de justesse que, dans les sociétés aristocratiques, - où tout est héréditaire et coutumier, nous le savons, - chaque classe a non seulement ses habitudes, mais sa langue à soi qu'elle se taille dans l'idiome commun. « Elle adopte de préférence certains mots qui passent ensuite de génération en génération comme des héritages... On rencontre alors dans le même idiome une langue de pauvres et une langue de riches, une langue de roturiers et une langue de nobles, une langue savante et une langue vulgaire », ajoutons une langue sacrée et une langue profane, une langue *cérémonielle* et une langue usuelle. - Au contraire, « quand les hommes, n'étant plus tenus à leur place, se voient et se communiquent sans cesse », c'est-à-dire quand l'imitation-mode commence à agir

<sup>1</sup> Et avec quelle rapidité parfois ! En voilà un exemple entre mille : *Il* ne s'était pas écoulé, dit Friedländer, *plus de vingt ans* depuis l'entière soumission de la Pannonie quand Velléius Paterculus écrivit son histoire, et déjà la connaissance de la langue, et même des lettres latines, s'était répandue sur une foule de points de cette région inculte, âpre et toute barbare, qui embrassait la partie orientale de l'Autriche avec la Hongrie.

sensiblement, « tous les mots de la langue se mêlent, les patois disparaissent. Aux États-Unis, les patois sont inconnus ».

Une langue a deux manières de se répandre par mode. Elle peut, à la faveur d'une conquête ou d'une supériorité littéraire reconnue, être apprise volontairement par l'aristocratie des nations voisines qui renonce la première à ses barbares idiomes et suggère ensuite aux classes inférieures le désir utilitaire ou vaniteux d'y renoncer aussi. - Elle peut, en second lieu, exercer une action très sensible encore chez les nations qu'elle ne parvient pas à subjuguier de la sorte et qui, tout en conservant leur idiome paternel, se mettent à la copier littérairement, à lui emprunter ses constructions de phrase, son harmonie périodique, ses élégances, sa prosodie. Ce dernier genre d'imitation extérieure, appelé culture littéraire des langues, est fréquent en histoire et souvent coïncide avec le premier. C'est ainsi qu'à Rome, au temps des Scipions, non seulement les jeunes nobles apprenaient le grec, mais encore, lorsqu'ils parlaient latin, hellénisaient leur style, C'est ainsi qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, en France, la noblesse apprenait l'espagnol ou l'italien, ou bien accommodait le français en tournures italiennes et espagnoles. Il est probable qu'on remontant plus haut dans le passé, le persan a *persanisé* de la sorte les langues environnantes, et que l'arabe a *arabisé*, etc.

Or, soit sous l'une, soit sous l'autre de ces formes, la mode linguistique aboutit à une coutume. La langue étrangère, apprise et substituée à l'idiome maternel, devient, nous l'avons dit, maternelle à son tour ; la culture étrangère importée dans la langue nationale y devient nationale avant peu. En moins d'un siècle, les périodes grecques, les mètres grecs, les tournures grecques, empruntés par le latin, s'étaient incorporés au génie de la langue latine, et leur transmission s'opérait nationalement.

Mais, dans tout ce qui précède, j'ai attribué à l'imitation de l'étranger et du contemporain beaucoup de transformations dues en grande partie aussi à l'imitation du supérieur. Il est, en réalité, bien difficile de séparer ces deux espèces de contagions. La première, cependant, semble se faire seule sentir à certaines époques, et, notamment, à l'époque mal délimitée où sont nées, la nuit, si vite et si obscurément, dans la grande forêt du haut moyen âge, comme autant de cryptogames philologiques, les langues romanes. Les linguistes, à voir ce phénomène en apparence miraculeux, se sont trop hâtés, à l'instar des anciens naturalistes, de l'expliquer par l'hypothèse d'une véritable génération spontanée. J'avoue ne pouvoir me contenter de leur explication, et je crois pouvoir affirmer que ce prétendu miracle restera mystérieux tant qu'on ne partira pas d'une autre idée, à savoir que, vers le IX<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'esprit d'invention s'étant tourné, un peu capricieusement, du côté linguistique, parce que peut-être tout autre débouché lui était fermé à raison des circonstances, un vent de mode, pour ainsi dire, s'est levé, a longtemps soufflé et disséminé aux quatre coins de l'Europe latine et même au delà les nouveaux germes apparus quelque part, n'importe où. Si, comme on nous l'affirme, les idiomes romans étaient nés sur place de la décomposition spontanée du latin, par suite de la rupture de toutes les communications antérieures entre les populations désagrégées de l'Empire, il serait surprenant, d'abord que le latin se fût corrompu partout à la fois, partout également, que, nulle part, en aucune petite région isolée, la vieille langue latine n'eût survécu avec ses déclinaisons, ses conjugaisons et sa syntaxe.

Une telle simultanéité, une telle universalité de corruption en un temps si morcelé, quand il s'agit d'une chose aussi tenace, aussi vivace que la langue, a de quoi émerveiller. De plus, s'il en était ainsi, comment concevoir l'uniformité de composition qui s'observe entre tous les dialectes et toutes les langues qui ont germé

ensemble sur le tronc pourri du latin? Entre la langue d'oc, la langue d'oïl, l'italien, l'espagnol, le portugais, le wallon, et entre toutes leurs variétés cantonales, il « existe des analogies intimes et profondes » que Littré admire avec raison, mais où il a le tort de voir l'effet d'une nécessité générale. Était-il donc nécessaire et prédéterminé que partout, sur tous les points à la fois, l'article naquît et fût tiré du pronom *ille*, que partout le parfait indéfini s'ajoutât au prétérit latin et s'y formât à l'aide du verbe avoir placé devant le participe passé *j'ai aimé, ai amat, ho amato, he amado*, que partout le mot *mens* fût choisi, arbitrairement, comme suffixe nouveau, pour constituer le nouvel adverbe, *chère-ment, cara-men, cara-mente...* ? il est clair que chacune de ces idées ingénieuses est née quelque part, et que de là elle a rayonné partout. Mais c'est ce rayonnement qui serait inexplicable, par sa rapidité et son étendue<sup>1</sup>, si l'on n'admettait l'existence alors d'un courant de mode spécial à l'ordre de faits dont il s'agit.

Ce serait inexplicable à raison, précisément, de ce morcellement territorial, de cette rupture de toutes les anciennes communications, qui a faussement paru fournir l'explication du phénomène en question. Rien ne prouve mieux que cet exemple, au contraire, la réalité et l'intensité des courants intermittents et spéciaux que j'invoque comme une hypothèse obligatoire. C'est ainsi que, au XVI<sup>e</sup> siècle, pardessus les frontières si multipliées encore et si hérissées de ce temps, nous voyons se répandre avec une vitesse inouïe la doctrine de Luther, en vertu d'un ouragan analogue, religieux cette fois. Elle s'est déployée sur l'Europe entière, sauf à revêtir dans chaque province, dans chaque région, à mesure que la force du vent diminuait, une physionomie spéciale, comparable à la diversité des dialectes romans telle qu'on la remarque au XI<sup>e</sup> siècle, après que chaque province a repris son isolement linguistique. Ne dites donc pas qu'au IX<sup>e</sup> et au Xe, le latin s'est décomposé de lui-même. Il ne s'est pas plus décomposé de lui-même que le catholicisme au moment des prédications luthériennes. Il a fallu, ici et là, l'introduction de microbes inattendus, vraiment neufs, pour amener la décomposition qu'on veut leur donner pour cause. Celle-ci a suivi et non précédé les innovations grammaticales ou théologiques qui ont transformé la langue ou la religion. Et, pour vulgariser ces semences, il a fallu une disposition en quelque sorte épidémique à bien accueillir les nouveautés étrangères.

En temps ordinaire, cette ouverture hospitalière est remplacée, dans chaque peuple, par une fermeture coutumière en soi. Que l'on compare alors la lenteur extrême avec laquelle une langue, celle même du vainqueur, se propage hors de son lit habituel, à cette conversion linguistique en masse des populations romanes! Que l'on compare aussi au temps qu'il faut, d'habitude, pour arracher çà et là quelques catéchumènes à leur religion natale, les succès extraordinaires de l'apostolat catholique dans tout le monde romain et grec, en Allemagne, en Irlande, pendant les premiers siècles de notre ère, aussi bien que les triomphes foudroyants de Luther à l'époque de la Réforme !

On ne peut pas faire honneur, sinon partiellement, de ces grandes révolutions, au prestige du supérieur. La révolution romane du langage s'est faite et propagée dans le sein des classes populaires et des nations vaincues, comme la révolution chrétienne de

<sup>1</sup> Il semble avoir dépassé même les limites de l'Empire. J'en vois la preuve dans ce fait que, vers la même époque, l'allemand et le slave même subissent des transformations assez semblables à celles du latin devenu roman. « Suivant Grimm et Bopp, comme le fait remarquer Cournot, l'emploi du verbe auxiliaire pour la conjugaison du temps parfait n'aurait commencé à se montrer dans la langue germanique que vers le VIII<sup>e</sup> ou IX<sup>e</sup>, siècle. » Explique qui pourra cette coïncidence autrement que par l'imitation.

la religion, du moins dans les premiers siècles. On ne peut non plus, du moins en ce qui concerne la naissance du parler roman, rendre compte par sa supériorité interne de son triomphe sur le parler latin, bien que les lois logiques de l'imitation s'appliquent ici. Sans nul doute, une fois l'embryon du parler roman substitué à la langue latine, c'est par voie de substitution et d'accumulation logiques, comme il a été dit plus haut, que cet embryon a cru et est arrivé à maturité. Mais la préférence qui, au début, a fait adopter ce langage encore rudimentaire, n'avait certainement rien de rationnel, et, si dans les innombrables *duels logiques* qui se livraient alors entre les formes latines et les formes romanes, ces dernières avaient toujours l'avantage, c'est précisément parce qu'elles avaient le vent de la mode en poupe. On a cependant essayé de justifier le fait accompli en faisant remarquer que l'article, le conditionnel, le parfait indéfini, manquaient au latin et que le roman est venu combler cette lacune... Ainsi, l'admirable instrument qui avait servi aux grands écrivains de Rome n'eût pas suffi aux colons des barbares ! Si, d'ailleurs, les innovations dont on parle n'avaient été préférées qu'à titre de perfectionnements, le latin, dont elles ne contredisaient en rien le génie, n'eût été qu'enrichi par elles. Mais il a été détruit par elles, car le même esprit qui les appelait, appelait en même temps des substitutions où je me refuse de voir un progrès, celle de la préposition aux cas de la déclinaison, par exemple. Qu'on ne dise pas que le *sentiment* délicat des flexions de la déclinaison avait dû se perdre par suite de la grossièreté des esprits. Rien n'entre mieux dans les esprits grossiers que les subtilités des langues. Loin d'avoir le sens philologique émoussé, les populations de ce temps l'avaient si aiguisé qu'elles se sont mises inutilement en frais d'invention linguistique, pour le bon plaisir d'inventer, à ce qu'il me semble, et parce qu'il faut bien que l'imagination humaine se tourne de quelque côté. Et admirez le luxe imaginaire de ces primitifs ! Littré, qui les accuse d'avoir perdu, par rusticité, la clé du latin, ne s'aperçoit pas qu'il se réfute lui-même en écrivant les lignes suivantes : « Tout homme occupé d'études sur les langues reconnaîtra combien les finesses, les nuances grammaticales sont développées à l'*origine de notre langue*, combien elles se sont émoussées dans le français moderne, et combien est fausse, je ne cesse de le répéter, l'opinion qui met la barbarie grammaticale au début. »

Tout linguiste souscrira sans peine à cette assertion, qui s'applique aussi bien à la formation des langues aryennes. Les considérations précédentes, sont propres, je crois, à ouvrir quelques aperçus sur les conditions sociales qui ont présidé à leur apparition préhistorique, sur la débauche d'invention et l'engouement d'imitation d'où elles sont nées. Ce besoin de révolution linguistique sans raison, par caprice, est l'une des premières épidémies de mode qui sévissent chez l'adolescent, comme on peut l'observer dans les collèges. Elle affecte de même l'adolescence des nations.

Les effets produits dans le domaine du langage par le passage alternatif de la coutume à la mode et de la mode à la coutume, sont considérables et manifestes. D'abord, quand l'imitation de l'étranger se joint à celle du supérieur, on a pu voir qu'elle est toujours un grand progrès, puisqu'il en résulte un agrandissement graduel du territoire propre aux langues triomphantes et une réduction du nombre total des langues parlées. Mais, même quand la mode agit seule, elle travaille dans le même sens ; car ce n'est pas à elle qu'il faut reprocher le morcellement linguistique de l'Europe féodale comparée à l'Empire romain. La faute en est à la coutume forcément renaissante après elle ; et il est infiniment probable que, si la mode n'eût pas soufflé pour propager le roman naissant, le latin abandonné à lui-même en chaque canton distinct y eût évolué, sans révolution, en mille directions différentes, d'où eût résulté un morcellement linguistique bien plus lamentable encore.

Or, la langue étant le plus puissant et le plus indispensable des moyens de communication entre les hommes, on peut affirmer que les transformations sociales accomplies sur un territoire dans le sens de l'assimilation niveleuse de toutes les localités et de toutes les classes, par l'introduction des locomotives substituées aux charrettes, ne sont rien auprès des transformations sociales de même sens dues au débordement d'un grand dialecte par-dessus de petits patois, - ou d'une langue par-dessus des dialectes. La similitude linguistique est la condition *sine qua non* de toutes les autres similitudes sociales, et, par suite, de toutes les nobles et glorieuses formes de l'activité humaine qui supposent ces similitudes déjà établies et travaillent sur elles comme sur un canevas. Spécialement, la période transitoire où une langue se répand par mode, en surface, rend seule possible, dans un pays, l'avènement de ce qu'on y appelle (car tout est relatif) une grande littérature. Le maximum de valeur, ou, ce qui revient au même, de gloire, que les oeuvres littéraires peuvent atteindre, est limité par le nombre de ceux qui peuvent les comprendre : donc, pour s'élever à une gloire et à une valeur très supérieures à ce qu'on a vu avant elles, il faut que leur langue déborde très loin au delà de ses rives anciennes ; sans compter que la perspective de cette couronne plus brillante à poursuivre surexcite le génie. Toutefois, cela ne suffit pas. Un peuple dont la langue se serait unifiée, il est vrai, mais se transformerait à vue d'œil, de génération en génération, par une suite de fantaisies grammaticales répandues par mode, sans nulle fidélité rigoureuse à l'usage et aux règles, se prêterait à l'éclosion d'illustrations éphémères, de chefs-d'œuvre d'un jour, acclamés aujourd'hui, oubliés demain ; il se refuserait à la consécration de ces renommées augustes, séculaires, dont la majesté grandit au cours des âges, parce que chaque génération nouvelle grossit leur public. Il y aurait là des littératures brillantes peut-être, il n'y aurait point de littérature classique. Un classique est un ancien novateur littéraire, imité et admiré de ses petits-neveux après l'avoir été de ses contemporains, parce que sa langue n'a pas changé. Vivant, il a dû sa célébrité incomparable à la diffusion récente de sa langue ; mort, il doit à la fixation coutumière de sa langue son autorité durable.

Les crises de mode, en se succédant, tendent aussi à faire prévaloir, toutes choses égales d'ailleurs, les innovations linguistiques les plus propres à faire marcher le langage dans un certain sens difficile à préciser, mais qui se caractérise dans l'anglais, notamment, par la simplification des grammaires et le grossissement des dictionnaires, par un progrès utilitaire dans la clarté et la régularité, non sans dommage pour les qualités poétiques <sup>1</sup>. Retenons ces caractères qui se répéteront bientôt sous d'autres noms.

---

<sup>1</sup> Même dans la substitution du roman au latin, et malgré les finesses grammaticales du roman naissant, cette tendance est satisfaite par le caractère analytique et la construction plus simple de la langue nouvelle.

## II

### Religion

Toutes vont de l'exclusivisme au prosélytisme, puis se recueillent. Reproduction de ces trois phases dès les plus hauts temps. Culte de l'étranger, et non pas seulement de l'ancêtre, dès lors. L'étranger bestial adoré. Pourquoi les dieux très anciens sont zoomorphiques. La faune divine. Le culte, espèce de domestication supérieure. - spiritualisation des religions qui se répandent par mode. Liens moraux. Importance sociale des religions 291-314

[Retour à la table des matières](#)

On a souvent divisé les religions en deux grandes classes: celles qui sont prosélytiques et celles qui ne le sont pas. Mais la vérité est, en premier lieu, qu'elles ont toutes commencé, même les plus ouvertes, par être jalousement fermées à l'étranger, si du moins on remonte à leur véritable origine. Le bouddhisme, il est vrai, dès sa naissance, appelle à lui les hommes de toute race, mais il n'est qu'un rameau détaché du brahmanisme, et celui-ci n'admet pas d'autre propagation, au moins en principe, que sa transmission par le sang<sup>1</sup>. Quant au christianisme, jusqu'à saint Paul, il ne s'est point propagé hors de la race juive, et d'ailleurs il sort du mosaïsme qui a toujours repoussé les Gentils. Il n'est qu'une *hérésie juive*, disait naguère fièrement un enfant d'Israël. L'islamisme est resté longtemps chose exclusivement arabe, avant de subjuguier tant de nations, et le pontificat armé y était héréditaire parmi les descendants de Mahomet. En Grèce, chaque tribu avait ses dieux avant l'apparition d'Apollon, dont le culte propagé rapidement établit le premier lien fédératif entre les cités helléniques. Les religions closes précèdent toujours les religions ouvertes, par la même raison que les castes précèdent toujours les classes, les monopoles la liberté commerciale, et les privilèges la loi égale pour tous. Cette fameuse distinction des religions prosélytiques et non prosélytiques, en somme, signifie simplement que le besoin d'expansion, *commun du reste aux unes et aux autres*, se satisfait dans les unes par la transmission des utiles recettes pieuses à la postérité de même race, et à une postérité toujours de plus en plus nombreuse, - ce qui fait désirer si ardemment à l'Hébreu et à l'Aryen antique d'avoir beaucoup d'enfants<sup>2</sup>, - tandis que, dans les

<sup>1</sup> Il est vrai, comme l'a observé de près Lyall de nos jours, que moyennant force fictions, les vieux cultes hindous parviennent par voie de conversion à s'assimiler bien des peuplades non aryennes établies dans l'Inde. Mais elles sont réputées s'être aryanisées. Et, d'ailleurs, ces fictions, par lesquelles on élude la rigueur de la règle ancienne, attestent précisément à quel point celle-ci fut rigoureuse jadis.

<sup>2</sup> Ajoutons que, dans les religions les plus closes, se fait sentir, beaucoup plus qu'on ne le suppose, le besoin d'imitation de l'étranger, la tendance à se mettre à un certain ton international dominant, même en matière religieuse. Par exemple, Israël avant Samuel, se sentit gêné, embarrassé au milieu des autres nations, parce qu'il n'avait pas un dieu national « à la façon des autres peuples ». (Voir Darmesteter, *Les Prophètes*.) Il a fallu lui donner à la fois un dieu et un roi sur le patron adopté dans son voisinage. « Donne-nous un roi qui nous juge, comme en ont les autres peuples, » dit le peuple hébreu à Samuel. - Certainement, un sentiment pareil a eu pour effet, dans cent autres occasions et pour cent autres peuples, d'unifier le type divin et le type monarchique dans une région plus ou moins vaste.



autres, le même besoin cherche à se satisfaire, d'une manière à la fois plus aisée et plus rapide, par la transmission des dogmes et des rites dont il s'agit aux contemporains de race et de sang quelconques. Dans le premier cas, l'agent propagateur est la coutume; dans le *second*, ce que j'appelle la mode. Et le passage du premier au second n'est qu'un progrès extraordinaire de l'imitation, qui, de pédestre, est devenue ailée.

Mais les religions les plus expansives et les plus hospitalières finissent tôt ou tard par se heurter à leurs limites naturelles, et, malgré leurs vains efforts pour ronger ce rivage, malgré même les trouées accidentelles qu'elles y font parfois (comme le mahométisme, qui, de nos jours, au cœur de l'Afrique, est redevenu convertisseur en masse), elles se résignent à s'avouer que telle nationalité ou tel groupe de nationalités congénères est leur domaine unique, désormais infranchissable. Elles s'y recueillent, s'y enracinent, s'y fractionnent même le plus souvent, et leur souci dominant dès lors est, non plus de se répandre chez les peuples lointains par voie de conversion et de conquête, mais de se prolonger et de se perpétuer, par l'éducation des enfants, dans les générations futures. Toutes les grandes religions de nos jours en sont à cette phase de recueillement, qui n'est pas sans fécondité d'abord, avant le déclin qui la suit.

Mais les trois périodes que je viens d'observer en chacune d'elles avaient déjà été traversées par les religions inférieures qui leur servent d'assises; et ainsi de suite. Au plus bas degré de l'échelle religieuse, nous trouvons partout le culte des ancêtres ou de quelque fétiche, religion toute familiale <sup>1</sup>. Il a bien fallu que, même aux plus anciennes époques, le prosélytisme fût connu et pratiqué, puisque, par-dessus ces cultes domestiques différents d'une famille à l'autre, un culte commun, celui du dieu de la cité, est parvenu à s'établir et à étouffer lentement les premiers. Mais il a bien fallu aussi que cette vogue d'un dieu exotique hors de son foyer natal ait partout été suivie d'un arrêt et d'un enracinement sur place, puisque d'exotique il est partout devenu patriotique, et que partout ces dieux des cités se montrent à nous, dans l'histoire du passé, aussi exclusifs, aussi hostiles les uns aux autres que pouvaient l'être, à un âge antérieur, les dieux des foyers. Ainsi le rythme historique des religions est un passage alternatif du prosélytisme à l'exclusivisme, et vice versa, indéfiniment. On ne saurait affirmer sans quelque hésitation que l'exclusivisme ait été au premier bout de la chaîne.

L'inverse pourrait être soutenu. Dans l'Inde, où l'on surprend chaque jour sur le fait la naissance, dans les bas-fonds de l'hindouisme, de quelque religion très inférieure, Lyall nous apprend que le point de départ est la prédication d'un réformateur exalté, d'un ascète, d'un célibataire sans enfants, qui a rompu tout lien avec sa famille et sa caste. Il recrute des adhérents de tous côtés; après quoi, par l'habitude que contractent les membres de cette petite chapelle de ne manger et de ne se marier qu'entre eux, la secte devient caste à son tour et finit par se localiser en une famille. Mais ce serait outrer la portée de ce fait contemporain que d'y voir la représentation complète de ce qui a dû se passer à l'origine des religions. Il est précieux cependant en ce qu'il vient confirmer l'hypothèse d'après laquelle, à notre avis, la famille ne serait pas la source unique des sociétés. La bande, la horde, la coterie, de quelques noms qu'on l'appelle, pêle-mêle des bannis ou des émigrants de la famille, serait le premier terme d'une évolution sociale tout autre, mais bientôt entrelacée avec la précédente et prenant exemple sur elle. Tout nous atteste du reste

---

<sup>1</sup> Sur l'universalité de la famille patriarcale à l'origine, du moins à l'origine des peuples destinés à la civilisation, voir la démonstration étendue qu'en a donnée Sumner Maine dans ses *Études sur l'Histoire du Droit*. (Trad. fr., 1889.)

que les religions ont universellement débuté par l'animisme, que la croyance aux dieux a été d'abord la peur des esprits ; et il est très probable que l'une des premières et des principales manifestations de l'animisme a été la divinisation des ancêtres morts, que les premiers esprits redoutés ont été surtout des âmes parentes. Quant aux esprits d'une autre origine, forces de la nature personnifiées par un anthropomorphisme, ou plutôt, d'abord, comme nous allons le voir, par un zoomorphisme spontané, n'a-t-il pas fallu l'autorité du père de famille, du chef, pour les faire adopter unanimement ? La religion vraiment primitive n'a donc pu se transmettre que par filiation.

À ce sujet, remarquons ce qu'il y a d'étrange dans cette apothéose ancestrale, et surtout dans son universalité. Car, à ces époques grossière où l'on s'est habitué à croire que l'adoration de la force régnait seule, il paraît bien difficile de comprendre ce culte des morts, ce respect des morts, cette obéissance aux morts. Pour avoir l'intelligence de ce phénomène, je crois qu'il faut le rapprocher d'un autre fait non moins général et non moins primitif : la gérontocratie. Toutes les premières sociétés tant soit peu bien douées et prédestinées au progrès, ont la vénération et le fétichisme des vieillards. Mais cet autre fait lui-même, comment le concilier avec le règne brutal de la force ? Comment se fait-il que, dans un monde jeune, parmi des combats perpétuels, les vieillards ne soient pas relégués au dernier plan ? La plus vraisemblable explication, à mon sens, est celle-ci : Dans la famille primitive, très close et très hostile à toute famille même voisine, les exemples du père sur ses enfants, ses femmes et ses esclaves, doivent posséder une puissance irrésistible d'entraînement. Le besoin de direction, en effet, qu'éprouvent ceux-ci dans leur profonde ignorance et à défaut de stimulants extérieurs, ne peut se satisfaire que par l'imitation d'un homme et de l'homme qu'ils ont l'habitude d'imiter depuis le berceau. Le prestige exemplaire du père, du roi-prêtre de ce petit État, est égal à la somme de tous les prestiges multiples que subit de nos jours, le plus souvent à son insu, un Européen civilisé, dont l'activité se disperse par mille canaux de docilités et de crédulités différentes, sous l'influence de professeurs, de camarades, d'amis, d'étrangers quelconques, au lieu de se concentrer en un seul lit de traditions et de coutumes paternelles. Ceci posé, et la magnétisation en quelque sorte des enfants par le père étant d'autant plus complète, à l'origine, que le père est plus âgé, puisqu'elle a eu plus de temps pour agir, on s'explique fort bien ce fait, mis en lumière par Buckle, que les peuples primitifs sont portés à reculer dans un passé d'autant plus lointain les géants, les hercules, les génies surhumains, qu'ils leur attribuent une taille, une force, une intelligence plus prodigieuses. C'est un effet d'optique, une orientation de l'admiration, dont le prestige du père suffit à rendre compte. Le père lui-même tremble devant l'ombre de l'aïeul, comme ses propres enfants le savent bien. L'idole de leur idole doit donc paraître à ces derniers un dieu supérieur.

Mais Duckle aurait pu remarquer aussi que, même aux plus vieux âges, à côté de ce culte de l'ancêtre, se fait jour le culte de l'étranger. Ce qui vient de loin n'est pas moins prestigieux pour les barbares et les sauvages que ce qui date de loin. Aussi les merveilles du monde rêvées par eux, les Édens et les Enfers notamment, et les êtres doués d'un pouvoir surnaturel, sont-ils localisés dans leurs légendes aux confins de l'Univers connu. Les Aztèques croyaient qu'une race divine, originaire des rivages lointains de l'est, était destinée à les conquérir un jour; les Péruviens avaient une croyance analogue. Du reste, parmi leurs dieux, on en remarque plusieurs où il est impossible de ne pas reconnaître des conquérants ou des réformateurs étrangers qui ont subjugué ou fasciné leurs pères. Le même fait s'observe dans toutes les vieilles religions. La raison en est que, dès l'antiquité la plus reculée, le prestige du père doit

être souvent tenu en échec par quelque prestige extérieur et supérieur, soudainement apparu. Un chef inconnu, venu du fond de l'horizon et réputé invincible, surgit de temps en temps; on tombe à ses genoux, et les dieux pénates sont oubliés pour le moment. Un nouveau venu, important des secrets et des connaissances qu'on admire, est pris pour un sorcier tout-puissant devant lequel tout le monde tremble. Si de telles apparitions se multiplient, il n'en faut pas davantage pour orienter à nouveau l'adoration, et substituer à la fascination du passé celle de la distance<sup>1</sup>. D'ailleurs, il est vraisemblable que l'autorité despotique des maîtres ou des civilisateurs étrangers a dû être copiée sur celle du pater familias; et, soit filiale, soit servile, l'apothéose de ces temps se montre à nous comme une *crainte révérentielle* poussée au suprême degré. Il ne faut donc pas s'étonner si les dieux les plus despotes sont les plus vénérés; les familles autoritairement régies nous donnent encore aujourd'hui le même spectacle. Le caractère terrifiant des dieux antiques et le caractère humiliant des cultes antiques n'ont donc pas une source dont l'homme doive rougir. Et l'on comprend la persistance de telles croyances dans les sociétés anciennes, puisqu'elles découlaient du principe social sans lequel ces sociétés n'eussent pas été possibles. Aussi, quoique l'athéisme eût été sans contredit un immense soulagement de cœur pour le fidèle, une désoppression de sa terreur constante, l'athéisme ne pouvait se propager à une époque où il eût été un suicide social.

Cependant, aux premiers débuts de l'humanité, l'isolement des familles humaines clairsemées dans un océan d'animalité grondante, a dû être si grand que leurs rencontres et leurs luttes n'ont pu être bien fréquentes. La cause que je viens d'indiquer n'a donc pu avoir toute son importance que plus tard. En revanche, il est alors une autre catégorie de fascinateurs étrangers qui a dû jouer, ce me semble, dans la formation des très antiques mythologies, un rôle prépondérant, méconnu ou insuffisamment apprécié par les mythologues. Ce sont les grands fauves et les serpents venimeux d'abord, puis les animaux domestiques. Et je m'attache à ce côté des mythologies parce qu'ici se montre à nous, dès les âges les plus reculés, l'action de la mode isolément agissante et non confondue avec l'imitation du supérieur, comme dans les progrès dont il vient d'être question.

Aujourd'hui, nous faisons la *chasse* aux bêtes, mais nos premiers ancêtres leur faisaient la *guerre*. C'est contre les bêtes surtout qu'ils étaient forcés de guerroyer toujours, soit pour s'alimenter, soit pour se défendre. « Aussi souvent gibier que chasseur, » l'homme naissant était loin, sans nul doute, d'éprouver pour les lions, les ours des cavernes, les rhinocéros, les mammoths, avec lesquels il livrait des batailles quotidiennes aux émouvantes péripéties, le mépris que nous inspirent les lièvres et les perdreaux de nos plaines, voire même les loups et les sangliers de nos dernières forêts. La fin de l'époque tertiaire et le début de l'époque quaternaire, c'est-à-dire de l'âge où l'homme commence à poindre, se caractérisent par une formidable « émission de carnassiers ». Jamais faune si meurtrière ni si intelligente à la fois n'avait apparu sur la terre. Éléphants, rhinocéros, tigres de 4 mètres de long, lions, hyènes, etc., tous appartenaient à des espèces éteintes dont les espèces actuelles ne sont que les pâles images, et faisaient de l'homme leur pâture habituelle. Devant ces belligérants

<sup>1</sup> De là l'apothéose des inventeurs, source si importante des mythologies. « Chez les Phéniciens comme chez les Iraniens, l'invention du feu et le commencement du culte divin paraissent mis en étroit rapport. Quand on lit à côté l'une de l'autre les cosmogonies biblique, phénicienne, babylonienne, iranienne, on y reconnaît un *dessein de représenter*, dans la succession des personnages génériques et non des personnages individuels, la *succession des inventions* et des développements qui avaient conduit l'espèce humaine au point où elle était lorsque ces cosmogonies furent écrites. » (Littre, *Fragments de philosophie positive*.)

terribles, encore plus que devant les grands hommes de proie des tribus voisines, il frissonnait de cet effroi sacré qui est le commencement de toute dévotion. Aussi, quand, se trouvant ensuite devant un grand phénomène quelconque, tempête, phases de la lune, lever et coucher du soleil, etc., il *l'anime* pour le comprendre, la personification qu'il en fait spontanément est plutôt animale qu'humaine. Personnifier, pour lui, c'est animaliser encore plus qu'humaniser. Si les dieux primitifs, depuis le Panthéon scandinave jusqu'à l'Olympe aztèque, sont tous altérés de sang et exigent impitoyablement un tribut périodique de vies humaines, dont on leur sert plus tard l'équivalent en vies animales, jusqu'à ce que l'ombre seule et le simple symbole végétal en subsistent dans l'hostie chrétienne; si toutes ces divinités archaïques sont cannibales, n'est-ce pas parce que l'homme les a conçues, non pas précisément à l'image de lui-même, mais sur le type de ces grands monstres surhumains, carnassiers ou reptiles, qui si souvent le dévoraient ?

Cette hypothèse permet de juger l'homme primitif supérieur à ses dieux puisqu'elle explique la férocité de ceux-ci non par sa méchanceté prétendue, mais par les dures conditions de son existence précaire, anxieuse, exposée à tant de périls. Or, rien ne vient à l'appui de l'hypothèse ordinaire, suivant laquelle l'homme aurait modelé ses dieux sur soi : ils lui ressemblent si peu ! Ils sont immortels et invulnérables, lui si éphémère ! Ils sont le caprice incarné, lui la routine même. Ils commandent en maîtres à la nature ambiante; lui se prosterne devant le moindre météore. Au contraire, ma conjecture, on l'a vue, se fonde sur de sérieuses considérations. J'ajoute que l'universalité des dieux sanguinaires s'explique naturellement par l'universalité des bêtes féroces; et ce point de départ identique pour toutes les races explique à son tour la similitude des phases traversées par l'évolution religieuse : sacrifices humains, sacrifices d'animaux, offrandes végétales, symbolisme spirituel.

En outre, si notre point de vue est vrai, il s'ensuit que, dans un âge ultérieur, quand le refoulement commencé de l'animalité et le flot montant de l'humanité ont fait croître l'importance de la guerre entre hommes et diminuer celle de la guerre des hommes contre les bêtes, les dieux à forme humaine ont dû l'emporter décidément sur les dieux à forme bestiale. Précisément, cette humanisation graduelle des divinités est un des faits les mieux démontrés. Les dieux égyptiens à face d'homme sur un corps de bête ou à face de bête sur un corps d'homme, nous présentent la plus antique transition connue entre les dieux *zoomorphiques* de la préhistoire et les dieux purement *anthropomorphiques* graduellement élaborés par les Grecs. Transformation profonde, qui ne pouvait s'accomplir sans bouleverser l'idée divine. Le dieu, à l'origine, était éminemment le *destructeur*, tandis qu'il est avant tout, pour nous, le *créateur*. Des dieux belliqueux ne sauraient être que des triomphateurs ; et, à la guerre, triompher c'est détruire.

Incidemment, il me semble que l'antropophagie habituelle ou rituelle des premiers peuples s'éclaircit par ce qui précède. Quand il arrivait à l'homme d'alors, et c'était fréquent, d'être battu dans ses combats contre les monstres, il était toujours dévoré. Par suite, quand il les terrassait d'aventure, il se faisait un devoir de les immoler et de les manger, si coriaces qu'ils pussent être, non seulement pour s'en nourrir, mais pour exercer des représailles, suivant l'éternelle coutume du talion militaire <sup>1</sup>. Cela posé, que devait-il se passer quand deux tribus se battaient l'une contre l'autre ? Ce combat accidentel s'intercalait parmi les combats accoutumés contre les grands carnassiers, et

<sup>1</sup> C'est ce qui explique sans doute pourquoi, dans les grottes préhistoriques, nous ne trouvons, parmi les instruments de silex, aucun squelette d'animal complet, même d'ours des cavernes.

y rentrait comme l'espèce dans le genre. Aussi, naturellement, se faisait-on une loi de traiter les captifs ou même les cadavres des vaincus comme on traitait chaque jour les animaux battus ou pris au piège : on les sacrifiait et on les mangeait solennellement dans un festin triomphal. Le premier triomphe a dû être un banquet. Ainsi, le cannibalisme serait né originairement par imitation des usages de la chasse primitive, quoique, postérieurement, il ait pu être entretenu par d'autres motifs d'ordre utilitaire ou mystique <sup>1</sup>.

On voit combien les considérations précédentes sont propres à expliquer un fait qui étonne fort les mythologues et a provoqué de leur part les hypothèses les plus contradictoires : c'est le fait que les plus anciens dieux des diverses mythologies, dans toutes les parties du monde, ont été des animaux, des bêtes sauvages, souvent des bêtes féroces, et que si, par le progrès des âges, leur caractère zoomorphique, *thériomorphique*, s'est recouvert d'un anthropomorphisme graduel, il n'est jamais impossible de retrouver le fauve divin sous le dieu humanisé <sup>2</sup>. Le compagnon animal d'un dieu a commencé par être ce dieu lui-même, aussi bien l'oie de Priape, le coucou de Héra, la souris d'Apollon, la chouette de Pallas, que l'oiseau-mouche du dieu aztèque Hui-tzilopochtli. Il est prouvé qu'antérieurement à l'invasion des Pasteurs, « les dieux (égyptiens), toutes les fois qu'ils apparaissent sur un monument, sont représentés par des animaux ». - Cette déification universelle de la faune ambiante (parfois de la flore), l'expliquerons-nous, avec Lang, comme la suite du totémisme, de l'usage universel chez les sauvages et les peuples primitifs de reconnaître pour premier ancêtre de la tribu un animal ? Rattacherons-nous par suite le culte des animaux au culte des ancêtres ? Non, je crois qu'ici on prend l'effet pour la cause ; ce n'est point le totémisme qui explique la déification des animaux, c'est celle-ci qui peut seule expliquer raisonnablement le totémisme <sup>3</sup>. L'animal n'a été réputé un ancêtre

<sup>1</sup> Ajoutons une considération d'ordre plus sentimental et qui présenterait sous un jour encore plus favorable l'adoration primitive des bêtes. Le groupe social à l'origine est si étroit qu'il ne saurait suffire à satisfaire le besoin de sociabilité développé par lui-même. Ce *besoin croît plus vite, beaucoup plus vite que ce groupe*. Il reste donc à déverser sur les êtres de la nature, sur les animaux principalement, qui sont en perpétuel contact avec les primitifs, une partie des sentiments du cœur qui ne trouvent pas suffisamment à s'employer dans les relations de l'homme avec ses semblables, clairsemés sur la terre, et surtout avec ses semblables amis et associés, les seuls qu'il puisse fréquenter. - De là peut-être en partie, l'explication de ce rôle si grand que joue l'animalité, fauve ou domestique, dans la vie des sauvages et des premiers troglodytes. Leur zoolâtrie ou plutôt leur thériolâtrie, est attestée par leurs dessins de mammoths, de baleines, de lions, etc., sur leurs plaques d'ivoire, sur leurs bâtons de commandement.

Goblet d'Alviella a bien raison de voir dans ces ébauches d'art une réponse au besoin de dieux plutôt qu'à des besoins esthétiques encore non éclos. Ces dieux mystérieux, ces dieux-bêtes, ont dû inspirer une terreur étrange, égale en étrangeté à leurs formes monstrueuses ; et aussi une piété singulière, une admiration servile et, malgré sa servilité, touchante, une adoration vraie : de tout temps ce qui épouvante finit par être adoré. Mais cette zoolâtrie n'est qu'un côté des rapports demi-sociaux que l'homme primitif a créés entre lui et la nature animale. D'autre part, il est probable que les animaux domestiques lui inspiraient une tendresse toute paternelle ou toute filiale, dont il reste encore quelque chose dans les traitements affectueux dont les bœufs et les vaches sont l'objet de la part du paysan qui les soigne tous les jours et ne s'en sépare jamais sans regret de cœur. Cet esclave animal, comme l'esclave humain du même temps, s'incorporait facilement à la famille.

Il est donc probable que, à l'origine, les cordes du cœur mises en vibration par la nature, et surtout par l'animalité, avaient, comparées à celles que la société humaine fait vibrer, une importance très supérieure à leur importance relative actuelle. - On cherchait à créer une société véritable avec les bêtes ; d'où le langage prêté aux animaux, comme le suppose avec raison Goblet d'Alviella.

<sup>2</sup> Je renvoie sur ce point à la Mythologie de M. Andrew Lang.

<sup>3</sup> Ce que j'admets sans peine, en revanche, c'est que l'interdiction, si fréquente, dans les anciennes religions, de manger la chair de certains animaux, s'explique par le totémisme, et nullement par des considérations d'hygiène ; considérations trouvées après coup, comme celles que trouve



qu'après avoir été déifié. Or, pourquoi a-t-il été déifié ? Parce qu'on a été frappé de terreur ou d'admiration en le regardant, ou tout simplement parce qu'il a causé un jour une vive surprise due sans doute à quelque observation mal faite à travers quelque vision d'ignorant. Le premier animal, le premier être naturel qu'un sauvage a été curieux d'étudier, lui a ouvert un nouveau monde, le monde extra-familial, ou plutôt lui a fait une trouée nouvelle dans ce monde que le grondement continu des fauves ne lui avait jamais permis d'ignorer complètement. Vu à travers ses rêves ou ses terreurs, l'animal, vulgaire ou terrible, lui a révélé hors de lui autre chose digne d'intérêt que lui et les siens. Cet animal, donc, cet étranger dont il a senti et subi le prestige, l'a arraché au prestige exclusif de ses ancêtres divins et de ses maîtres despotiques; et, si ensuite l'animal divinisé a pris rang, et un rang supérieur, en tête de ceux-ci, il n'en est pas moins vrai que ce culte nouveau, loin de dériver du culte domestique, a dû lui faire opposition. Au premier début de l'humanité, où l'animalité dominait, l'étranger sur lequel l'homme devait chercher à prendre exemple, à la fascination duquel il devait céder, quand il échappait à la fascination des aïeux, ne pouvait être d'ordinaire que bestial, quoique, de temps à autre, et de plus en plus fréquemment dans la suite, la rencontre d'autres tribus permit aussi à l'étranger humain de jouer un rôle analogue. Il est certain qu'il y a deux espèces capitales de mythes se côtoyant étrangement dans toutes les vieilles mythologies : les mythes relatifs aux dieux animaux et les mythes relatifs aux dieux ou héros civilisateurs. Rien de plus incompréhensible qu'une juxtaposition si bizarre, à moins d'admettre notre point de vue qui ne voit dans ces deux catégories mythiques que des variétés d'un même genre. Les unes comme les autres attestent, dès les temps les plus anciens, l'action des prestiges extérieurs et contemporains, source de la mode, en contraste avec les prestiges paternels, sources de la coutume.

Continuons. Je n'ai pas fini d'énumérer les principales sources où ont puisé les religions primordiales. Pour achever cette recherche conjecturale, qui est quelque peu une digression, je dirai qu'après les bêtes féroces les animaux domestiques ont été et ont dû être divinisés. Les dieux bons ont pris place de la sorte auprès des dieux mauvais, et ainsi se place une phase transitoire, bonne à remarquer, entre le *thériomorphisme* et l'*anthropomorphisme* divins, sans compter les transitions déjà indiquées plus haut. Songeons, en effet, à l'immense et bienfaisante transformation qui s'est produite le jour où, au milieu de la petite colonie humaine sans industrie, sans agriculture, sans autre moyen d'existence que la chasse à l'arc et la pêche au harpon, un sauvage de génie a imaginé d'appivoiser un chien, un mouton, *un* renne, une vache, un âne, un cheval <sup>1</sup>. Qu'est-ce que l'ensemble de toutes nos inventions modernes auprès de cette invention capitale, la domestication ? C'était la première victoire décisive sur l'animalité ; or, en fait d'accidents historiques, le plus grand et le plus surprenant sans contredit est celui qui a seul rendu l'histoire possible, à savoir le triomphe de l'homme sur la faune ambiante. Aussi, plus on remonte haut dans le passé, plus on voit grandir la valeur du bétail, qui a été le plus précieux des butins, le plus désiré des trésors et la première des monnaies. De là, la divinisation des taureaux, des bœufs, des vaches dans l'ancien monde, des lamas en Amérique. C'était

---

toujours la somnambule prête à agir par suggestion, pour se justifier à ses propres yeux l'acte d'obéissance inconsciente qu'elle va commettre.

<sup>1</sup> L'importance des inventions relatives à la domestication a été si grande - comme plus tard celle des inventions relatives à la conquête des minéraux - qu'elle a paru suffire à caractériser les civilisations différentes. De même qu'on a distingué l'âge de la pierre éclatée, de la pierre polie, du bronze, du fer - on a distingué ou on peut distinguer les peuples à bœufs ou à vaches (Aryas primitifs), les peuples à cheval [touraniens, Arabes], les peuples âniers (Égyptiens), les peuples à chameaux (Nomades des déserts), les peuples à renne (Lapons), etc.

un grand progrès sur l'apothéose des carnassiers ; et l'Égypte en témoigne par la prééminence accordée à son Apis sur les dieux à moitié tigres, lions ou chats, de sa plus antique mythologie. La Grèce a donné un grand développement, dans sa période archaïque, à cette forme déjà civilisée de l'adoration des bêtes. On en a la preuve, entre autres faits, par le mythe des centaures, buste d'hommes sur un corps de cheval, qui expriment sans doute l'humanisation graduelle du cheval primitivement adoré, et correspondent ainsi dans cette nouvelle phase de l'idée divine aux dieux tigres à face humaine de l'Égypte. Dans ses fouilles en Argolide, Schliemann a trouvé des milliers d'idoles très antiques où une métamorphose analogue de déesse-vache en déesse-femme, notamment <sup>1</sup>, était surprise aux diverses périodes de son accomplissement, jusqu'à ce qu'enfin de la nature primitivement bovine de la divinité il subsistât seulement, comme dernier indice, deux petites cornes à peine visibles, d'où l'épithète de *Boôpis*, si peu comprise par la plupart des lecteurs d'Homère. Inutile de rappeler le culte indien de la vache.

Mais ce n'est pas seulement par cette adoration des divers genres de bétail que l'homme a célébré la merveille de la domestication; c'est encore par la nature du culte rendu par lui aux dieux de n'importe quelle provenance. Après avoir apprivoisé des bêtes et avoir apprécié les immenses avantages de cette exploitation, l'homme a dû se demander s'il ne pourrait pas aussi domestiquer quelques-uns de ces dieux, de ces grands esprits déjà conçus par lui comme les ressorts cachés des vastes machines naturelles, soleil et lune, tempête et pluie, et figurés sous des traits d'animaux ou d'hommes. Une fois ces conceptions admises et développées en une innombrable *faune divine*, la domestication des divinités a dû être la grande préoccupation des hommes supérieurs. Il s'agissait d'avoir des esprits à soi, attachés à son logis, comme ses moutons, ses chiens ou ses rennes. Tels étaient les dieux lares, qui n'étaient pas toujours, effectivement, les âmes des aïeux. Mais comment dompter ces dieux sauvages et les humaniser ? Par des moyens étrangement analogues à ceux qui avaient permis d'assujettir les diverses espèces de bêtes privées, c'est-à-dire par des caresses et des flatteries, et en leur offrant l'avantage, si rare en ces temps-là, d'une nourriture régulière, abondante et assurée, qui les dispense de tout effort pour en chercher une incertaine et intermittente. Voilà l'origine des sacrifices. - Ce point de vue cessera de paraître bizarre, si l'on tâche de se représenter ce que la domestication a dû être à l'origine. Pour nous, le cheval dompté et docile au frein est une simple force musculaire à notre disposition. Mais pour le sauvage des âges éteints, il était sans nul doute une puissance cachée, qu'on ne maniait pas sans un certain effroi ou respect superstitieux du mystère impliqué en elle; et il reste encore chez l'Arabe quelque chose de ce sentiment. Il est donc moins étonnant que le culte ait été un essai de domestication, si vraiment la domestication a été une espèce de culte.

À l'appui de ces considérations, j'en ajoute une autre qui les complète et qui me paraît aussi vraisemblable. L'idée de réduire l'homme en esclavage, au lieu de le tuer et de le manger, a dû naître après l'idée d'apprivoiser les animaux au lieu de s'en servir comme aliment, par la même raison que la guerre contre les fauves a dû précéder la guerre contre les autres tribus. Quand l'homme a asservi, domestiqué son semblable, il a songé à avoir un bétail humain et non plus seulement un gibier humain.

- Mais ce qui précède sur la formation probable des premières religions est, à vrai dire, une digression que le lecteur voudra bien excuser. Revenons à notre sujet

<sup>1</sup> Elles étaient « soit en forme de femmes ayant des cornes des deux côtés de la poitrine, soit en forme de vaches ».



spécial, et, comme plus haut pour le langage, demandons-nous quelles sont les conséquences qu'entraîne le passage de la coutume à la mode et le retour inverse en matière religieuse, c'est-à-dire le déploiement d'un culte suivi de son établissement dans son domaine agrandi ; en second lieu, quels sont les caractères internes que suppose l'expansion d'un culte et qui lui permettent de triompher ? En deux mots, nous dirons au premier point de vue qu'une religion largement répandue est la condition préalable de toute grande civilisation, et qu'une religion solidement assise est la condition non moins nécessaire de toute civilisation forte et originale. Tel culte, telle culture. - Au second point de vue, nous dirons que la religion la plus spiritualiste et la plus philanthropique a le plus de chances de se répandre au dehors et, réciproquement, qu'une religion qui se répand hors de sa source a une tendance à se spiritualiser et s'humaniser.

Cette tendance des religions à se spiritualiser en avançant est bien connue ; par exemple, le culte d'Apollon, si noble et si pur en comparaison des cultes grossiers auxquels il a succédé ; le prophétisme hébreu, déjà spiritualiste si on le compare au mosaïsme antérieur ; le christianisme, plus spiritualiste encore, le protestantisme et le jansénisme, formes particulièrement raffinées du spiritualisme chrétien, sont autant de degrés successifs dans cette voie. Mais la raison de ce progrès nous est donnée maintenant. L'idée des dieux, d'abord bestiale ou physique aux temps où les rapports des hommes avec les bêtes et la matière l'emportaient en fréquence et en gravité sur leurs relations avec leurs semblables non parents, se spiritualise, ou pour mieux dire s'humanise par degrés, dans le sens social du mot, à mesure que l'homme est plus souvent en face de l'homme, parent ou non, et moins souvent en contact direct avec la nature. Aussi avons-nous vu que le caractère animal des anciens dieux allait s'effaçant plus tard, remplacé par des traits humains qui eux-mêmes, se transfigurant, ont fini par s'évanouir dans le rêve sublime d'une Sagesse et d'une Puissance infinies. Ce changement s'est accompli dans l'idée divine en même temps que la religion, dont elle était l'âme, franchissait les bornes de son berceau familial. Ces deux transformations ont dû être parallèles, car elles émanent de la même cause : la prépondérance acquise par le côté social, et par conséquent spirituel, des faits humains, sur le côté naturel et matériel. L'imitation s'est affranchie de l'hérédité, par la même raison que l'esprit s'est dégagé de la matière <sup>1</sup>. D'autre part, ce second progrès a facilité le premier. Le dieu le moins corporel, le plus spirituel, à une époque donnée, est celui qui a le plus de chance de subjuguier les peuples étrangers ; les hommes des diverses races diffèrent moins entre eux par l'esprit que par le corps, ou du moins leurs différences spirituelles sont tout autrement souples et maniables, effaçables par assimilation graduelle, que

---

<sup>1</sup> En Grèce et à Rome, notamment, la spiritualisation plus ou moins avancée d'une religion jusque-là matérielle, a eu pour accompagnement la substitution d'un sacerdoce recruté par la libre consécration, par l'élection ou par le sort, à un sacerdoce héréditaire auparavant. Cette innovation a eu lieu, à Athènes, vers 510 avant J.-C., par la réforme de Clisthènes, qui, complétant l'œuvre de Solon, supprima les quatre anciennes tribus, corporations religieuses fondées sur la consanguinité, et les remplaça par de nouvelles tribus composées de dèmes, division toute territoriale. La conséquence fut que les fonctions sacerdotales devinrent électives. Un changement pareil s'est opéré à Sparte et dans beaucoup de cités grecques à la même époque, précisément au temps où la philosophie pénétrait le dogme. - A Rome, la lutte des patriciens et des plébéiens se présente en grande partie comme la question de savoir si les fonctions de flamines, de saliens, de vestales, de roi des sacrifices, resteront héréditaires ou deviendront transmissibles par l'élection. Il vint un moment, vers la fin de la République déjà touchée de la lumière hellénique, où la plèbe, après avoir déjà obtenu l'accès aux diverses magistratures, jusque-là réservées aux patriciens, obtint aussi le droit d'aspirer aux dignités sacerdotales, que la caste supérieure se transmettait comme un privilège du sang. Ce fut là l'une de ses dernières conquêtes.

leurs différences physiques. Par le même motif, la mythologie la plus systématique est destinée à gagner du terrain.

L'essor de la religion hors de la race natale entraînait on supposait un autre progrès important. Est-ce parce que son fondateur a proclamé la fraternité des hommes de toute race qu'une religion est apte à déborder, ou est-ce pour lui donner cette aptitude qu'il a professé ce dogme régénérateur ? N'importe; il est clair que la proclamation d'une telle vérité était propre à favoriser puissamment la propagation des croyances unies à elle. Le christianisme et le bouddhisme en sont la preuve. Quand règne en plein l'esprit de Coutume, le sentiment religieux est tourné vers le passé ou l'avenir, la grande préoccupation est celle des ancêtres et de la vie posthume, comme en Chine, en Égypte, ou de la postérité, comme en Israël ; la dévotion, en un mot, s'alimente de l'infini dans la durée. Au contraire, là où l'esprit de Mode triomphe pleinement, le sentiment religieux puise ses plus vives inspirations, ses élans les plus spontanés dans la pensée de l'immensité terrestre ou astronomique, dans la conception de l'univers dont les bornes reculent sans cesse, et d'un Dieu immense, omniprésent, père commun de tous les êtres répandus dans l'infinité des espaces. - Mais la sympathie, la pitié, l'amour, développés dans les cœurs des fidèles par cette croyance, n'est-ce pas la source même de la vie morale ? Il en résulte que les religions les plus moralisatrices devaient être nécessairement les plus contagieuses. Et, comme je ne vois pas par quelle autre voie qu'une religion envahissante, une haute moralisation aurait pu naître et se répandre, je crois avoir le droit de conclure avec l'histoire que, sans prosélytisme religieux, il n'y aurait jamais eu de grande civilisation.

J'ajoute que, sans un établissement religieux assis et reposé après ses conquêtes, une civilisation forte et originale est impossible. J'entends par là un état social profondément logique, d'où, par une élaboration longue et pénible, les contradictions principales ont été bannies, où la plupart des éléments s'accordent, où presque tout procède des mêmes principes et converge aux mêmes fins. Il faut longtemps à une foi religieuse pour refondre ainsi à son image une société plus ou moins vaste qu'elle vient d'envahir.

Nous ne savons, il est vrai, le temps qu'il a fallu à la religion de l'Égypte, avant l'ancien Empire, après que les dieux indigènes de Memphis ou de toute autre ville se sont propagés tout le long de la vallée du Nil, pour enfanter la civilisation égyptienne. Nous ignorons de même combien de temps a duré l'incubation de la civilisation babylonienne par la religion primitive de la Chaldée, une fois que ses dieux ont eu rayonné dans toute l'étendue de cette vallée, jadis si peuplée et si féconde. Mais nous savons que le culte d'Apollon Delphien, la première religion commune à toutes les branches doriennes et ioniennes de la Grèce, date du Xe siècle avant notre ère, et que « le point de maturité et de beauté » de l'art, de la poésie, de la pensée, de la politique helléniques, se place vers le VI<sup>e</sup>. Nous savons aussi que la littérature, l'architecture, la philosophie, le système gouvernemental du Moyen âge chrétien commencent à peine au XI<sup>e</sup> siècle de notre ère à fleurir et s'harmoniser conformément à la loi du Christ, quatre ou cinq cents ans après l'expansion du christianisme dans notre Europe. La civilisation arabe, née de Mahomet, a exigé une gestation moins longue; aussi sait-on ce qu'elle a duré.

Il n'est donc pas vrai que le progrès de la civilisation ait pour effet de reléguer la religion dans un coin des âmes. Il est de l'essence de la religion d'être tout ou rien. Si la religion établie recule, c'est qu'une autre religion inaperçue prend silencieusement sa place et s'apprête à installer à sa suite une nouvelle civilisation qui finira par être

toute religieuse comme le fut la précédente en ses beaux jours. Si, au début des sociétés, tout, dans les moindres pensées, dans les moindres actes de l'homme, depuis son berceau jusqu'à sa tombe, est rituel et superstitieux, les sociétés adultes et achevées donnent le même spectacle. On a dit que le propre du christianisme était d'être resté étranger à la politique, pour se distinguer des cultes antiques, si intimement unis au pouvoir. Mais ce caractère n'est qu'apparent. Aussi bien dans les religions moderne, spiritualistes et missionnaires, que dans les religions anciennes, grossières et fermées, il y a une morale inséparable d'un dogme, une règle supérieure de la conduite non moins que de la pensée. Seulement, par suite de son expansion extérieure, obtenue par les développements internes que l'on sait, la religion cesse de pouvoir tout réglementer elle-même dans le menu détail de l'intelligence et de la volonté en exercice. Comme un monarque dont le royaume s'est étendu et l'administration compliquée, elle délègue à des subalternes une partie de sa double autorité enseignante et impérative, et laisse une certaine indépendance à ses délégués, assez mal surveillés par elle, parce qu'ils sont bien au-dessous d'elle.

D'une part, donc, elle abandonne à des rois, à des hommes politiques quelconques, dont la personnalité lui est assez indifférente pourvu qu'ils soient ses fidèles, le soin de commander les armées, de lever les impôts, de faire les lois, mais à la condition de ne rien tenter qui soit contraire aux préceptes généraux du catéchisme, sorte de constitution suprême de toutes les constitutions. Elle reste ainsi le gouvernement souverain des âmes, l'appel en dernier ressort de tout sujet lésé parle pouvoir. D'autre part, elle permet aussi, dans une certaine mesure, aux esprits curieux et investigateurs, de découvrir et de formuler certains théorèmes, certaines lois de la nature, mais à la condition, bien entendu, de ne rien enseigner qui contredise ouvertement les versets des livres saints ou les conséquences déduites de ces textes.

En somme, le dieu chrétien, ou musulman, a été, pendant tout le moyen âge au moins, le précepteur et le seul maître de la chrétienté et de l'islam, en cela semblable au dieu lare de la famille primitive ; et le pape ou le khalife, organe de ce dieu, a enseigné et commandé souverainement. Toute la différence entre l'omnipotence des religions sauvages ou barbares et celle des religions civilisées, est que celle des premières s'exerce par le culte, équivalent formaliste de la morale à leur époque, et celle des secondes, par la morale, équivalent spiritualiste du culte. Celui-ci s'est approfondi en se déguisant. Le culte n'a-t-il pas été primitivement la politique suprême des anciens, la tactique militaire et civile par excellence ? Les anciennes armées n'agissent qu'après l'impulsion donnée par les cérémonies des féciaux, les sacrifices rituels, les observations et expériences sacramentelles des augures, et l'on n'exagère pas en disant que les coups de lance ou d'épée donnés ensuite ont paru aux contemporains être l'accessoire et la continuation des rites qui les précédaient, une sorte de sacrement sanguinaire. Par la même raison, aucune assemblée délibérante, aux mêmes âges, ne saurait entrer en discussion avant d'avoir immolé quelque victime, fait quelque oraison, accompli quelque acte de purification. Voter, de même que combattre, n'est qu'une manière d'adorer et de prier encore ses dieux, de les apaiser et de les glorifier.

Plus tard, quand les diverses cités et les divers peuples sont entrés en communication et ont fait effort pour s'imposer réciproquement leurs rites simplifiés en se répandant, il vient un moment où le culte purement spirituel, c'est-à-dire la morale, telle que l'entendent les chrétiens, les musulmans et les bouddhistes, semble être le seul culte vraiment digne de ce nom. Alors on dit que la morale doit dominer la politique et planer sur la guerre même. - On dit aussi bien, et avec non moins de

raison, qu'elle doit régir l'art et l'industrie. Le fait est que le culte a toujours été implicitement conçu, non seulement comme la politique et la tactique supérieures, mais comme le premier des arts et comme l'industrie capitale au sein de tout peuple religieux. Architecture, sculpture, peinture, poésie, musique, orfèvrerie, ébénisterie, toutes les formes de l'art sortent du temple, et en sortent d'abord comme une procession, pour continuer au dehors les solennités du dedans. Les grandes hécatombes étaient à coup sûr, pour les citoyens des cités helléniques, la grande production de valeur et de richesse, de sécurité et de puissance, imaginaires en partie, mais non entièrement, puisqu'il est certain que la foi est une force. Qu'était-ce auprès de ces travaux mystiques que le petit labeur d'un esclave ou d'un artisan ? Et d'ailleurs, il n'est pas un acte important de la vie du laboureur ou de l'artisan même qui ne débutât par une offrande ou une prière aux dieux, par une procession des arvaes ou le sacrifice d'un agneau, en sorte que toute besogne industrielle ou agricole n'était qu'une prière ou une immolation prolongée. Dans une civilisation plus avancée et plus spiritualiste, on exprime la même chose, au fond, en disant que le travail est une des formes du devoir, et que le côté économique des sociétés, comme leur côté politique et artistique, n'est qu'un développement de leur côté moral.

Aussi, le jour où un savant, par exemple Galilée, s'avise de formuler la moindre loi ou le moindre fait scientifique contraire au plus court des versets sacrés; - le jour où un monarque s'avise d'édicter le plus petit décret contraire au précepte le plus secondaire de la religion établie, par exemple l'autorisation de vendre de la viande en temps d'abstinence ou de travailler le dimanche; - le jour enfin où se met à fleurir dans un pays une branche d'industrie ou d'art quelconque jugée immorale ou impie par sa religion, par exemple un théâtre profane ou un journal libre-penseur; - ce jour-là, un germe de dissolution est entré dans le corps social; et il faut à toute force, ou que ce germe soit expulsé, par l'inquisition, notamment, ou que, par la propagande philosophique, révolutionnaire ou réformiste, ce germe croisse et s'étende au point de reconstituer l'ordre social sur des fondements nouveaux. Nous en sommes là en Europe. C'est un problème de logique sociale que nous pose ce dilemme redoutable <sup>1</sup>. - Il se résoudra on ne sait comment. Mais on peut être sûr que, l'ordre futur une fois consommé, la croyance unanime en une vérité indiscutable, en un Bien et un Devoir incontestables, redeviendra ce qu'elle a été, intense et intolérante. Et la science, transfigurée par une vaste synthèse, complétée par une morale hautement esthétique, sera la religion de l'avenir, devant laquelle s'inclineront humblement professeurs et hommes d'État, tous les esprits et toutes les volontés.

Cette omnipotence, cette omniprésence de la religion dans toutes les fonctions des sociétés, justifie assez la place exceptionnelle que nous lui avons accordée dans ce chapitre. Mais cette considération ne saurait nous empêcher maintenant d'examiner à part, rapidement, les gouvernements partiels et secondaires qui commandent avec son assentiment et non sans une indépendance dangereuse pour elle, à savoir d'une part la philosophie à certaines époques, d'autre part, en tout temps, le gouvernement proprement dit, le législatif et l'usage. Un système philosophique accrédité, quand il surgit dans une nation studieuse, est au dogme religieux ce qu'une forme gouvernementale, un corps de droit ou un ensemble de besoins, en tout pays, est à la morale religieuse. L'un est une sous-règle des pensées, l'autre une sous-règle des conduites; ce qui n'empêche pas les conflits fréquents entre l'autorité suzeraine ou soi-disant telle et les autorités vassales. Les luttes des philosophies contre les théologies font pendant à

<sup>1</sup> Puisse, d'ailleurs, sa solution se faire longtemps attendre! Puisse, pour les libres esprits, se prolonger cette inappréciable anarchie intellectuelle qu'Auguste Comte déplorait!

celles des empires contre les sacerdoces. Au demeurant, s'il est vrai que la religion régit la civilisation dans son ensemble et la pétrit à son effigie, il n'est pas moins certain, spécialement, que la philosophie régnante à un moment donné régit la science et se fait la science, que le gouvernement établi dirige la politique et la guerre et les fait siennes, que la législation et l'usage déterminent le cours et le caractère de l'industrie. Voyons donc si le passage de la coutume à la mode et *vice versa* s'effectue ici comme plus haut et y produit des effets comparables. Toutefois abstenons-nous, faute d'espace, de toucher au côté philosophique et scientifique des sociétés, qui exigerait un volume à part. Passons au côté pratique.

### III

#### Gouvernement

Aux gouvernements. Double origine des États, la famille et la horde. En chaque État, deux partis, celui de la coutume et celui de la mode, dès les temps les plus anciens. Fréquence du fait des familles royales de sang étranger. - Le fief, invention propagée par engouement; de même, la monarchie féodale; de même, la monarchie moderne. Libéralisme et cosmopolitisme. Nationalisation finale des importations étrangères. Comment se sont formés les États-Unis. - Auguste, Louis XIV, Périclès. - Critique de l'antithèse de Spencer, militarisme et industrialisme, comparée à celle de Tocqueville, aristocratie et démocratie 314-339

[Retour à la table des matières](#)

Tout ce qui précède revient à dire qu'à l'origine la famille, ou la pseudo-famille née à côté d'elle, était le seul groupe social, et que chaque transformation ultérieure a eu pour effet de diminuer son importance à cet égard, en constituant de nouveaux groupes plus amples, formés artificiellement aux dépens du côté social des diverses familles, et réduisant celles-ci par degré à n'être plus que des expressions physiologiques; mais que, à la fin, les nombreuses familles ainsi démembrées tendent à s'agréger en une sorte de grande famille naturelle et sociale à la fois comme au début, avec cette différence que les caractères vivants transmis par hérédité y ont pour principale raison d'être de faciliter la transmission par imitation des éléments de la civilisation, et non *vice versa*. En effet, au point de vue linguistique d'abord, nous avons vu que chaque famille, à une époque préhistorique très ancienne, a dû avoir sa langue à soi, que, plus tard, une seule langue a embrassé des milliers de familles, et qu'enfin celles-ci par l'habitude du *connubium* pratiqué plus aisément entre gens parlant le même idiome, ont donné naissance à une même race. De la sorte, chaque langue a eu finalement sa race, c'est-à-dire sa grande famille, tandis que primitivement, chaque famille, avons-nous dit, avait sa langue. - Nous avons vu encore, en ce qui concerne la religion, que chaque famille avait son culte à l'origine, et que chaque famille alors était une Église à part, mais que, plus tard, un même culte avait réuni des milliers des familles, jusqu'à ce qu'enfin ces familles, par l'interdiction plus ou moins rigoureuse du mariage avec les infidèles et la pratique exclusive du *connubium*, se soient combinées en une race créée tout exprès pour sa religion.

Nous pouvons voir maintenant, au point de vue gouvernemental, une série analogue de transformations; au début, chaque famille formant un État distinct ; puis un même État contenant des milliers de familles qu'un lien purement artificiel a soudées ensemble, et enfin chaque État se faisant sa nation, c'est-à-dire sa race ou sa sous-race particulière, sa famille à lui.

Je pourrais redire à ce propos tout ce que Fustel de Coulanges et Sumner Maine ont si bien dit sur la *patria potestas* devenue par degrés *l'imperium* du magistrat romain, sur la liaison primordiale et la séparation progressive du pouvoir *générateur* et du pouvoir *impératif*. Mais j'épargnerai au lecteur cet ennui. J'aime mieux faire observer qu'il convient de compléter ce point de vue en admettant dès le début de l'histoire ou de la préhistoire, l'apparition d'États purement artificiels, formés par engouement général pour un chef ou un brigand célèbre et grossis des évadés de toutes les familles environnantes. Les villes de refuge, telles que Rome naissante et les *villes franches* du moyen âge, peuvent nous donner une idée de ce qu'ont dû être ces agrégats primitifs. Ils ont peut-être, sans doute même, constitué les premières villes proprement dites. Et, de fait, l'élément urbain, qui coexiste dès les plus hauts temps avec l'élément rural, s'est toujours distingué de celui-ci par la prédominance, ici, de l'esprit coutumier, là, de l'esprit novateur en tout ordre de faits. Il est à croire que ces premiers ramassis d'indisciplinés ont été les foyers les plus actifs de guerres et de conquêtes, et que, par suite, si tous les fléaux nés de la vie belliqueuse leur sont imputables, il faut leur faire honneur des grandes agglomérations nationales, garantie finale de richesse et de paix.

En outre, nous voyons partout la mode et la coutume s'incarner politiquement en deux grands partis, dont la lutte et le triomphe alternatifs expliquent tous les progrès politiques des peuples. Il n'y a jamais, en effet, que deux partis en présence, plus ou moins subdivisés. Leurs noms diffèrent d'après les pays et les époques, mais on peut appeler l'un sans trop d'impropriété le parti conservateur, et l'autre le parti novateur. Leur rivalité s'exprime d'ordinaire, chez les populations riveraines de la mer, par celle des intérêts agricoles, que personnifiait à Athènes le conservateur Aristide, et des intérêts maritimes, qui s'incarnaient dans le novateur Thémistocle; chez les populations continentales, par celle de l'agriculture et du commerce, des campagnes et des villes, des paysans et des ouvriers. Or, il est assez clair que la lutte des conservateurs et des libéraux, aussi ancienne que l'histoire, et déjà engagée dans le sein de la famille ou de la tribu primitive, se ramène partout et toujours à celle de la coutume et de la mode. Le parti progressiste appelle de tous ses vœux les idées nouvelles, les droits nouveaux, les produits nouveaux, importés et imités de l'étranger, par les voies de mer ou de terre, pendant que le parti traditionnel résiste en s'appuyant sur les idées, les coutumes, les industries anciennes, héritées des aïeux. Plus spécialement, le parti novateur veut qu'on modifie la constitution politique du pays conformément à des théories que lui a suggérées la vue des gouvernements extérieurs et qui, en dépit ou à raison de cette suggestion même, plus ou moins inconsciente, lui paraissent applicables, par imitation, à tous les peuples de la terre; le parti *tory*, au contraire, veut qu'on respecte et qu'on maintienne, sans altération, la forme gouvernementale du passé <sup>1</sup>. On sait que, toujours et partout, quand le conflit s'engage entre ces deux

<sup>1</sup> À une époque donnée, il arrive toujours que, parmi les peuples les plus en vue, l'un semble incarner en lui l'esprit de conservation, et un autre l'esprit de nouveauté. Mais si l'on remonte dans le passé de chacun d'eux, on voit le contraste s'invertir. De nos jours, l'antithèse en question a été représentée jusqu'à ces derniers temps par l'Angleterre et la France, comme elle l'était dans la Grèce antique, par les Doriens conservateurs et les Ioniens novateurs ; on l'a répété à satiété. « En

partis, c'est qu'un parti libéral, suscité ou réveillé par des contacts plus fréquents avec le dehors et avec un dehors plus brillant, a fait sa réapparition au sein d'un peuple, auparavant traditionnaliste sans le savoir, et y a fait prendre au parti conservateur, c'est-à-dire à l'immense majorité, conscience de soi-même. Cela veut dire que la coutume d'abord régnait seule, ou presque seule, mais que la mode commence à la remplacer.

Cependant la mode grandit, et le parti qui la représente, d'abord battu, finit par faire accepter les innovations préconisées par lui. Il en résulte que le monde a fait un pas de plus vers l'assimilation politique des peuples, assimilation qui se poursuit alors même que leur agglomération politique, ce qui n'est pas la même chose, est stationnaire ou rétrograde. C'est toujours, en effet, par le triomphe d'un parti novateur, même au moyen âge et dans l'antiquité, que s'est accomplie, sur un territoire donné, très petit jadis, puis de plus en plus étendu, une certaine uniformité gouvernementale, compagne ou devancière de l'unité. Dès l'époque de la Grèce héroïque, nous pouvons reconnaître, à certains indices, qu'un vent de mode a dû souffler de temps en temps à travers les peuples réputés les plus coutumiers. On s'est fort étonné, par exemple, de voir les Doriens, cette race si traditionnaliste au moment où l'histoire l'éclaire, régie par des institutions d'origine crétoise importées par l'étranger Lyeurgue, et soumise, en outre, à des familles royales non doriennes. Cela peut-il s'expliquer autrement qu'en supposant un âge antérieur où le prestige de l'étranger a régné chez cette nation, retombée plus tard sous le prestige de l'ancêtre?

Le second fait signalé, du reste, n'a rien d'exceptionnel; il est fréquent au contraire. Curtius, l'historien de la Grèce, cite à ce sujet les Molosses régis par les Oacides, les Macédoniens par les Téménides, les Lyncestes par les Bacchiades, les Ioniens par les Lyciens, etc., comme de nos jours les Suédois par les successeurs de Bernadotte. Ce prestige de l'étranger dont je parle, a donc été parfois général dès les âges les plus reculés; et il a dû être bien profond, si, avec le savant auteur que je viens de citer, on admet que la croyance à l'extraction divine des rois s'explique par

---

France, dit M. Boutmy, dans ses *Études de droit constitutionnel*, l'autorité naturelle et immédiate est aux idées (politiques) qui ont pour fondement sentimental l'union avec l'humanité en général. En Angleterre, elle est aux idées qui ont pour fondement sentimental l'union avec la génération précédente. Nous ne sommes à l'aise que devant une large conception en surface où tous les peuples entrent avec nous et s'inclinent devant des articles de législation universelle. Les Anglais se complaisent devant une étroite conception en profondeur où tous les siècles de la vie nationale s'entrevoient les uns derrière les autres. »

En d'autres termes, nous nous passionnons pour des idées susceptibles de se propager par imitation libre, extérieure, les ayant d'ailleurs reçues nous-mêmes le plus souvent par imitation de cette sorte; nos voisins, au contraire, n'aiment que les idées transmises par imitation close, héréditaire, et transmissibles exclusivement par cette voie. - Mais, d'abord, soit dit en passant, cela n'empêche pas le parlementarisme anglais, malgré son caractère original, de se communiquer de peuple à peuple par la contagion la plus libre et la plus générale qui se soit vue. Puis, on sait bien qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, l'Angleterre personnifiait l'esprit de révolution auprès de la France monarchique; et de nouveau, après un repos de deux siècles, ne sent-on pas la ferment révolutionnaire travailler le sol britannique, grâce aux germes d'idées radicales ou socialistes apportés du continent? Il pourrait bien se faire qu'à l'inverse, quand cette crise sévira chez les insulaires d'Outre-Manche, les Français parvinssent à fonder enfin un gouvernement national.

Ajoutons que la distinction établie par M. Boutmy entre les constitutions qui aspirent expressément à l'universalité et celles qui ne prétendent qu'à la durée dans une race ou une nation, rappelle celle des religions prosélytiques ouvertes et des religions fermées aux Gentils. Si l'on se règle par cette analogie, le système français aurait l'avenir pour lui, puisque les religions prosélytiques ont partout l'avantage sur leurs rivales. Mais, de même que le culte le plus expansif demande enfin à s'asseoir et à se clore, le système gouvernemental le plus cosmopolite finit par être à son tour, nous le verrons plus loin, une coutume des aïeux.



leur origine étrangère. Leur patrie disparaissant dans un lointain inconnu, « ils pouvaient passer pour fils des dieux; c'est un honneur que des gens du pays eussent difficilement obtenu de leurs compatriotes ». D'ailleurs, partout où nous voyons des familles primitives loyalement courbées sous le sceptre de l'une d'entre elles, même appartenant à leur propre race, nous devons supposer que cette famille privilégiée a dû sa suprématie à la faveur d'un engouement plus ou moins éphémère par lequel, dans chacune des autres, l'admiration de leurs aïeux respectifs a été momentanément éclipsée. Mais, rompu de la sorte par l'avènement d'une dynastie, l'esprit de famille se réforme ensuite en s'élargissant et s'appelle civisme ou patriotisme.

Si l'on trouve, au Xe siècle de notre ère, l'Europe couverte de millions de petits États appelés seigneuries, à très peu près semblables entre eux par leur constitution féodale, dont l'originalité est aussi frappante que leur similitude à travers leur diversité, il n'en faut pas douter, c'est que, de proche en proche, le type du fief, créé quelque part, a été copié par les libéraux intelligents de leur époque, et imposé par eux aux réactionnaires récalcitrants, sénateurs gallo-romains ou autres. Le fief était alors la grande nouveauté féconde, le modèle auquel le pouvoir royal lui-même a fini par se conformer, après l'avoir d'ailleurs suggéré, comme nous l'avons vu plus haut. Jusque-là le roi rattachait, vaguement, son autorité à celle des anciens empereurs romains, qui était dans l'esprit des peuples le type traditionnel du pouvoir souverain. Il semblait que l'essence même de cette suprématie fût d'être une domination universelle ou d'y aspirer. Mais Hugues Capet eut ce qu'on peut appeler une idée de génie, bien simple pourtant. Au lieu de chercher en arrière, dans l'Empire romain, son idéal, il le prit à côté de lui. C'est à lui que Summer Maine fait remonter l'initiative et le premier exemplaire connu de la royauté, proprement féodale, nullement impériale. « Hugues Capet et ses descendants, dit-il, furent rois de la France dans un sens tout nouveau ; ils eurent avec le sol de la France les mêmes rapports que le baron avec son fief et le vassal avec le sien. » L'invention, en somme, n'avait consisté qu'à modeler la souveraineté sur la suzeraineté <sup>1</sup> et à étendre au territoire entier d'une grande nation les rapports féodaux auparavant circonscrits à la petite étendue d'un canton. Néanmoins, voyez son succès. « Toute souveraineté établie ou consolidée par la suite prit ce nouveau modèle. Celle des rois normands, imitée de celle des rois de France, fut positivement territoriale. En Espagne, à Naples, dans les principautés fondées sur les ruines des libertés municipales en Italie, s'établirent des souverains territoriaux. »

Plus rapide encore, dans les temps modernes, a été la contagion d'une autre idée maîtresse, qui, contradictoire à la précédente, a dû la détrôner pour se répandre ; l'idée de l'État telle que nous le comprenons aujourd'hui. Où la politique moderne est-elle née ? Elle est née dans les petites républiques italiennes, et d'abord à Florence, d'où ce type d'action gouvernementale s'est répandu en France, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre même. L'Espagne et la France surtout, qui se sont si longtemps disputé l'Italie, « ont commencé, dit Burckhardt, par ressembler aux États italiens centralisés, même par les imiter, seulement dans des proportions colossales. » Sur cette mode se greffe, au XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>, une mode nouvelle qui ne la contredit en rien, mais qui la

<sup>1</sup> Pareillement, l'administration ecclésiastique a revêtu la livrée impériale sous l'Empire, la livrée féodale au moyen âge.

<sup>2</sup> Le XVIII<sup>e</sup> siècle a inauguré le règne de la mode en grand. Dans le détail des institutions et des mœurs, cela est bien visible. Par exemple, à cette époque, on voit prévaloir, dans les élections municipales, le scrutin secret, et M. Albert Babeau (dans son ouvrage sur la ville sous l'ancien régime) nous dit que ce fut « une mode ». Il ajoute que, déjà, au XVI<sup>e</sup> siècle, - autre âge de mode envahissante, - l'échevinage d'Angers avait adopté ce vote en s'appuyant sur les usages « des

complète. C'est alors l'anglomanie qui fait rage. La constitution parlementaire de l'Angleterre commence à être copiée sous deux formes originales, avant sa grande diffusion dans notre siècle, par les États-Unis, qui en ont fourni une simple traduction républicaine, comme Sumner Maine l'a mis en évidence dans son *Gouvernement populaire*, puis par la France révolutionnaire, qui s'est hâtée de pousser le parlementarisme au radicalisme inspiré de Rousseau. Contagieuse à son tour, cette dernière transformation, saluée à son aurore comme une foudroyante création, a suscité je ne sais combien de républiques éphémères dans l'Amérique du Sud, bouleversé le vieux continent et fait sentir son contre-coup jusque sur le sol britannique.

Un des traits les plus remarquables du parti libéral et, par conséquent, des époques où ce parti domine, c'est le caractère cosmopolite de ses aspirations. Le cosmopolitisme, en effet, n'est pas le privilège exclusif de notre temps. On l'a vu fleurir à toutes les périodes de l'antiquité et du moyen âge où l'imitation-mode a régné. « Le cosmopolitisme, dit Burckhardt, est un des signes distinctifs de toute époque où l'on découvre de nouveaux mondes et où l'on ne se sent plus chez soi dans sa propre patrie. Il apparaît, chez les Grecs, après la guerre du Péloponèse, comme l'a dit Niebuhr<sup>1</sup>. Platon n'était pas un bon citoyen... Diogène proclamait l'absence de patrie un véritable bonheur et s'appelait lui-même « apolis ». Les Italiens de la Renaissance, dès avant le XVe siècle, sont cosmopolites, non pas seulement parce que l'exil leur est devenu une habitude, mais parce que leur temps et leur pays abondent en innovations de tout genre, et que l'esprit des gens y est orienté vers le présent extérieur, encore plus que vers le passé domestique et patriotique. L'affaiblissement du patriotisme en France, au XVIe, au XVIIe siècle, est notoire. Rappelons les alliances monstrueuses des partis avec l'étranger pendant les guerres de religion, et les compliments de Voltaire au roi de Prusse après Rosbach. Même Herder et Fichte, devenus depuis de si ardents patriotes sous le talon d'un conquérant, ont commencé par mépriser l'idée de patrie. Il a fallu de nos jours l'évidente nécessité de la défense à main armée en Allemagne et en France pour rendre au sentiment national une partie de son ancienne vigueur.

- Mais tout se termine-t-il par la victoire de la mode sur la routine ? Nullement. Cette victoire n'est elle-même complète que lorsque le parti conservateur, résigné à sa défaite et reprenant le dessus, se transforme en un parti national et se met à faire circuler dans la greffe des nouveaux progrès la sève de la tradition. - Cette nationalisation des éléments étrangers est le dénouement du drame historique provoqué par le contact d'un peuple avec ses voisins plus ou autrement civilisés que lui. C'est ainsi que les royautés féodales, fondées par mode à l'instar de la monarchie capétienne, sont devenues au plus haut degré nationales et traditionnelles.

Le fleuve de la coutume se remet alors à couler dans son lit, singulièrement élargi il est vrai ; et un nouveau cycle commence. Il se déroule et se termine comme le précédent. Et ainsi de suite sans doute jusqu'à l'uniformité et à l'unité politique de tout le genre humain. - Le parti novateur, en tout ceci, ne joue donc qu'un rôle transitoire, mais indispensable, Il sert de médiateur entre l'esprit de conservation relativement étroite qui le précède et l'esprit de conservation relativement large qui le suit. Qu'on ne vienne donc plus opposer le traditionnalisme au libéralisme. Notre point de vue montre que les deux sont inséparables et que, sans *l'imitation héréditaire*, sans la

---

élections des sénateurs à Venise, Gènes, Milan, Rome ». « Tant, à cette époque, l'esprit municipal était éveillé et désireux de chercher des modèles ! »

<sup>1</sup> En réalité, il a dû y apparaître bien des fois longtemps auparavant.

tradition conservatrice, l'invention, la nouveauté quelconque importée par les libéraux, mourrait inutile sur place, la première s'attachant à la seconde comme l'ombre au corps, ou plutôt comme la lumière à la lampe. Les révolutions les plus profondes aspirent à se traditionnaliser pour ainsi dire ; et, réciproquement, à la source des traditions les plus routinières, nous trouvons un état révolutionnaire d'où elles procèdent. Le but de toutes les transformations historiques semble être de déboucher en une coutume puissante, immense et finale, où l'imitation, aussi forte que libre, joindra enfin à toute l'étendue toute la profondeur possible.

Insistons pour remarquer que la poursuite de cet idéal s'accomplit suivant la répétition rythmique des mêmes phases, sur une échelle de plus en plus grande. Dans le passage du gouvernement primitif de la famille au gouvernement de la tribu, les sociétés ont dû traverser précisément les mêmes périodes que traversent péniblement les sociétés contemporaines pour passer du gouvernement national au gouvernement continental que verra l'avenir. Et, dans l'intervalle, il a fallu les mêmes séries d'efforts pour fonder le gouvernement de la cité, plus tard le gouvernement du petit État, de la province, plus tard le gouvernement de la nation. Pour comprendre comment a eu lieu dans le passé chacun de ces agrandissements successifs et intermittents de l'agrégat politique, voyons de quelle manière les agrandissements modernes se sont opérés. Les petites républiques américaines, qui sont devenues les États-Unis, vivaient séparées et indépendantes ; un jour le danger commun les rapproche et leur union est proclamée. La guerre, qui a provoqué ce grand fait, n'est d'ailleurs qu'un accident historique, comme l'ont été les guerres de conquête ou d'indépendance qui, durant tout le cours de l'histoire, ont occasionné, hâté ou retardé, mais nullement causé, les extensions vraiment solides de l'État, depuis l'État-famille jusqu'à l'État-nation. L'Union américaine, donc, a été votée ; mais qu'est-ce qui la rendue possible et durable ? quelle est la cause qui non seulement a nécessité ce lien fédératif, mais qui agit encore tous les jours pour le resserrer, et, à travers l'union, fera l'unité ? Tocqueville va nous le dire : « C'est, dit-il, dans les colonies anglaises du Nord, plus connues sous le nom d'États de la Nouvelle-Angleterre, que se sont combinées les deux ou trois idées principales qui, aujourd'hui, forment la base de la théorie sociale aux États-Unis. Les principes de la Nouvelle-Angleterre se sont d'abord répandus dans les États voisins ; ils ont ensuite gagné de proche en proche les plus éloignés, et ont fini *par pénétrer la* confédération entière. Ils exercent maintenant leur influence au delà de ses limites sur tout le monde américain. La civilisation de la Nouvelle-Angleterre <sup>1</sup> a été comme un de ces feux allumés sur les hauteurs, qui, après avoir répandu leur chaleur autour d'eux, teignent encore de leur clarté les derniers confins de l'horizon. » Il est certain que, si chacun des États dont il s'agit était resté fidèle à la constitution de ses pères, s'il n'avait pas accueilli les deux ou trois idées étrangères formulées par un petit groupe d'États voisins, la similitude politique de tous ces États, qui seule a permis leur fusion politique, n'aurait jamais existé. L'action de l'imitation-mode a donc fait ce progrès. J'ajoute que les idées importées de la sorte dans la plupart de ces États, s'y sont acclimatées au point d'y faire corps avec leurs coutumes primitives. Le résultat final a été un patriotisme collectif, non moins intense et déjà non moins traditionnaliste et protectionniste que les patriotismes originaires.

Si la grande fédération américaine vient d'avoir cette origine sous nos yeux, nous devons croire qu'il n'en a pas été autrement jadis de la petite fédération hellénique. Les innombrables républiques municipales répandues en Grèce et dans l'Archipel

<sup>1</sup> L'auteur nous donne la raison de sa supériorité contagieuse: seuls, les colons de la Nouvelle-Angleterre, puritains émigrants, étaient venus travailler pour une idée.

étaient des copies à peine variées de deux types principaux, le dorien et l'ionien ; évidemment leur ressemblance, qui les invitait en toute occasion à s'unir, ne s'expliquait pas seulement par la colonisation de quelques cités-mères, propagation par *hérédité*, mais encore et surtout par une propagation imitative qui a suivi celle-ci et qui inaugure une ère nouvelle de la civilisation grecque : alors on assiste au rayonnement extérieur de Sparte ou d'Athènes, feux allumés sur les hauteurs, comme dit Tocqueville. Il y a eu là imitation par mode ; et cette mode, assise et enracinée, est devenue, pour toutes les villes, une coutume nationale et commune, où s'alimentait le sentiment patriotique le plus vivace et le plus héréditaire qui se soit vu. Mais, si nous considérons à part chacune de ces petites cités si attachée à ses institutions originales avant l'assimilation dont je parle, et que nous nous demandions comment les diverses tribus qui la composent sont parvenues elles-mêmes à s'y confédérer sous cette forme urbaine, nous ne trouverons pas d'autre raison que leur similitude préexistante, opérée de même par l'éclat rayonnant de quelqu'une d'entre elles, volontairement ou forcément copiée par les autres.

- Les périodes d'éclat où se tourne de lui-même le regard de l'historien comme vers des illuminations intermittentes du passé, le siècle de Périclès, le siècle d'Auguste, le siècle de Louis XIV, ont pour caractères communs de marquer l'époque où, après une ère d'innovations précipitées, d'annexions et d'assimilations rapides, une nouvelle forme de société se montre et inaugure l'avènement d'une nouvelle tradition. La langue, après de longues altérations, se fixe en un moule dorénavant respecté. La religion, après beaucoup de changements produits par un accueil trop hospitalier aux idées du dehors, s'assoit et se régularise. Les institutions gouvernementales, remaniées, régularisées, après de grands bouleversements, prennent racine de nouveau. L'art, dans toutes ses branches, après des tâtonnements sans nombre, trouve sa voie *classique* et s'y maintient désormais. La législation, après un chaos d'ordonnances, de décrets, de lois, se codifie et s'ossifie pour ainsi dire. Périclès, sous ce rapport, bien que le chef d'un État démocratique, et du plus remuant des peuples anciens, ressemble à Auguste et à notre Roi-Soleil. Sous lui, tous les éléments de la civilisation athénienne, désordonnés auparavant, par suite de ce grand courant d'imitation-mode qui l'avait précédé et qui, du reste, n'a jamais pu être bien longtemps interrompu dans le monde grec, livré au mélange commercial et maritime des civilisations, s'accordent logiquement, comme les éléments de la civilisation latine ou de la civilisation française sous ses deux grands émules de gloire, à la suite des temps troublés qui avaient désorganisé la république romaine avant l'un et la société française avant l'autre. Alors le dialecte athénien s'étend, s'impose à tout son empire colonial qui se consolide, et, en s'étendant, il se fixe, il devient le parler immortel de toute l'antiquité postérieure. Alors aussi, la sculpture, la poésie dramatique, atteignent leur apogée, leur *perfection exemplaire*. Alors, enfin, le gouvernement, les finances, prennent une assiette solide et vraiment conservatrice. Car Périclès, malgré son inclination aux nouveautés intellectuelles et son accueil hospitalier aux penseurs, aux écrivains extérieurs, était aussi *conservateur* que Louis XIV et Auguste, eux-mêmes protecteurs et fauteurs de la vie intellectuelle et artistique, qu'ils accueillent pour se l'approprier.

Or, il est clair que si, à l'époque de ces grands hommes ou de ces grands règnes, on revient à la tradition, c'est à une tradition élargie, élargie de deux manières, et par l'étendue des territoires qu'elle régit et par la complexité des éléments dont elle se compose. Avant Périclès, Athènes n'était qu'une cité hellénique plus grande ou plus illustre que d'autres ; avec lui, elle devient la capitale d'un Empire assez vaste qui vit de sa vie, et cette vie est autrement intense et compliquée que celle de l'Athènes des premiers siècles.

On le voit, les grands siècles dont je parle peuvent être considérés sous deux aspects : premièrement, comme le moment où est atteint un nouvel *équilibre logique*, obtenu grâce à l'élargissement de ce que j'ai appelé la grammaire des éléments de la civilisation, opposée à son *dictionnaire*; en second lieu, comme le point de départ d'une nouvelle ère de vie *traditionnelle*. Mais ces deux aspects sont liés, car c'est parce que les innovations, apportées par le vent de mode, se sont harmonisées, qu'elles se sont fixées ensuite en coutume. La preuve qu'elles se sont harmonisées est visible dans cet air symétrique, artificiel même, que revêtent toutes les créations de ces mémorables époques : les administrations s'y centralisent, s'y uniformisent; les villes s'y transforment dans le sens d'une ordonnance géométrique des rues et des places... Par exemple, quand Périclès fit rebâtir Sybaris sous le nom de Thurii, Curtius nous apprend que cette ville « fut dessinée sur le plan du Pirée », que « quatre voies principales la traversaient dans sa longueur, trois dans sa largeur ». On peut lire dans Babeau (*La Ville sous l'ancien régime*), les transformations à la Haussmann qui s'accomplirent dans toutes les villes de France sous Louis XIV, et comparer le tout avec ce que nous apprend sur les villes postérieures à Auguste l'archéologie romaine... Périclès, du reste, austère et autoritaire, descendant d'une illustre famille, sorte de Pitt républicain, voulait la grandeur maritime et l'extension de l'Empire d'Athènes, mais, avec un soin jaloux, repoussait l'introduction de l'étranger dans la cité comme membre du corps patriotique. Il revint sur ce point, nous dit Curtius, « à l'antique et sévère législation ». Il gouverna démocratiquement, mais en supprimant tous les principes démocratiques, c'est-à-dire « l'alternance des emplois, le fractionnement de l'autorité et même la responsabilité des offices publics ». En sa personne il concentra, comme Auguste, toutes les charges républicaines et se fit, de ce faisceau, un pouvoir souverain.

Du reste, il n'eut de commun que l'apparence extérieure avec les anciens tyrans. Le tyran, loin de représenter et de favoriser la coutume conservatrice, malgré son despotisme, était favorable aux courants de mode étrangère qui dissolvaient les traditions nationales, ses grand obstacles. Périclès, au contraire, inaugurait le retour à la vie traditionnelle, parce qu'il y avait intérêt.

Ce n'est pas à dire que Périclès, en imposant son autorité et scellant de son sceau les institutions de son pays, ait créé le besoin de vie plus nationale, plus traditionnelle, dont il profita un moment, - un moment trop court, par malheur. Les guerres médiques, comme toutes les crises belliqueuses, avaient retrempé le sentiment de la nationalité (mais de la nationalité agrandie), qui, dans les siècles précédents, notamment au VI<sup>e</sup> siècle, s'était émoussé par l'usure de la vie cosmopolite. « Tandis qu'à l'époque de Solon, dit Curtius (t. II, p. 476), on vivait à Athènes de la vie facile des Ioniens (d'Asie), que les riches citoyens se plaisaient à étaler leur pourpre, leur or, leurs parfums, leurs chevaux, leurs meutes, leurs mignons et leurs banquets, il est incontestable qu'avec les guerres médiques une idée plus sérieuse de la vie pénètre dans la nation... » On revient aux mœurs des ancêtres athéniens. « La journée de Marathon avait remis en honneur la vieille race des cultivateurs de l'Attique; et plus le noyau du peuple athénien apprit à se considérer comme supérieur aux populations maritimes d'Ionie (orgueil toujours lié à la pratique de l'imitation-coutume, remarquons-le), plus il aima aussi à se séparer d'elles par la langue, les mœurs et le costume. » Le costume se simplifia, il retourna à l'austérité primitive. - « C'était là une différence tout extérieure entre les Ioniens (d'Asie) et les Athéniens; mais, depuis longtemps déjà (ce qui prouve bien l'antériorité de l'imitation interne sur l'externe), leurs mœurs et leurs façons de vivre étaient opposées. »

À bien des signes on reconnaît que les temps immédiatement antérieurs à Périclès, la commencement du Ve siècle, et surtout le VI<sup>e</sup>, sont des périodes où souffle le vent de l'imitation étrangère dans tout l'Archipel, dans tous les bassins civilisés ou civilisables de la Méditerranée. C'est l'époque de Polycrate et des autres tyrans grecs, tous contraires aux vieilles mœurs, tous propagateurs de coutumes extérieures, tous précurseurs du gouvernement *administratif* à la moderne. La *tyrannie*, d'ailleurs, par sa rapide propagation d'île en île à cette époque, révèle bien l'impressionnabilité de ce temps aux exemples du dehors. Ce qui la montre mieux encore, c'est le spectacle inouï que donna alors l'Égypte sous les Psammétiques et sous Amasis, pareillement imitateurs de la vie grecque et s'efforçant de l'importer sur la terre classique de la tradition ! Amasis « avait pour femme une Cyrénéenne, des Grecs pour compagnons de table, des princes grecs pour hôtes et amis; comme Crésus (qui de son côté, en Lydie, innovait de la même manière), il honorait les dieux grecs ». C'est ainsi qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, Frédéric le Grand tâchait de franciser son royaume. - On peut considérer Darius comme ayant participé à ce mouvement d'hellénisation, mais sous des formes plus dissimulées et plus larges. Tout au moins a-t-il ouvert la voie aux grands empires *administratifs*, qui l'ont suivi. La Perse fut par lui « transformée de fond en comble. Un nouvel esprit - administratif prit la place des vieilles habitudes ».

De là *l'individualisme* qui apparaît alors. « Un sentiment tout nouveau de la personnalité s'était éveillé. » On osait penser par soi-même; la philosophie est née de cette audace. Les sophistes sont les véhicules de la liberté intellectuelle, individuelle. De là aussi le cosmopolitisme de cette époque.

- En ai-je dit assez pour montrer le rôle capital que joue en histoire politique la variation alternative du niveau des deux grands courants entre lesquels se partage inégalement l'imitation? Non, sans doute, mais nous allons achever notre démonstration en étudiant maintenant de plus près les conséquences politiques produites par ce simple changement rythmique survenu dans la direction d'une même force, et les caractères que doit revêtir une forme gouvernementale pour être apte à s'étendre ou à s'enraciner comme il vient d'être dit.

Ces conséquences sont, en résumé, l'agrandissement et la consolidation progressifs de l'agglomération politique, nous le savons déjà ; puis, nous allons le voir, une centralisation administrative et militaire toujours croissante, la facilité de plus en plus grande donnée à un gouvernement personnel de s'universaliser et de s'éterniser ensuite en devenant traditionnel. Ces caractères ont l'air relativement rationnel et égalitaire des constitutions qui se répandent, et l'air relativement original et autoritaire des constitutions qui, après s'être répandues, s'assoient. Tout ceci ressortira mieux par la comparaison de notre antithèse avec deux antithèses différentes, mais voisines, où deux éminents penseurs, de profondeur et d'étendue d'ailleurs inégales, se sont complus.

Tocqueville et Spencer ont eu le sentiment vif d'une grande transformation sociale qui est l'onde lente et irrésistible de notre âge; ils ont cherché l'un et l'autre à la formuler en des termes où ils ont cru voir une loi générale de l'histoire. Spencer a été surtout frappé du développement industriel de notre époque, il a vu là le trait dominant qui explique tous les autres traits de nos sociétés, notamment l'émancipation de l'individu, la substitution des droits consentis aux droits innés, du contrat au statut personnel, de la justice au privilège, de l'association libre et volontaire aux

corporations héréditaires ou imposées par l'État. Généralisant cette vue, il a regardé l'emploi déprédateur ou producteur, guerrier ou pacifique de l'activité, comme un fait majeur qui suffit à caractériser deux types de civilisation éternellement en lutte : le type militaire voué à une mort prochaine et le type industriel destiné à un idyllique et grandiose avenir de paix, de liberté, de moralité, d'amour <sup>1</sup>.

Tocqueville a été profondément, religieusement impressionné, nous dit-il, par le nivellement des conditions qui précipite les peuples, en Europe ou en Amérique, sur la pente inévitable de la démocratie. Le besoin d'égalité est, à ses yeux, le mobile supérieur de notre temps, comme le besoin de privilège était le mobile supérieur du passé, et sur l'opposition de ces deux forces il fonde le contraste des sociétés aristocratiques et des sociétés démocratiques, qui, de tout temps, ont différé en tout, en fait de langue, de religion, d'industrie, de littérature, d'art, aussi bien que de politique. Sans effroi, avec une sympathie évidente au contraire, mais sans trop d'illusions, du moins sans une dose d'optimisme comparable à celle de Spencer, il prévoit les suites de l'égalisation consommée dans la démocratie future, et les déroule en un tableau prophétique par endroits.

Sur bien des points, l'antithèse de Spencer et celle de Tocqueville marchent de front et s'accordent; car il semble que les sociétés appelées militaires par le premier sont précisément, à bien des égards, les aristocraties décrites par le second, et que les sociétés industrielles de l'un tendent à se confondre avec les démocraties de l'autre. Cependant Spencer nous dit que le militarisme engendre la coopération obligatoire, l'oppression de l'individu, sous la centralisation administrative, et que l'industrialisme a pour effet la coopération volontaire, l'indépendance individuelle, la décentralisation. Tocqueville, à l'inverse, en des pages où se condense l'érudition la plus solide jointe à la pénétration la plus réfléchie et la plus sincère, est forcé de convenir enfin, à contre-cœur, que l'égalité démocratique née de l'uniformité générale, nous conduit, presque fatalement, à une centralisation oppressive, réglementatrice à l'excès, et que les franchises locales, les garanties personnelles, trouvaient des abris tout autrement sûrs aux temps de diversité et d'inégalité aristocratiques. Cet aveu a dû lui coûter, et je ne sais comment il concilie son amour passionné de la liberté bien plus encore que de l'égalité avec sa sympathie pour un état social conformiste, intolérant, en un mot socialiste, dont il a la claire vision. Son libéralisme, au reste, n'est pas plus inconséquent que celui du grand évolutionniste anglais. Quoi qu'il en soit, lequel des deux a raison ici ? Faut-il concéder à Tocqueville que le régime aristocratique est décentralisateur, différenciateur et, en un sens, libéral, et que le régime démocratique est centralisateur, niveleur et autoritaire; ou faut-il accorder à Spencer une proposition qui paraît être l'inverse de celle-ci?

Je crois que la thèse de Tocqueville renferme une plus large part de vérité, mais qu'il a eu le tort de ne pas dégager assez nettement un côté de sa pensée demeuré dans l'ombre. Au fond, par régime aristocratique, il entend le plus souvent l'empire

---

<sup>1</sup> L'antithèse du type industriel et des types militaires des sociétés a pour premier auteur non pas M. Spencer, mais Comte. Celui-ci ne s'est pas borné à l'indiquer, il l'a souvent développée; il l'a même exagérée, - par exemple en établissant entre l'évolution industrielle et l'évolution artistique un lien indissoluble qui suffit à démentir l'antiquité classique. Encore y a-t-il, au fond, beaucoup de vérités dans ce point de vue. Seulement, même en exagérant les mérites de l'activité industrielle et sa supériorité à l'égard de l'activité guerrière, Comte s'est bien gardé d'outrer la portée de cette distinction au point de la considérer comme la ligne de partage des eaux, pour ainsi dire, en sociologie. Il sait bien que l'évolution religieuse, la succession et la distinction des formes et des idées théologiques, scientifiques, domine de très haut ces considérations de second plan. Et c'est ce que n'a pas vu M. Spencer.



dominant de la coutume, et, par régime démocratique, l'empire dominant de la mode, et, s'il eût traduit sa pensée comme je viens de le faire, elle eût été d'une justesse incontestable. Mais la traduction qu'il en a donnée est inexacte, car il n'est pas essentiel à l'aristocratie d'être liée à l'esprit de tradition, et toute démocratie n'est point hospitalière aux nouveautés. Son mérite, néanmoins, est d'avoir eu égard à l'origine héréditaire ou non héréditaire des pouvoirs et des droits, des sentiments et des idées, et de n'avoir point méconnu l'importance capitale de cette distinction, qui est négligée ou effleurée à peine par Spencer. Celui-ci ne distingue point le militarisme héréditaire et coutumier, c'est-à-dire féodal, du militarisme volontaire, imitatif du dehors et législatif, propre aux peuples contemporains. Pour lui, le fait important est la nature belliqueuse ou laborieuse de l'activité ordinaire. Mais dire que la coopération obligatoire est propre à toute nation où domine l'armée, sous prétexte que l'organisation militaire est essentiellement coercitive, c'est oublier qu'un grand atelier n'est pas moins autoritairement gouverné qu'une horde barbare, qu'une troupe de vassaux, ou même qu'un régiment moderne. Au Pérou, sous les Incas, ne doit-on pas plutôt voir un grand phalanstère qu'une grande caserne ? Toutefois, jamais despotisme guerrier n'a été plus réglementateur que ce despotisme agricole. C'est que jamais l'obéissance à la coutume n'a été plus rigoureuse, si ce n'est en Chine. La Chine est le pays le moins belliqueux, le plus travailleur qui soit au monde : n'importe, si l'on ne se paye pas de mots, la coopération y est on ne peut plus obligatoire, l'intolérance y est absolue et la centralisation administrative y est poussée aussi loin que le permet l'absence de chemins de fer et de télégraphes sur un territoire si étendu ; car le joug de la coutume, la domination des ancêtres, y pèse sur tous, à commencer par l'Empereur <sup>1</sup>.

Spencer attribue au militarisme, développé, dit-il, en France par des guerres plus fréquentes qu'en Angleterre, le caractère réglementateur et centralisateur de l'ancien régime français (complété à cet égard, on le sait, par la Révolution). Mais, remarquons-le, ce caractère s'accroît au fur et à mesure des empiétements du pouvoir royal qui, s'appuyant surtout sur les communes, c'est-à-dire sur les classes industrielles de la nation, s'étend au détriment de la caste belliqueuse des seigneurs féodaux, et a pour effet d'empêcher, sinon les guerres extérieures, intermittentes, du moins les guerres intestines, constantes, pour le plus grand avantage du travail. Le roi de France a été essentiellement un pacificateur. Si l'Angleterre est restée un pays de décentralisation relative, c'est qu'elle est restée un pays d'aristocratie. Sa richesse industrielle, qui n'était pas supérieure à celle de la France, avant la fin du dernier siècle, n'est pour rien dans ce résultat. Quant à la tendance toute récente des nations contemporaines au socialisme d'État, - objection si forte contre l'influence libérale prônée par Spencer au développement industriel, et démenti si formel opposé à ses

<sup>1</sup> Serait-ce par hasard l'habitude de guerroyer qui rendrait héréditaire l'autorité et la rendrait plus dure ? Non, la guerre victorieuse peut bien provoquer l'extension d'une noblesse préexistante, ou même lui donner naissance peut-être, mais à la condition que la société se trouve vivre sous l'empire de la coutume et prédisposée de la sorte à rendre héréditaire tout pouvoir. Dans le cas contraire, nullement. Croit-on que vingt ans de guerres continuelles dans l'Europe actuelle feraient surgir une féodalité ? Une dictature, appuyée sur une ploutocratie plus insolente encore que celle d'aujourd'hui ; rien de plus. En fait l'origine première de toute noblesse est rurale, patriarcale, domestique. Les aristocraties sont surtout vivaces et inaltérables quand elles ne sont pas belliqueuses, par exemple l'aristocratie suisse qui, malgré sa forme républicaine et fédérale, s'est perpétuée jusqu'à notre siècle, longtemps après que tout le reste du continent s'était mis à se démocratiser. - Si, malgré cela, l'idée du militarisme se lie d'ordinaire à celle du régime aristocratique, c'est que le morcellement territorial produit par la prépondérance aristocratique de la coutume, multiplie les occasions de conflits à main armée. - L'industrialisme est si peu incompatible avec le militarisme que la cité la plus belliqueuse peut-être du moyen âge, Florence, est aussi, à la même époque, le pays le plus industriel de l'Europe. Autre exemple : l'Athènes antique.

vues sur l'avenir politique, - est-il permis de l'interpréter comme un effet accidentel et momentané des armements exagérés imposés à l'Europe par la dernière guerre franco-allemande? Et ne serait-il pas plus exact d'attribuer à ce mouvement profond, invincible, présentant toutes les apparences de la durée, une cause non fortuite, non extérieure, mais interne et durable, et qui rattacherait intimement les progrès de l'État moderne aux progrès mêmes de l'industrie et de la démocratie modernes <sup>1</sup> ?

Cette cause, c'est l'habitude chaque jour plus générale de prendre exemple autour de soi, dans le présent, au lieu de prendre exemple exclusivement derrière soi, dans le passé. Depuis que cette habitude règne, il est remarquable que, soit par la guerre, soit par la paix, les nations contemporaines sont poussées dans les voies de la centralisation et de l'unification à outrance, de l'extension de l'État démocratique en surface et en profondeur ; comme, lorsque régnait l'habitude inverse, la guerre et la paix, les sièges des châteaux et les travaux des corporations, concouraient à maintenir le morcellement féodal. Pourquoi ? Parce que l'imitation extérieure produit l'uniformité vaste des idées et des goûts, des usages et des besoins, qui rend possible, puis rend nécessaire, non seulement la fusion des peuples assimilés, mais encore l'égalité des droits et des conditions, c'est-à-dire la similitude juridique entre les citoyens de chaque peuple devenus semblables sous tant d'autres rapports. Parce que cette uniformité, en outre, rend possible pour la première fois, puis rend nécessaire, la grande industrie, la production par des machines, et aussi bien la grande guerre, la destruction par des machines. Et parce que, enfin, cette même uniformité, d'où il suit qu'un homme en vaut un autre, conduit nécessairement à traiter les hommes comme des unités similaires, à chiffrer, à envisager numériquement leurs volontés par le suffrage universel, leurs actions par la statistique, et à les courber tous sous une discipline uniforme par ces autres machines qu'on nomme des administrations et des bureaux. Ce qu'il y a d'essentiel et de vraiment causal en ceci, c'est la multiplication des relations extérieures entre les classes et entre les peuples; et cela est si vrai que la transformation sociale dont il s'agit a pris naissance aussitôt après les inventions modernes relatives à la presse, à la locomotion et aux correspondances, qu'elle se développe parallèlement à la propagation de ces inventions, et que, là où elle n'avait pas commencé encore, il suffit du percement de voies ferrées et de la pose de poteaux télégraphiques pour l'inaugurer. Si la démocratie américaine présente à un degré remarquable les traits que M. de Tocqueville prête à toutes les démocraties en général, et, notamment, aux démocraties européennes, et a offert à celles-ci leur portrait anticipé, c'est que l'Amérique du Nord a devancé l'Europe dans l'emploi large et hardi des nouveaux modes de transport, des bateaux à vapeur et des chemins de fer; c'est que nulle part on n'a jamais tant voyagé, ni si vite, ni tant échangé de lettres et de télégrammes.

D'ailleurs, n'y a-t-il pas à supposer qu'en prolongeant leur existence, nos démocraties, assises enfin, s'écarteront, sur bien des points, du tableau que Tocqueville en trace ? Est-il vrai que le régime démocratique implique essentiellement l'empire de ce que j'appelle la mode et que, par suite, l'opinion et l'usage y doivent toujours être aussi instables qu'informes et tyranniques, les majorités aussi imprévoyantes et aussi

<sup>1</sup> Même aux États-Unis, malgré le caractère essentiellement pacifique de ce peuple, se remarque le penchant universel à la centralisation. Dans le numéro de mars de *Political science quarterly*, revue américaine publiée à Boston, un article de M. Burgess tend à prouver, dit le *Journal des économistes* (juillet 1886) que « il se fait un travail intérieur pour réduire l'importance des États, qui deviendraient des provinces ou des départements, et augmenter celle, de l'Union. De tout temps, d'ailleurs, l'auteur le prouve, l'Union primait les États. » - Voir aussi à ce sujet l'intéressant et instructif ouvrage de M. Claudio Jannet sur les États-Unis contemporains (1<sup>re</sup> édition, 1888).

capricieuses qu'omnipotentes? Je ne vois nulle raison de le penser. L'être social, après tout, si social qu'il soit, est un être vivant, né de la génération et né pour elle. Il veut perpétuer sa forme sociale et il n'en sait pas de meilleur moyen que de l'attacher à sa forme vitale et de la transmettre avec son sang. Toute civilisation qui est allée jusqu'au bout de ses destinées a donné le spectacle d'une société plus ou moins étendue, l'Égypte, la Chine, l'empire romain, qui, après s'être convertie, comme par une sorte d'épidémie bienfaisante, à un ensemble d'institutions et d'idées, s'y est recueillie et renfermée séculièrement par pitié filiale. J'ai déjà parlé de la Chine. Les derniers siècles de l'Empire romain nous montrent une société, non pas égalitaire, assez aristocratique au contraire, mais très uniforme et en même temps très stable, très routinière, régie par une administration très centralisée. L'Égypte ancienne, démocratique dans une certaine mesure, était non moins frappante par son uniformité d'un bout à l'autre du bassin du Nil, par sa centralisation administrative, et ne l'était pas moins par sa prodigieuse immutabilité. Tous ces exemples et toutes ces raisons nous suggèrent la pensée que notre société contemporaine gravite à son insu, à travers sa mobilité transitoire, momentanément favorable à la liberté de l'individu (comme les fluctuations de la mer donnent un air libre au navire), vers un âge de fixation coutumière où se complètera son travail actuel d'uniformisation universelle. A la fin de son livre, Tocqueville a eu ce pressentiment. Loin de favoriser les révolutions, dit-il, l'état démocratique, une fois assis, leur est contraire ; et, ajoute-t-il, « j'entrevois tel État politique qui, venant à se combiner avec l'égalité, rendrait la société plus stationnaire, qu'elle ne l'a jamais été dans notre occident <sup>1</sup> ».

---

<sup>1</sup> En lisant attentivement Tocqueville, on pourra s'apercevoir que, sans avoir jamais pris la peine de formuler le principe de l'imitation, il le côtoie toujours et ne fait qu'en énumérer curieusement les conséquences. Mais, s'il l'avait exprimé nettement et posé en tête de ses déductions, il se serait, je crois, épargné bien des erreurs et des contradictions de détail. - Il dit très bien : « Il n'y a pas de société qui puisse prospérer sans croyances semblables, ou plutôt il n'y en a point qui subsistent ainsi ; car, sans idées communes, il n'y a pas d'action commune, et, sans action commune, il existe encore des hommes, mais non de corps social. » Cela signifie, au fond, que le vrai rapport social consiste à s'imiter, puisque la similitude des idées, j'entends des idées dont la société a besoin, est toujours acquise, jamais innée. - C'est par l'égalité qu'il explique avec raison l'omnipotence des majorités, ce redoutable problème de l'avenir, et la puissance singulière de l'opinion dans les États démocratiques, sorte de « pression immense » exercée par l'esprit de tous sur l'esprit de chacun. D'autre part, il explique l'égalité par la similitude, dont, à vrai dire, elle n'est qu'un aspect. C'est seulement, dit-il, quand les hommes se ressemblent jusqu'à un certain point qu'ils se reconnaissent les mêmes droits. - Qu'y a-t-il à ajouter ? Rien qu'un mot, mais un mot indispensable : c'est que l'imitation a fait et dû faire cette similitude nullement native. L'imitation est donc l'action proprement sociale d'où tout découle.

« Dans les siècles démocratiques, dit-il encore, l'extrême mobilité des hommes et leurs impatients désirs font qu'ils changent sans cesse de place, et que les habitants des différents pays se mêlent, se voient, s'écoutent et s'empruntent. Ce ne sont donc pas seulement les membres d'une même nation qui deviennent semblables; les nations elle-mêmes s'assimilent. » On ne saurait mieux peindre, sous le nom de révolution démocratique, les effets de l'imitation-mode prépondérante. - Il donne une raison ingénieuse, et que je crois solide, du penchant des démocraties aux idées générales et abstraites qui leur font perdre de vue les réalités vivantes ; c'est que les hommes, en devenant beaucoup plus semblables, ont trouvé moins de difficulté à se voir en masse, à se totaliser, et ont pris l'habitude de tout voir ainsi. Encore un effet de l'imitation. - Je choisis ces citations entre mille pareilles. - Il écrit encore : « Ce qui maintient un grand nombre de citoyens sous le même gouvernement, c'est bien moins la volonté raisonnée de demeurer unis que l'accord instinctif, et en quelque sorte involontaire, qui résulte de la similitude des sentiments et de la ressemblance des opinions. »

## IV

### Législation

Évolution juridique. Droit coutumier et droit législatif. Droit très multiforme et très stable en temps de coutume, très uniforme et très changeant en temps de mode. Propagation des chartes de ville en ville. L'Ancien Droit de Sumner-Maine. Le rythme des trois phases appliqué à la procédure criminelle. Caractères successifs de la législation. Classification 340-354

[Retour à la table des matières](#)

Les considérations ci-dessus relatives au gouvernement peuvent être appliquées à la législation <sup>1</sup>. La législation, comme la constitution politique et militaire, n'est qu'un développement particulier de la religion. Et, de fait, la loi, à l'origine, est chose sacrée comme la couronne; les plus anciens recueils de lois, le Deutéronome, les Codes irlandais des antiques Brehons, le Code de Manou, sont inextricablement mêlés de récits légendaires, d'explications cosmogoniques. On voit par là que le prophète qui dogmatise et qu'on divinise après sa mort, est le législateur qui commande, et aussi bien le roi qui gouverne. Au début de l'histoire, le père de famille, et aussi bien le chef de bande, est à la fois tout cela. Sa qualité essentielle est d'être pontife ; comme tel, il est, par suite, chef et justicier. Il est chef, en tant qu'il dirige une action collective du groupe dans un intérêt commun à tous ses membres ; il est justicier, quand il interpose son autorité entre ceux-ci pour accorder leurs différends. Par sa manière de les accorder, si elle est suivie et conséquente avec elle-même, s'il a, comme diraient nos légistes, une jurisprudence, il les prévient enfin. Et dès lors il y a une loi dans cette petite société, c'est le souvenir de ses anciens jugements, qui implique la prévision de ses jugements futurs. - Ainsi, la législation n'est, au début, et en réalité n'est jamais, au fond, que de la justice accumulée, généralisée, capitalisée ; de même que la constitution n'est que de la politique accumulée, généralisée, systématisée. La législation est à la justice, la constitution est à la politique, ce que le lac de Genève est au Rhône.

En général, il y a entre le droit coutumier, légué par la tradition, et le droit législatif, né d'un courant d'opinion novatrice, la même différence qu'entre les constitutions originales et les constitutions rationnelles, ou entre les religions closes et les religions prosélytiques, ou même entre les patois et les langues cultivées. Les patois, les cultes locaux, les systèmes originaux de gouvernement, les coutumes aspirent à se transmettre de génération en génération; les langues cultivées, les religions ouvertes, les constitutions fabriquées, les codes nouveaux, aspirent à se répandre de proche en proche, soit dans l'étendue d'un même pays, soit au dehors. Cela n'empêche pas la langue la plus répandue d'avoir été d'abord un patois comme un autre, ni la religion la plus envahissante d'avoir en son germe dans une secte

---

<sup>1</sup> Sur le rôle, de l'imitation et de la logique sociale dans la formation du droit, voir nos *Transformations du Droit*.

étroite, ni la constitution la plus conquérante ou la plus ambitieuse d'avoir été suggérée par un petit gouvernement local, tel que celui de Lacédémone, dont nos conventionnels étaient si épris, ou, en tout cas, par un gouvernement traditionnel, tel que celui de l'Angleterre, dont nos parlementaires sont encore si enthousiasmés; ni, enfin, la législation la plus contagieuse, telle que le Droit romain ou son dérivé hybride e Droit français moderne, d'avoir sa source ou ses sources dans d'humbles coutumes telles que le *Jus quiritium* primitif et les lois franques. Et cela n'empêche pas non plus la langue, la religion, la constitution, la législation la plus propagée, de se recueillir après son expansion, de se localiser après sa diffusion et de tendre à devenir à son tour un patois, un culte local, une constitution singulière, une coutume, le tout seulement sur une plus grande échelle et avec un degré supérieur de complication. Il y a donc trois phases, je le répète, à considérer; et, au point de vue législatif comme à tous autres égards, leur caractéristique est aisée. Dans la première, le Droit est très multiforme et très stable, très différent d'un pays à l'autre et très immuable d'un temps à un autre; dans la seconde, il est à l'inverse très uniforme et très changeant, spectacle offert par l'Europe actuelle; dans la troisième, il tâche de concilier son uniformité acquise avec sa stabilité retrouvée. - Voilà le rythme sur lequel s'exécute toute l'histoire du Droit, comme un coup d'œil jeté sur elle va nous le montrer.

Il fut un temps où chaque famille ou pseudo-famille avait sa loi propre, - puis chaque clan et chaque tribu, - puis chaque cité, - puis chaque province. Pour essayer de comprendre comment s'est accompli chacun de ces pas successifs vers l'unité future du domaine législatif, regardons s'opérer le passage du droit provincial au droit national. Longtemps, chaque province de France a eu sa coutume distincte, mais à laquelle se superposait de plus en plus le corps des ordonnances royales. Encore faut-il remarquer que chaque parlement ou chaque tribunal interprétait à sa façon les lois nouvelles et se faisait une jurisprudence à part, une habitude judiciaire qui ramenait la législation à sa provincialité première, d'où elle ne paraissait pas pouvoir sortir en un temps encore dominé par l'imitation héréditaire. Mais, enfin, l'imitation contagieuse, le penchant à prendre exemple sur les innovations législatives et judiciaires de Paris, l'ayant emporté définitivement, les lois édictées par les législateurs parisiens de la Révolution et de l'Empire ont été obéies sans peine par toutes les provinces françaises, qui avaient cessé de s'incliner devant l'autorité de leurs aïeux propres, de leurs juristes particuliers. Qui plus est, la jurisprudence de chaque tribunal, de chaque cour, s'est modelée (par force, dira-t-on, mais pourquoi, si ce n'est parce que le besoin de conformisme territorial était devenu impérieux?) sur la jurisprudence parisienne de la Cour de cassation. Ajoutons que déjà cette jurisprudence nationale, après s'être établie de la sorte par mode, tend à se fixer par tradition et à immobiliser avec elle-même la législation. La loi des Douze-Tables, qui a fini par être la tradition vénérable et la coutume sacrée de Rome, a commencé par être une importation étrangère, qu'un beau feu d'imitation-mode a fait adopter.

Pendant que s'accomplit ce mouvement, un changement plus majestueux encore s'inaugure. La même cause qui a rendu nécessaire la superposition d'abord, puis la substitution d'un Droit national aux Droits provinciaux, force les divers droits nationaux à refléter l'un d'eux et à préparer l'unification législative de l'avenir. Au XVI<sup>e</sup> siècle, période éruptive s'il en fut, temps de contagion novatrice, c'était le Droit romain qui, renaissant de ses cendres éparses, se répandait sur tous les États, en même temps que, dans chacun d'eux, le progrès du pouvoir royal uniformisait la législation. Hier, c'était le Code Napoléon qui franchissait les frontières de l'Empire français. Aujourd'hui, le malheur est qu'il ne surgit nulle part aucune autorité prestigieuse assez

puissante pour construire un nouveau monument juridique propre à éblouir les yeux de loin ; mais tout porte à croire que, s'il en apparaissait quelqu'un quelque part, il serait copié partout avec une rapidité inouïe, comme le montre le succès relatif de *l'act Torrens*. À défaut de solutions juridiques vraiment nouvelles, les nouveaux problèmes juridiques qui se posent, par exemple à propos des accidents du travail et de la législation ouvrière, sont à peine formulés dans un État petit ou grand qu'ils se répercutent passionnément dans tous les autres.

Eh bien, s'il est vrai que la disposition du public moderne à la libre imitation du dehors a seule rendu possible la diffusion des Codes français notamment, ne doit-on pas juger vraisemblable que, dans les âges passés, quand un même Droit provincial s'est établi sur un certain nombre de cités, quand un même Droit urbain s'est établi sur un certain nombre de tribus, etc., une disposition analogue, au degré près, s'est fait jour dans le public d'alors, et que, sans elle, aucune de ces extensions graduelles du champ juridique n'aurait eu lieu ? Quand, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, nous voyons en France et en Allemagne un certain nombre de villes, auparavant régies par des coutumes très distinctes, présenter une similitude relative de législation, nous savons que, en France, cette uniformité s'est établie par la propagation imitative de la première charte communale dont le public d'alors s'est engoué, et nous savons que cette idée de se copier sous ce rapport est venue aux villes déjà en relations multiples de commerce ou d'alliance, de langue ou de parenté. Les coutumes de Lorris, par exemple, se sont propagées avec une grande rapidité dans le domaine royal et en Champagne. En Allemagne il en a été de même. « Presque toutes les lois municipales des villes du Rhin se rattachent à celles de Cologne, » dit M. Schulte dans son livre classique sur l'histoire du Droit allemand. Les villes du Rhin vivaient d'une vie commune par ce courant continu d'imitation mutuelle que le cours du fleuve entretenait et symbolisait. « Le Droit de Lubeck, dit le même auteur, servit de modèle à celui du Holstein et du Schleswig et à ceux d'une grande partie des villes de la mer Baltique. » Le Droit de Magdebourg fut pareillement copié, et développé aussi, par Halte, Leipsick, Breslau et autres « villes sœurs », et de Breslau « il se répandit en Sibérie, en Bohême, en Pologne, en Moravie, de sorte qu'il fut à peu près suivi dans tout l'Est. » Il n'en est pas moins vrai qu'après s'être répandue ainsi par mode, avec quelques modifications, une charte, une loi municipale, sous un nom quelconque, devenait bientôt une coutume des plus chères au cœur de ses justiciables.

En se pénétrant de cette pensée, on se gardera de l'erreur de distinguer un ancien Droit et un Droit nouveau, de creuser entre eux un abîme factice, et de supposer que le *tournant* de l'un à l'autre, en ce qu'il a de réel, ne s'est opéré qu'une fois au monde. L'éminent penseur, qui a si profondément fouillé le Droit du passé, M. Sumner Maine, n'est pas étranger à ce genre d'illusion. Suivant lui, la grande, la capitale révolution qui s'est accomplie en Droit est celle qui a eu lieu quand, suppose-t-il, à l'idée de la consanguinité familiale s'est substituée celle de la cohabitation territoriale comme fondement de l'union politique et juridique. Il y a beaucoup de vrai dans cette vue, mais si l'on cherche à la préciser on verra qu'elle doit être exprimée en d'autres termes et qu'elle gagnerait à cette traduction. Il est certain que la famille a été longtemps le domaine étroit où étaient circonscrites les obligations morales, et qu'en dehors l'univers entier était un territoire de chasse. Il s'ensuivait que le père de famille antique avait droit de haute et basse justice dans sa maison, qu'il pouvait condamner à mort sa femme, ses esclaves et ses enfants. *Mais* qu'est-ce que cette vie de famille hermétiquement fermée, si ce n'est le complet dédain professé par les parents pour tout exemple extérieur ? On comprend qu'une exclusion pareille soit difficile à maintenir ; peu à peu les barrières domestiques sont rompues, et les influences



étrangères s'ajoutent aux traditions paternelles. C'est alors, quand les diverses familles commencent à entrer dans la voie des emprunts mutuels, que les relations de voisinage concourent avec les relations de parenté pour créer des liens de droit. Mais, le seul type reconnu de la solidarité étant par habitude le lien du sang, on y a d'abord fait rentrer fictivement les liens d'amitié, par adoption ou autrement. A la paternité adoptive il faut rattacher, plus tard, dans les pays chrétiens, la paternité spirituelle, le rapport de parrain à filleul avec les droits et les devoirs qui en résultent, et aussi bien le rapport de nourricier à nourrisson (le *fostérage* irlandais), ainsi que le rapport de nourricier spirituel, c'est-à-dire de précepteur, à disciple. En Irlande, par exemple, le précepteur avait un droit de succession sur la fortune de ce dernier. Dans ce même pays, toujours d'après Sumner Maine, l'organisation ecclésiastique elle-même, l'ensemble des monastères et des évêchés, simulait une vraie tribu. C'est peut-être en vertu d'une fiction pareille que, dans tous les couvents d'hommes ou de femmes, les noms de père, de frère, de mère, de soeur, sont attribués aux religieux et aux religieuses malgré leur célibat obligatoire.

Mais, peu à peu, à mesure que les hommes non parents frayaient davantage ensemble et s'assimilaient entre eux, l'impossibilité d'étendre à leurs nouvelles relations des fictions pareilles aux précédentes dut faire renoncer à celles-ci, et le simple fait d'habiter une même contrée suffit à lier juridiquement les hommes les uns aux autres. Pourquoi ? Parce que, dans la grande majorité des cas, les compatriotes étaient devenus très semblables par l'habitude de s'imiter réciproquement. Quand, par exception, un groupe d'entre eux était très différent des autres, tel que les Juifs au moyen âge ou les nègres en Amérique, ou les Maures en Espagne sous Philippe II, ou les catholiques en pays protestant et les protestants en pays catholique au XVI<sup>e</sup> siècle, on leur refusait ou on ne leur concédait qu'à grand peine la participation au droit commun malgré la communauté de territoire. Tant il est vrai que le véritable fondement et la première condition du droit est une certaine similitude préalable des hommes qu'il doit unir. Quand la parenté était requise, c'est qu'alors elle seule faisait présumer ce degré de ressemblance, tandis qu'à présent la communauté de pays suffit à faire naître cette présomption. D'ailleurs celle-ci aspire à se fortifier par l'adjonction de la première. Les nationaux, dans les nations les plus modernes, où les races distinctes ont eu le temps de se fusionner par la soumission prolongée aux mêmes lois, sont persuadés qu'ils ont les mêmes ancêtres, et le caractère en apparence territorial de leur Droit masque la foi en cette parenté commune. Parmi les conditions d'unification nationale, Seeley place avec raison en première ligne « la communauté de race, ou plutôt la *croyance à cette communauté* ». Dans les temps les plus modernes, donc, comme dans les temps les plus antiques, ce qui importe, c'est moins la consanguinité réelle que la consanguinité fictive ou réputée réelle. - Ainsi, on le voit, c'est l'action de l'imitation-mode qui a produit, non pas une fois, mais bien souvent, la révolution juridique capitale dont parle Sumner Maine. Exprimer celle-ci dans les termes de cet auteur, c'est laisser croire que des causes physiologiques ou physiques, la génération ou le climat et la terre, sont en jeu dans cette transformation, tandis qu'une force essentiellement sociologique, l'imitation, a tout fait.

Dans ce qui précède, il est vrai, l'imitation du supérieur se présente confondue avec celle du novateur contemporain. Mais il est des cas où celle-ci s'en dégage dans le domaine juridique comme dans tout autre. L'histoire du Droit pénal fournit plusieurs exemples frappants du fait. Je me borne à les indiquer, parce que j'en ai parlé, avec quelques développements, dans un autre ouvrage<sup>1</sup>. On est stupéfait de

<sup>1</sup> Voir ma Philosophie pénale. (Storck, éditeur, 1890).



voir avec quelle rapidité, à certaines époques, se sont répandues des procédures criminelles aussi odieuses qu'absurdes, telles que la torture, ou aussi inefficaces qu'inintelligentes, telles que le jury. La torture a été à la mode en Europe à partir de l'exhumation bolonaise du Droit romain ; et jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, elle s'étend comme une inondation sanglante. - Au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est du jury qu'on s'éprend partout, sans le connaître, sur la foi de quelques anglomanes; si bien que tous les cahiers des États généraux en 1789 étaient unanimes sur ce point, comme sur tant d'autres. Et l'on sait jusqu'où cette prévention irraisonnée pour cette justice boiteuse et aveugle s'est répandue en notre siècle épris de lumières et d'égalité. - N'est-on pas fondé à soupçonner, d'après ces deux exemples, que la procédure antérieure à la torture, le duel judiciaire, s'est elle-même propagée à la faveur de quelque engouement semblable ?

Quoi qu'il en soit, il est à noter que ces modes étranges n'ont pas tardé à se fixer en coutumes très chères au cœur des populations. Le jury est à présent une institution nationale en France, et il n'est pas permis d'y toucher. Mais, au XVII<sup>e</sup> siècle, la torture a eu le même honneur. Plusieurs fois, les États généraux du XVI<sup>e</sup> siècle, et même ceux de 1614, se prononcent non seulement pour le maintien, mais pour l'extension de ce mode de preuve, et attestent l'enracinement de sa popularité.

Hâtons-nous d'ajouter que les fièvres de mode, ici comme ailleurs, produisent rarement d'aussi mauvais effets, et que, comme elles servent de simple auxiliaire, en général, à l'imitation du supérieur et à la logique sociale, elles favorisent d'ordinaire le progrès des législations. Nous en dirons autant des coutumes nouvelles qui succèdent à ces crises. - Demandons-nous donc quels sont les caractères que tend à revêtir une législation qui cherche à s'étendre, puis à se fixer sur un plus vaste espace, et quelles sont les conséquences soit de cette extension, soit de cette fixation.

Ces caractères sont en général : plus de richesse dans le contenu et plus de simplicité dans les formes, une part plus large faite aux contrats, aux engagements réciproques, à l'équité, à l'humanité, à la raison individuelle, dans le droit qui se répand; et, dans le droit qui se fixe et se codifie, un air de casuistique savante et de réglementation despotique ajouté aux précédentes qualités. Le Droit romain, tel qu'il s'est formé spontanément sous l'influence du *Jus gentium* et des adoucissements prétoriens et tel qu'il s'est codifié et immobilisé sous l'Empire, nous présente un exemple remarquable de ce double type. Partout où il a été propagé par les juristes, il a été accueilli comme la justice et la logique mêmes, et à cela tient en partie l'écrasement sous lui de presque toutes les autres législations originales de l'antiquité ou du moyen âge ; partout où il s'est établi, il a servi d'instrument puissant aux despotes. - Observons, à ce propos, que, bien qu'on oppose l'équité au privilège et la justice à la coutume, l'équité et le privilège, la justice et la coutume ont la même origine. La coutume paraît juste aux hommes primitifs, parce que, soit qu'elle accorde un privilège à l'individu ou lui impose un sacrifice, elle le traite de la même manière que les seules personnes auxquelles il ait l'habitude de se comparer, à savoir ses ancêtres et les gens de sa caste. Son besoin de similitude, de parité de traitement, est satisfait de la sorte, malgré les disparités, les dissemblances juridiques que la coutume établit entre gens déjà dissemblables de toute manière. Mais quand l'individu se soucie moins de ressembler juridiquement à ses aïeux et à ses proches qu'à ses compatriotes quelconques et en général à ses contemporains, parce que déjà sa ressemblance avec ceux-ci est devenue grande à d'autres égards, l'égalité de traitement qu'il réclame est ce qu'on appelle la justice ou l'équité, et alors peu lui importe d'être tout autrement traité que ses pères s'il l'est comme ses voisins.

Dans une certaine mesure, la distinction de la propriété foncière et du capital mobilier, dont la prépondérance sociale semble être alternative, se rattache à celle de l'imitation-coutume et de l'imitation-mode. En temps coutumier et traditionnel, il est remarquable que l'héritage transmis par les aïeux - terres, maisons, offices, usines, etc., - est considéré, et avec raison alors, comme la part de beaucoup la plus importante de la fortune ; ce que l'individu, au cours de sa vie éphémère, peut acquérir, par sa petite industrie particulière, par son commerce, par son initiative spontanée ou imitée de ses contemporains, n'ajoute en général pas grand chose à ce fonds héréditaire, fruit d'épargnes accumulées produites par l'exploitation d'inventions anciennes, d'inventions agricoles, financières, industrielles, artistiques ou autres. Il est naturel, en de telles époques, de considérer le *patrimoine* comme la propriété la plus sacrée, digne d'être sauvegardée dans son intégrité par des lois tutélaires, par le *retrait lignager* ou féodal, par les substitutions, par le respect religieux des volontés testamentaires. L'habitude d'imiter surtout les pères, de se retourner en arrière pour choisir ses modèles, conduit à l'habitude d'obéir aux aïeux et de respecter par-dessus tout leur volonté. - Au contraire, quand sévit l'imitation des contemporains, c'est-à-dire quand ceux-ci sont remarquablement inventifs et que leurs inventions font momentanément pâlir celles des pères, la facilité de s'enrichir, en exploitant les innovations contemporaines, est si grande que l'on tend de plus en plus à regarder le patrimoine comme une simple mise de début, comme un premier fonds de commerce destiné à être promptement anéanti ou décuplé par la spéculation, le travail, l'entreprise audacieuse. Par suite, le patrimoine perd de son prestige et l'acquêt revêt un caractère plus noble. Rien ne paraît plus respectable alors, en fait de propriété, que ce qui est acquis par l'effort personnel, par l'emploi intelligent des nouvelles idées industrielles, agricoles, etc. Nous en sommes là actuellement en France et partout. Il n'est donc pas étonnant que l'on parle un peu partout, à tort, je crois, de porter atteinte aux vieilles lois sur les successions, de supprimer ou de restreindre encore le droit de tester et la capacité d'hériter, et de fonder exclusivement le droit de propriété sur le travail personnel.

On le voit, l'influence de l'imitation-mode s'exerce, ici *comme partout*, dans un sens *individualiste*. - Entre parenthèses, cette opposition entre la propriété foncière et le capital mobilier se retrouve au fond de l'opposition entre le point de vue juridique et le point de vue économique. Il est à remarquer que *l'économie politique a pris naissance* - en Grèce, à Florence, en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle - aux *âges de mode*.

Les conséquences qu'entraîne le progrès du Droit en étendue d'abord, puis en stabilité, sont de plusieurs sortes: car la législation a trait à toutes les directions que l'activité *individuelle* peut prendre dans le sein de la nation ; et ces directions sont bien plus nombreuses que celles de l'activité *collective*, qui sont régies par la constitution gouvernementale. Tout ce que les nationaux peuvent faire *en masse* consiste dans une action militaire ou diplomatique sur les autres États ou dans une réforme politique sur eux-mêmes, production de puissance ou de gloire, ou de liberté nationale, industrie jugée supérieure. Encore une réforme politique n'est-elle qu'un remaniement législatif qui touche à des actes et à des intérêts de la vie privée, à des droits et à des devoirs individuels. Mais les actions que les individus peuvent accomplir *séparément* sont innombrables : occupations rurales et urbaines de toute espèce, tous les travaux agricoles ou industriels, toutes les natures de délit, tous les accords et tous les conflits d'intérêts. Il y a à distinguer ici l'activité contraire et l'activité conforme aux lois. L'activité contraire, qui doit être elle-même législative-ment prévue pour être réprimée, c'est l'ensemble des faits qui donnent lieu aux procès civils ou criminels, puisque les premiers, non moins que les seconds, supposent une

violation du droit par l'un des plaideurs, seulement une violation réputée faite par erreur et non par mauvaise volonté. L'activité conforme, d'abord l'ensemble des travaux de la justice civile ou criminelle, production de paix et de sécurité, industrie d'un genre à part, et aussi l'exercice paisible et légal de toutes les professions, production de richesses multiformes, industrie proprement dite. Or, en ce qui concerne la justice, l'uniformité de législation succédant à la diversité de législation a pour effet de centraliser, de régulariser, j'allais dire de mécaniser, le fonctionnement des tribunaux, d'élargir la jurisprudence; et la stabilité de législation a pour effet de consacrer, de consolider la jurisprudence élargie. Ceci est surtout vrai de la justice civile, mais la répression pénale subit des changements analogues. À la pénalité coutumière, routinière, fertile en supplices aussi bizarres et atroces qu'absurdes, succède une pénalité méthodique et rationnelle, trop lente à venir sans doute, mais qui, déjà, fait contraster singulièrement les pénitenciers de nos jours avec les geôles d'autrefois. À chaque accès révolutionnaire de mode, en effet n'importe en quel ordre de faits, il s'introduit dans nos sociétés plus de raison, comme, à chaque retour de coutume, plus de sagesse.

En ce qui concerne les industries quelconques, une législation uniforme, substituée au morcellement législatif, est la condition *sine qua non* de toute production en grand, par des machines et des associations de capitaux, qu'il s'agisse de voies ferrées, d'usines ou de grandes fermes ; par là, elle permet seule une prospérité brillante; et une législation stable rend seule possible une prospérité solide. Toutefois, comme le développement industriel dépend bien plus directement encore des variations de l'usage et du besoin, ces lois fondamentales et implicites, que de la loi proprement dite, il convient de renvoyer les considérations de cet ordre à la section suivante. Mais, parmi les industries, il en est une, l'agriculture, qui est sous la dépendance plus immédiate de la législation. On sait, en effet, les entraves qu'oppose à l'agriculture progressive, servie par des machines et disposant de marchés étendus, la multiplicité de coutumes ayant force de loi et juxtaposées, relativement aux servitudes, aux usufruits, aux divers modes de propriété, aux hypothèques, aux successions, à la vente, au louage, à la prescription, etc. Quand, par l'adoption facultative ou obligatoire, mais contagieuse, d'un même corps de lois émané d'une cour ou d'une capitale prestigieuse ou d'une célébrité contemporaine, ces barrières sont renversées, l'élan est enfin donné à la grande industrie agricole.

# V

## Usages et besoins Économie Politique

Multiformité et stabilité des usages; puis uniformité et rapide changement. La production et la consommation, distinction universellement applicable. Partout transmissibilité plus rapide des besoins de consommation que des besoins de production. Conséquences de cette vitesse inégale. Débouché ultérieur aux âges de coutume, débouché extérieur aux âges de mode. L'industrie au moyen âge. Ordre des formes successives de la grande industrie. - Le prix de mode et le prix de coutume. Caractères successifs imprimés au monde économique et aux aspects sociaux comparés, par les changements de l'imitation. Raison de ces changements 354-379

[Retour à la table des matières](#)

Le gouvernement le plus despotique et le plus minutieux, la législation la plus obéie et la plus rigoureuse, c'est l'usage. J'entends par là ces mille et une habitudes reçues, soit traditionnelles, soit nouvelles, qui règlent la conduite privée, non pas de haut et abstraitement comme la loi, mais de très près et dans le moindre détail, et qui comprennent tous les besoins artificiels, traduction libre des besoins naturels, tous les goûts et les dégoûts, toutes les particularités de mœurs et de manières, propres à un pays et à un temps. C'est à satisfaire ce faisceau de désirs spéciaux que s'évertue l'industrie, suivant les formes spéciales déterminées par eux, et conformément à des lois plus ou moins mal formulées par l'économie politique. Ainsi entendu, l'usage, comme le gouvernement et le Droit, se rattache à la religion ; il est un rejeton du rituel. Qui eût, deviné, par exemple, que l'usage d'écrire de gauche à droite, propre à notre civilisation, eût une origine sacerdotale ? Rien n'est plus vrai pourtant. Les Grecs avaient commencé à l'exemple des Phéniciens, par écrire de droite à gauche ; mais, plus tard, à l'exemple de leurs prêtres qui écrivaient les oracles en sens inverse, parce que la direction vers la droite était de bon augure, le côté droit étant le côté de l'orient pour le sacrificateur qui observe le ciel les yeux tournés vers le nord, ils ont entièrement réformé sur ce point leurs vieilles habitudes. « Comme on se tournait à droite pour la prière, dit Curtius, la coupe qui servait au festin du sacrifice, le casque qui contenait les sorts, la cithare destinée à célébrer les dieux, circulaient à droite » et, par la même raison, l'écriture allait à droite. De là, le sens de notre écriture à nous. Et il est curieux de voir, après cela, des anthropologistes expliquer le fait par des motifs physiologiques... - L'usage, du reste, dans les sociétés même réputées irréligieuses, ne cesse d'exprimer leur culte vrai et profond, l'idéal chevaleresque ou matérialiste, aristocratique ou démocratique, qui les domine et les conduit. La seule forme des chaises et des coffres au XII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle suffirait à révéler le mysticisme de la première époque, et l'épicurisme de la seconde.

Aujourd'hui, le même genre de confort en fait d'alimentation, d'habitation, de vêtement, le même genre de luxe, le même genre de politesse, tendent à gagner l'Europe entière, l'Amérique et le reste du monde. Nous ne nous étonnons plus de cette uniformité, qui eût paru si surprenante à Hérodote. Elle n'en est pas moins un fait capital, sans lequel notre immense richesse industrielle serait impossible, quoique les progrès mêmes de l'industrie aient contribué à la développer. Un voyageur qui eût traversé l'Europe au XII<sup>e</sup> siècle n'eût pas manqué de remarquer que, à chaque pas, d'un canton à l'autre, des populations, d'ailleurs semblables par la religion toujours, souvent par la langue, le Droit et la forme politique, différaient étrangement par leur manière de se nourrir, de se loger, de se vêtir, de se parer, de s'amuser<sup>1</sup>. Mais s'il eût repassé aux mêmes lieux cent ans après, il n'eût pas vu, dans un canton quelconque, de différence bien sensible entre les petits-fils et leurs ancêtres au point de vue de la nourriture, du logement, du costume, de la parure, des divertissements. Au contraire, un touriste moderne qui parcourt tout le continent européen, y voit partout, surtout s'il ne regarde que les capitales et les classes supérieures, même cuisine et même service dans les hôtels, mêmes chambres identiquement meublées, mêmes coupes d'habits, mêmes bijoux sur les femmes, mêmes pièces à l'affiche des théâtres ou mêmes volumes à la vitrine des libraires. Mais qu'il repasse dix ans, quinze ans après, il trouvera partout beaucoup de changements dans le menu où figureront des plats nouveaux, dans les meubles d'un tout autre style et parfois d'une utilité jusque-là inconnue, dans les toilettes tout récemment écloses de l'imagination d'un couturier à la mode, dans les bijoux nés d'une fantaisie de joaillier, dans les comédies ou les opéras et les romans en vogue. Ce contraste, que j'ai signalé aussi plus haut, est ici plus saillant que nulle part ailleurs.

Est-ce à dire que ce remplacement graduel, général ou régulier, de la diversité dans l'espace par la diversité dans le temps, et de la similitude dans le temps par la similitude dans l'espace, grâce au progrès de notre civilisation, doive être considéré comme une loi fatale de l'histoire et comme un ordre entièrement irréversible ? Non. Ce qui est vraiment irréversible, c'est le passage normal de la diversité à la similitude géographique ; car on ne saurait imaginer, si ce n'est par suite d'un cataclysme social, le retour au morcellement des usages après l'établissement de leur unité. Mais on conçoit fort bien que, sans nul soubresaut, le passage de l'identité à la différence dans le sens chronologique puisse être renversé, et que les usages s'immobilisent enfin après une période de capricieux changements ou plutôt de tâtonnements précipités. La constance des habitudes, loin de contredire en rien leur universalité, la complète. L'Europe, si bouillonnante encore de nos jours, mais qui ne l'a pas toujours été, court, sans s'en douter, à ce port où s'apaisera son orage. Cette fièvre civilisatrice qui la tourmente n'est pas chose nouvelle et inouïe dans l'histoire, au degré près ; et l'on en sait la terminaison. Ce n'est pas, à coup sûr, sans agitation fiévreuse que tout le bassin du Nil ou de l'Euphrate, tout l'empire du Milieu, toute l'Inde, ont été, à des époques plus ou moins lointaines ou obscures, partiellement uniformisés ; ce qui suppose la destruction de tant de singularités cantonales ! Elles ont dû être emportées par un courant de contagion dont cet effet suffit à attester la violence passagère. Mais ce courant a disparu, ayant fait son oeuvre. Et, après lui, sur de grands territoires asiatiques qu'il a dû recouvrir, on est surpris de rencontrer, non pas seulement une étonnante ressemblance dans les costumes, les ameublements, etc., mais encore une immuable fidélité aux anciens usages. Elle est telle que, par exemple, le type

<sup>1</sup> Ainsi, les idées et les dogmes s'étant répandus plus aisément que ces usages, et ceux-ci ne s'assimilaient que lentement à la suite de ceux-là. Exemple à l'appui de ce qui a été dit plus haut sur la marche de l'imitation du dedans au dehors.

d'habitation et de distribution intérieure, encore usité dans les palais d'Orient, a permis de reconstituer le plan des antiques palais assyriens malgré le caractère informe de leurs ruines.

Il est infiniment probable que le jeu alternatif des deux espèces d'imitation a seul pu, à la longue, transformer le monde au point d'effacer par degrés toute trace du damier primitif des usages locaux. Mais je dois prévenir une objection. Les archéologues de la préhistoire, parce qu'ils trouvent dans toutes les grottes à peu près les mêmes types de silex, de grattoirs, d'ustensiles très simples, se hâtent de conclure que les sauvages, possesseurs de ces outils et de ces armes, ne différaient guère les uns des autres par les vêtements, les mœurs et le genre de vie, et que cette ressemblance avait pour cause l'apparition spontanée des mêmes idées et des mêmes besoins chez ces hommes primitifs. Rien de plus arbitraire que cette conclusion, et la logique autorise seulement à conclure que la production ou la consommation des armes ou des outils de silex, des poteries, etc., s'est propagée par imitation-mode sur de vastes territoires à ces époques reculées où nous sommes souvent portés à supposer que l'imitation de tribu à tribu ne jouait aucun rôle important. Quand je songe que les Incas, malgré leur degré avancé de civilisation, n'ont jamais eu l'idée du char ni de la roue, ni même celle de s'éclairer au moyen d'une lampe ou d'une chandelle quelconque pour utiliser les substances oléagineuses qui se trouvaient sous leur main, je ne puis douter que la plupart des peuples sauvages n'eussent toujours ignoré l'art de la poterie si elle ne leur eût été enseignée du dehors. Il me paraît donc illusoire de voir, dans la diffusion presque universelle de cet art, la preuve de la nécessité, de l'innéité de certaines découvertes.

Je reconnais pourtant que l'existence des sauvages restés au bas de l'échelle humaine est presque aussi dépourvue d'originalité que de variété, et qu'ils se ressemblent par bien des points sans s'être imités le moins du monde. Mais leur similitude en ceci n'est point sociale ; elle est toute vitale, car les seuls besoins qu'ils connaissent sont des besoins naturels à peine marqués par le timbre spécial de la famille <sup>1</sup>.

Élevons-nous plus haut, au point où la famille, plus artificielle que naturelle, commence à être et à vouloir être une société, et non uniquement un groupe physiologique. Les usages proprement dits, les besoins factices recouvrant ou grossissant les besoins physiques, commencent alors. Ils naissent distincts de groupe à groupe, et, à mesure qu'ils se précisent et se multiplient dans chacun d'eux, ils se différencient de l'un à l'autre. Mais leur précision et leur richesse interne se continuent sans cesse, tandis que leur différenciation extérieure rencontre de bonne heure un obstacle dans le penchant inné à copier l'étranger glorieux, inventif ou vainqueur. De loin en loin, ce penchant se donne carrière ; et, grâce à cet esprit intermittent d'importation des besoins étrangers, combiné avec l'esprit constant de conservation des besoins traditionnels, chaque tribu, puis chaque cité, puis chaque province, puis chaque grande nation, et enfin la presque totalité du globe civilisé, offre, en fait

---

<sup>1</sup> Cette similitude, d'ailleurs, est très loin d'être complète. M. Émile Rivière, qui s'est beaucoup occupé de la faune des cavernes préhistoriques, remarque, à propos des grottes de Menton, la rareté extrême des débris de poissons qu'il y a trouvés. Il s'en étonne et a peine à s'expliquer qu'une population riveraine de la mer, et d'une mer si poissonneuse, ait été si peu, ou point, adonnée à la pêche. - Est-ce que l'explication la plus simple de cette étrangeté n'est pas de supposer que les habitants de ces grottes n'avaient pas encore eu l'idée d'inventer des engins de pêche suffisants ou appropriés aux poissons de leur rivage ?

d'usages, comme à tant d'autres égards, le spectacle d'une similitude progressive unie à une complexité croissante.

Si l'on voulait expliquer par la seule considération des exigences du climat, en un lieu donné, le style et le mode d'architecture qui y sont usités, on s'exposerait à de grandes déconvenues. En Asie Mineure, par exemple, sur tout le versant de la mer Noire, les maisons sont couvertes de tuiles, et, sur tout le versant de la mer de Chypre, elles ont des toits en terrasse, « quelle que soit, dit M. Élisée Reclus, la diversité du climat ». C'est une affaire de mode ou de coutume, ou plutôt d'ancienne mode devenue coutumière. - D'un bout à l'autre des États-Unis, et du haut en bas, dans toutes les classes, parmi les jolies femmes même (et certes il n'est point d'exemple plus frappant de la puissance de l'imitation) règne la répugnante habitude de chiquer qui explique la présence universelle du crachoir, le plus indispensable des meubles américains. Est-ce là une habitude commandée par les exigences de la race et du climat ? Nullement. Mode et coutume encore.

Insistons un peu à ce sujet, ne serait-ce que pour mettre en relief une distinction qui aurait pu être indiquée déjà expressément dans les sections précédentes, mais qui trouve ici plus naturellement sa place : celle de la production et de la consommation. - Chaque famille ou chaque horde, à ce début social dont nous venons de parler, a commencé par être un atelier, un magasin de toutes choses utiles, de même qu'une Église et un État. En d'autres termes, elle produisait tout ce qu'elle consommait, et elle consommait tout ce qu'elle produisait, soit en fait d'utilités privées et individuelles, soit en fait de croyances, soit en fait d'utilités collectives. Cela signifie que l'échange, la solidarité économique, n'existait pas entre les familles, non plus que la solidarité politique ou religieuse. On ne voyait pas plus certaines familles produire du blé ou du riz, des toiles ou des draps pour d'autres familles et celles-ci consommer ces produits en donnant en échange des produits différents ou des services d'un genre quelconque, politique ou militaire par exemple, qu'on ne voyait certaines familles enseigner ou commander à d'autres, leur fournir une direction intellectuelle ou volontaire, et celles-ci croire ou obéir, en donnant en échange comme précédemment des produits ou des services. - Or, il s'agit de montrer maintenant comment la production, en tout ordre de choses, s'est séparée de la consommation, et il convient d'établir que la loi de l'alternance des deux imitations s'applique à la fois à la propagation des actes producteurs et à celle des désirs consommateurs. Quand la famille est un atelier clos et se suffisant à lui-même, les secrets, les procédés de fabrication, de domestication, de culture, se transmettent de père en fils, et l'imitation ne fonctionne qu'à l'aide de l'hérédité. En même temps, les besoins que cette industrie embryonnaire satisfait se transmettent de la même manière. Mais quand la famille, informée que de meilleurs procédés sont employés en dehors d'elle, les copie et abandonne ses vieux errements ; il faut que, simultanément, les nouveaux produits, toujours un peu différents des anciens, soient appelés par le vœu des consommateurs ; il faut donc que de nouveaux besoins de consommation aient été transmis eux-mêmes par mode. Enfin, il arrive toujours qu'après un afflux d'innovations industrielles librement accueillies par une imitation du joug héréditaire et coutumier, le désir de les fixer en une coutume plus large se fait jour ; et ainsi prennent naissance les corporations. Pareillement, les besoins de consommation correspondants finissent par s'enraciner et devenir des habitudes nationales <sup>1</sup>. Puis cette marche recommence. D'une part, aux corporations

<sup>1</sup> On reconnaît les temps d'imitation-mode à l'effacement des caractères qui distinguaient précédemment les diverses professions. Cela signifie, en effet, que chacun, au lieu de se proposer pour modèle unique son patron, son *chef*, les doyens de sa famille professionnelle, jette les yeux autour de soi et cherche à copier les membres des autres carrières.



fermées de l'ancien régime on voit succéder une ère de libre concurrence, c'est-à-dire de libre imitation du dehors, qui se termine inmanquablement par un retour au monopole ancien sur une plus vaste échelle, sous le nom de grandes compagnies ou de syndicats professionnels. D'autre part, aux vieux usages du temps jadis, on voit succéder le règne du caprice généralisé et de la mode envahissante, jusqu'à ce que vienne l'heure, déjà pressentie, du repos des âmes en des besoins aussi stables qu'uniformes.

Mais il y a à noter ici un fait en apparence bien simple, qui a eu de grandes conséquences en histoire : les désirs de consommation se communiquent par imitation beaucoup plus vite en général et plus aisément que les désirs de production qui leur correspondent. Une tribu primitive voit des armes ou une parure de bronze pour la première fois, et aussitôt elle désire posséder des objets pareils. Mais ce n'est que bien plus tard qu'elle désirera fabriquer elle-même ces articles. En attendant, et l'attente pourra être longue, elle s'adressera aux fabricants d'une tribu étrangère ; et voilà le commerce né. On a remarqué, avec surprise, que la composition du bronze, dans la préhistoire, est toujours la même, malgré ce qu'il y a d'arbitraire dans cette proportion de ses éléments, chez les Sémites, les Kouschites et les Aryens (non chez les Chinois) : « fait important, dit M. Lenormand, et qui prouve qu'il s'agit d'une même invention propagée de proche en proche sur un domaine dont M. de Rougemont a fort bien établi les limites géographiques. » Cela signifie qu'à une certaine époque préhistorique le désir d'acquérir ce métal nouvellement découvert s'est répandu comme une traînée de poudre et que la plupart des peuplades ou des peuples l'ont acheté bien longtemps avant d'avoir su le composer ; sans quoi, la composition eût très sensiblement varié d'un point à un autre. - Bien d'autres faits confirment ce point de vue : notamment, la diffusion de l'ambre, aux âges préhistoriques, à de très grandes distances des lieux où on le découvre. Il en était donc du passé comme du présent, où les pays qui commencent à se civiliser forment la clientèle des vieilles nations de l'Europe, parce qu'ils ont subi la contagion des nouveaux besoins sans être encore piqués d'émulation à la vue des industries nouvelles. D'où la conquête commerciale du monde par les Anglais, si féconde en résultats immenses <sup>1</sup>.

Par exemple, dans son *Siècle de Louis XIV*, Voltaire écrit : -Tous les différents états de la vie étaient auparavant reconnaissables par les défauts qui les caractérisaient. Les militaires et les jeunes gens qui se destinaient à la profession des armes avaient une vivacité emportée ; les gens de justice, une gravité rebutante, à quoi ne contribuait pas peu l'usage d'aller toujours en robe même à la cour. Il en était de même des universités et des médecins. Les marchands portaient encore de petites robes lorsqu'ils s'assemblaient et qu'ils allaient chez les ministres, et les plus grands commerçants étaient alors des hommes grossiers. Mais les maisons, les spectacles, les promenades publiques où l'on commençait à se rassembler pour goûter une vie plus douce, rendirent peu à peu l'extérieur de tous les citoyens presque semblable. On s'aperçoit aujourd'hui, jusque dans le fond d'une boutique, que la politesse a gagné toutes les conditions. Les provinces se sont ressenties avec le temps de tous ces changements. »

La mémoire, disait Broca, n'est pas une faculté simple ; chaque fonction cérébrale a sa mémoire particulière et ses habitudes propres. J'en dirai autant de l'imitation, cette mémoire sociale : chaque fonction sociale et spécialement chaque métier, a son genre particulier, c'est-à-dire son courant et son canal propre d'imitation. *L'Imitation professionnelle* mériterait une étude à part, qui devrait être subdivisée en deux chapitres : l'un sur les *préjugés*, l'autre sur les *coutumes* qui caractérisent chaque profession. Il y a des époques où l'imitation professionnelle est étroitement canalisée, d'autres où elle s'épanche au dehors, et où les diverses imitations professionnelles communiquent entre elles.

<sup>1</sup> « Les Boschimans, décimés par la faim, sont entourés de peuples pasteurs. Et, depuis des siècles, ils ne s'emparent de leurs troupeaux que pour les détruire, et n'ont pas l'idée d'en élever de semblables... » (Zaborowski, *Revue scientifique*, 17 décembre 1892.) Ici le *besoin de consommation* a si bien précédé le *besoin de production* que ce dernier ne s'est pas encore manifesté.

Quoique ce phénomène, ai-je dit, soit tout simple ou nous paraisse tel, le phénomène contraire serait, a priori, bien plus concevable. Les désirs de production, pour se réaliser, n'ont besoin de se répandre que dans un petit groupe d'hommes, tandis que les désirs de consommation, pour être viables, doivent se propager dans une grande masse. Il est donc surprenant que, lorsque tout un peuple se laisse gagner au charme de porter certaines étoffes ou certains bijoux, d'habiter des maisons construites sur un certain plan, le désir de fabriquer ces étoffes, ces bijoux, ces maisons, ne soit très vif chez personne dans le sein de cette foule. Tant l'homme, en général, est *non seulement* imitatif, mais passif dans sa manière d'imiter. - Quoi qu'il en soit, le fait signalé s'observe en tout ordre de faits sociaux. Le goût de lire des vers, de regarder des tableaux, d'entendre de la musique ou des pièces de théâtre, est venu à tous les peuples par imitation d'un voisin longtemps avant que ne leur fût venu le *goût* de versifier, de peindre, de composer des tragédies ou des opéras. De là le rayonnement si facilement universel et le caractère supra-national de certaines grandes renommées littéraires ou artistiques <sup>1</sup>. - De même le besoin d'être régis par une législation savante et complète vient aux peuples bien avant le désir et la faculté d'élaborer un système juridique. De là l'expansion du Droit romain chez les barbares Wisigoths ou autres, et, après la Renaissance, dans presque toute l'Europe féodale. - De même encore, le besoin du sentiment religieux précède le besoin du génie religieux et aussi bien du génie philosophique, c'est-à-dire de l'invention théorique. De là les conversions si rapides des peuples naissants ou des peuples vieillis à une nouvelle religion. - Semblablement, les peuples aiment, par imitation, la gloire militaire et patriotique avant de posséder le génie des armes et de la politique qui fait les armées ou les patries glorieuses. De là une circonstance favorable à l'annexion de grands territoires par des conquérants illustres ; par exemple, à la formation de l'Empire romain. - Enfin, les peuples éprouvent, au contact d'un peuple étranger, le désir de parler une langue riche et cultivée, sans être encore capables ni désireux de la culture qui seule enrichit et perfectionne un idiome ; et j'en dirai autant des classes inférieures qui, au contact de classes lettrées, sont avides de copier un langage poli par la vie de cour et de salon, sans prétendre d'ailleurs encore à reproduire la vie mondaine. De là les rapides progrès de certaines langues sur un continent, et de certains dialectes dans un pays ; par exemple du grec dans l'empire d'Orient ou de l'anglais dans l'Amérique du Nord et dans le monde entier, et du dialecte de l'Isle-de-France dans toute la France <sup>2</sup>.

Cette antériorité, en tout genre, des besoins de consommation sur les besoins de production, peut se déduire comme un corollaire important, de la marche de l'imitation *ab interioribus ad exteriora*, c'est-à-dire de la chose signifiée au signe. Le signe, ici, c'est l'acte producteur qui réalise l'idée et le vœu de la chose à consommer. Cette idée, et ce vœu, c'est le *fond* caché dont le produit consommé est la *forme*. Or, la forme, nous le savons, est toujours en retard sur le fond dans les périodes de changement. Très justement, par exemple, Guyau remarque que « la révolution politique de la première moitié de ce siècle (en France) s'est faite dans pensée avant de se faire

<sup>1</sup> Dans son ouvrage, du reste, si intéressant, intitulé la Politique internationale, M. Novicow semble croire qu'une nationalité, pour mériter ce nom, doit être productrice des arts et des littératures qu'elle consomme. C'est une erreur, ce me semble. A ce compte, aussi longtemps que nous nous sommes nourris principalement, dans notre Europe moderne des littératures grecque ou latine, nous n'avions point de nationalité française, anglaise, espagnole, allemande.

<sup>2</sup> L'enfant de 15 à 18 mois ne sait pas parler encore, mais déjà il comprend les discours maternels. D'après Houzeau, certains animaux, tels que les singes et les chiens, arrivent à deviner le sens des mots dont se servent leurs maîtres. Eux aussi consomment du langage avant d'en produire.

dans la forme : des idées philosophiques, religieuses, sociales, inconnues jusqu'alors des poètes, éclatent au beau milieu des tranquilles alexandrins de Delille. » La transformation romantique du vers a été la fabrication du produit littéraire approprié à la demande de la nouvelle âme poétique. Est-ce que cette impuissance des novateurs, en fait d'idées et de sentiments, à trouver immédiatement les rythmes, les procédés, les symboles artistiques qui leur conviennent, ne rappelle pas l'impossibilité où sont les pays nouvellement initiés à des besoins de luxe et de confort de créer les industries adaptées à la satisfaction de ces désirs ?

Nul phénomène social n'a eu de plus grandes conséquences que le fait dont il s'agit. Il a contribué puissamment, on vient de le voir, à rompre les barrières des nationalités devant le torrent des exemples civilisateurs qui s'en échappaient ou qui y entraient. Les échanges internationaux ont pris naissance de la sorte. Supposez que le besoin de reproduire, en tout ordre de faits, l'objet nouveau vu à l'étranger eût précédé ou accompagné le besoin de consommer cet article, que serait-il arrivé ? Les familles primitives se seraient copiées sans s'unir, et, après chaque emprunt qu'elles se seraient fait, seraient restées aussi closes les unes aux autres qu'auparavant, sinon aussi hostiles, pareilles aux monades de Leibniz, qui s'entre-reflètent sans s'influencer réciproquement. Il est vrai que cette hétérogénéité unie à cette similitude, ce morcellement dans cette uniformité, impliquent une espèce de contradiction et ne sauraient se prolonger indéfiniment. - La passivité imitative de l'homme a donc eu cet heureux résultat de multiplier les liens commerciaux, politiques, intellectuels des groupes humains, et d'opérer ou de préparer leur fusion. Quand, après ; quand un peuple, après avoir longtemps fait venir de l'étranger les livres, les peintures, les hommes d'État, les législateurs, les articles de luxe dont il a besoin, s'avise d'avoir une littérature, un art, une diplomatie, une industrie de luxe à soi, la plupart de ses essais avortent : ou, s'ils réussissent, grâce à l'élévation des tarifs de douane ou à toutes autres mesures de protection qui tendent à ramener l'isolement antérieur, les habitudes prises sont trop fortes pour être rompues tout à fait et ne pas se renouer un jour ou l'autre, au bénéfice de tous.

En réalité, quand, longtemps après de nouveaux besoins de consommation, de nouveaux besoins de production éclatent chez un peuple, ceux-ci ne consistent pas à copier purement et simplement les littératures, les arts, les stratégies, les industries de la nation qui a jusque-là inondé ce pays de ses produits. Mais une production originale se fait jour, qui cherche à son tour et parvient le plus souvent à se frayer des débouchés parmi ses anciens fournisseurs. Aussi, dans les sections qui précèdent, ai-je considéré comme la condition première et préalable d'une grande littérature, d'une grande civilisation, d'une grande politique, d'une grande sécurité, la propagation étendue d'une langue, d'une religion, d'une autorité gouvernementale, d'une législation. Et maintenant je n'aurai pas de peine à faire voir que la condition première et préalable d'une grande industrie, d'une grande richesse et aussi bien d'un grand art (en anticipant sur le sujet de la section suivante), est la propagation étendue d'un même ensemble de besoins et de goûts, ou, en un seul mot, d'usages individuels.

Ici, comme plus haut, il faut distinguer l'influence que le passage de la coutume à la mode en fait d'usages, et, plus tard le retour de la mode à la coutume élargie, exercent sur les caractères de l'industrie.

En un temps où la coutume impose à chaque localité des aliments, des vêtements, des meubles, des logements, etc., qui restent fixés pendant plusieurs générations, mais sont différents de lieue en lieue, il est clair que la production en grand par des

machines, fût-elle connue, serait sans emploi. L'artisan s'attache alors à faire un petit nombre d'articles, mais d'articles très solides et très durables <sup>1</sup>, tandis que, plus tard, aux époques où règne la mode uniforme d'un pays à l'autre, mais changeante d'une année à l'autre, l'industriel vise à la quantité, non à la solidité des produits. Un constructeur de navires de commerce disait à Tocqueville, en Amérique, qu'à raison du changement fréquent des modes navales, il avait intérêt à construire des bateaux de peu de durée. Aux âges de coutume, c'est le débouché ultérieur, étroit et prolongé, tandis qu'aux âges de mode, c'est le débouché extérieur, vaste et bref, qui est recherché par le producteur. Quand il s'agit de produits dont la qualité essentielle est de durer, tels que les édifices, les bijoux d'or ou de pierres précieuses, les meubles, les reliures, les statues, etc., il se peut que, jusqu'à un certain point, l'insuffisance de la clientèle contemporaine, en temps de coutume, soit compensée par la perspective de la clientèle future accrue à chaque génération. Aussi le moyen âge, malgré son morcellement d'usages locaux <sup>2</sup>, a-t-il eu ses grands architectes, ses grands orfèvres, ses ébénistes, ses relieurs et ses statuaires remarquables. Mais, pour les produits destinés à une destruction plus ou moins prochaine et que leur consommation use rapidement, cette compensation n'existe pas; et il ne faut donc pas s'étonner que l'horticulture, l'agriculture même, la verrerie commune, la poterie ordinaire, la draperie, aient si peu prospéré, si faiblement progressé, sous le régime féodal. À l'inverse, si l'instabilité des goûts, en temps de mode, entrave le développement des industries ou des arts tels que l'architecture ou la statuaire, qui doivent s'adresser à l'avenir, l'uniformité des goûts, sur un vaste territoire, favorise extrêmement, malgré leur instabilité, les progrès de toute fabrication essentiellement éphémère, telle que la papeterie, le journalisme, le tissage, le jardinage, etc.

Mais il n'en est pas moins vrai que, si à l'uniformité acquise des usages venait jamais se joindre leur stabilité retrouvée, une troisième période d'une prospérité incomparable s'ouvrirait pour l'industrie; et l'on peut déjà l'entrevoir. La Chine, en ce qui la concerne, est arrivée depuis des siècles, à ce terme heureux : on sait sa surprenante richesse industrielle, étant donné le mince trésor d'inventions qu'elle exploite.

En tout ceci ai-je exagéré le rôle de l'imitation? Je ne le crois point. Il est remarquable que, lorsque la grande industrie commence à se montrer dans un pays, elle s'applique d'abord à des objets de luxe, tapisserie, bijoux, etc., et c'est seulement plus tard qu'elle s'étend aux objets de *seconde*, puis de *première* nécessité. Pourquoi ? parce que l'assimilation des usages s'opère dans les classes supérieures, consommatrices des objets de luxe, avant de s'accomplir dans les couches populaires. C'est donc

<sup>1</sup> « L'industrie du lainage à Rome, dit Roscher, se distingue par la solidité de ses produits, auxquels les habits monastiques, *dont la mode* ne change pas, a donné le ton. »

<sup>2</sup> Ce n'est pas que le moyen âge n'ait connu les entraînements de la mode. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, d'après Cibrario, on se plaisait, dans la noblesse, « à se vêtir de vêtements empruntés aux nations les plus lointaines, comme les *sarrasines* et les *esclavines* ». Les femmes de Florence portaient du « gros vert » de Cambrai. Les changements de mode même étaient assez fréquents, toujours dans la noblesse et aussi dans la bourgeoisie riche, pour tout ce qui se rapporte à l'habillement, bien moins fréquents pourtant qu'ils ne le sont aujourd'hui pour tous les articles quelconques et dans toutes les classes. « Le costume du peuple, dit M. Rambaud, a peu changé pendant le moyen âge. » C'est qu'il est resté traditionnel. « En revanche, ajoute-t-il, les classes riches eurent des modes d'une capricieuse variété. » C'est qu'elles subissaient l'influence de la mode. - À toutes les époques, dans l'antiquité comme au moyen âge, on remarquera que le règne de la mode accompagne la période brillante, ascendante, des civilisations. « Les Perses, dit Hérodote, sont les hommes les plus curieux des usages étrangers. Ils ont pris, en effet, l'habillement des Mèdes..., et, dans la guerre, ils se servent de cuirasses à l'égyptienne. Ils ont emprunté aux Grecs l'amour des garçons. »

bien à tort qu'on a reproché à Colbert d'avoir encouragé *les* manufactures de soieries et autres industries aristocratiques. Il n'y avait que cela de viable à son époque. - Cependant Roscher, qui nous signale l'ordre, en apparence bizarre, dans lequel se succèdent les formes de la grande industrie, ne me semble pas en avoir aperçu la raison. « Dans les temps anciens, dit-il, la commodité beaucoup moindre des moyens de transport, la différence plus tranchée des caractères, des mœurs et des coutumes dans les différentes contrées, enfin le manque de machines, avaient pour conséquence nécessaire une bien plus grande dispersion de l'industrie. » Ici la cause que j'ai indiquée comme unique n'est pas même nommée; mais celles qu'on lui substitue ne sont, à mon avis, que ses conséquences. L'insuffisance des moyens de transport, par exemple, n'était-ce pas, de même que la différence des caractères, des coutumes et des mœurs, l'effet d'une trop faible part faite à l'imitation des étrangers chez les consommateurs? Si les diverses localités avaient désiré acheter les mêmes articles, le besoin de routes entre elles eût été senti, et, avant peu, satisfait. Mais les *frères pontifes* (congrégation religieuse créée tout exprès au moyen âge pour construire des ponts et des routes, sorte d'administration cléricale des ponts et chaussées) avaient beau percer de nouvelles voies <sup>1</sup>, on les laissait dépérir faute de s'en servir. Sous l'Empire romain, il y avait des voies excellentes; mais comme, malgré l'élan donné à l'assimilation universelle par le prestige de Rome <sup>2</sup>, les usages particuliers des diverses provinces restaient encore assez dissemblables, la grande industrie était assez peu connue à cette époque <sup>3</sup>.

Quant au manque de machines, il peut s'expliquer de la même manière. Car, à vrai dire, les machines propres à développer la grande industrie ou à la susciter, existaient en germe dès l'antiquité dans toutes les branches de la production, éparses en Égypte, en Phénicie, en Grèce, à Babylone. Si elles s'étaient propagées, par imitation-mode, chez les producteurs, elles n'auraient pas manqué de suggérer des perfectionnements rapides. Ce qui faisait donc défaut, c'était le penchant à imiter l'étranger. Ainsi tout se ramène là. La première condition, pour que la grande papeterie devienne viable, c'est, sans aucun doute, que l'usage d'écrire se soit suffisamment généralisé. D'ailleurs, les machines proprement dites ne sont pas indispensables à la grande industrie. Elle est *manufacture* au moins autant que *machino-facture*. Il y avait, à Rome notamment, à défaut d'imprimerie, de grands ateliers de copistes qui manufacturaient des éditions de Virgile, d'Horace ou d'autres classiques, et c'était là, par exception, une assez grande industrie, parce qu'elle s'adressait aux lettrés de tout l'Empire pourvus de la même éducation, parlant la même langue et animés des mêmes goûts littéraires <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voir Jusserand, La vie nomade au moyen âge.

<sup>2</sup> Un fait surprenant, où se montre bien la force du prestige romain et du penchant à imiter son vainqueur, c'est le fait que l'usage si singulier et si incommode de manger couché s'est généralisé dans tout l'Empire, du moins dans les hautes classes. De cet usage dérivait un luxe que nous ne connaissons plus : la distinction du lit de sommeil et du lit de table; ajoutons du lit nuptial, qui différait des deux.

<sup>3</sup> Il y avait cependant déjà, grâce à l'expansion des exemples romains dans le monde barbare même, des industries d'exportation. La Barbarie insensiblement se romanisait par ses besoins et ses goûts, et « peu à peu, dit Amédée Thierry, l'habitude des marchandises romaines devint si générale que le Sarmate et le Germain ne se servirent plus pour leurs vêtements que d'étoffes fabriquées soit dans les provinces voisines, soit en Italie. » (Tableau de l'Empire romain.)

<sup>4</sup> On a encore attribué la lenteur des progrès de l'industrie, pendant le moyen âge, et même au début de l'ère moderne, à l'absurdité des lois somptuaires et à l'organisation étroite et routinière des corporations. Mais ce sont là encore des conséquences de mon explication. Les lois somptuaires arrêtaient ou amortissaient le penchant à l'imitation d'une classe par d'autres classes ; et le monopole corporatif empêchait les aspirants à la production de copier les procédés employés par les membres de la corporation dont ils ne faisaient pas partie. - On a dit que la prospérité industrielle de l'Allemagne, avant même 1871, était due à l'union douanière, au Zollverein. Mais



Mais n'omettons pas la remarque suivante : il ne suffit pas que la similitude des usages et des besoins existe, il faut encore qu'elle soit connue pour que la grande industrie devienne possible. Au moyen âge, d'après Jusserand, il ne passait sur les mauvaises routes du temps que les rois et leur suite, les grands seigneurs, les pèlerins, les criminels fugitifs et quelques ouvriers errants, les ménestrels, les frères prêcheurs et les frères mendiants, les vendeurs de reliques ou d'indulgences. De cette énumération, il résulte que la seule ou la principale industrie d'exportation populaire à cette époque était le commerce des indulgences et des reliques. Quant aux ménestrels, ils ne travaillaient que pour quelques châteaux et une ou deux cours. Est-ce à dire pourtant qu'il n'y avait alors dans le peuple qu'un seul besoin, partout le même, à savoir, celui d'acheter des reliques et des indulgences <sup>1</sup> ? Non, mais cette similitude, dérivant de la communauté de religion, était connue de tous, tandis que les autres ressemblances, en général, ne l'étaient pas. Les pèlerins cependant et les autres nomades servaient à répandre peu à peu la conscience, d'abord vague, de ces ressemblances déjà nombreuses, et même à accroître encore leur nombre. En cela, ils préparaient l'industrie de l'avenir. Les frères prêcheurs concouraient inconsciemment au même but en assimilant les esprits, en répandant des idées démocratiques sous couleur évangélique, ou des idées évangéliques sous couleur démocratique. De la sorte, ils touchaient les âmes, et c'est là toujours qu'il faut frapper, même pour n'aboutir qu'au bien-être matériel. Il a fallu les ardentes homélies d'innombrables Savonaroles, il a fallu les discours de Luther et de ses sectateurs, il a fallu les théories passionnées de nos encyclopédistes, pour arriver à ce résultat que presque toutes les classes ou presque toutes les nations s'habillent et vivent à peu près de la même manière, sciemment et publiquement, ce qui permet à la grande industrie de déployer ses ailes.

Parmi les usages dont la similitude est exigée pour que la grande industrie apparaisse, il en est un qu'il importe avant tout de considérer, parce que l'assimilation de tous les autres ne sert pas à grand'chose si la sienne ne s'y ajoute. Je veux parler de l'usage qui a trait à la détermination des prix. Qu'une règle logique, non pas celle, il est vrai, de *l'offre et de la demande*, à l'usage des économistes dogmatiques, mais une autre, plus précise et plus complète, préside à la formation des prix *là où pour la première fois chacun de ces prix est formé*, je l'admets volontiers. Mais, une fois un prix établi quelque part à la suite d'un calcul ou d'un contrat clairement discuté, il se répand par mode bien au delà des lieux où règnent les conditions spéciales qui l'ont fait établir rationnellement; ou bien, par coutume, il se maintient et persiste sur *place* bien longtemps après que les conditions premières de son établissement ont disparu. Mais, quoique cette persistance par coutume ou cette diffusion par mode soit regardée ou doive être regardée par les économistes classiques comme un abus et une contravention à leurs lois, il est certain que, sans cette persistance, ou sans cette diffusion, suivant les temps, l'industrie serait entravée dès ses premiers pas. Nos grands magasins seraient-ils possibles si chacune des villes où ils expédient leurs colis sans nombre, voulait payer conformément à son prix traditionnel et refusait d'accepter leur prix uniforme ? Et nos grandes usines pourraient-elles longtemps fonctionner si chacune d'elles s'obstinait à payer toujours le même salaire coutumier à ses ouvriers sans tenir compte de la hausse ou de la baisse des salaires autour d'elles ?

---

supposez que ces petites principautés, ces villes libres, ces mille lambeaux passés de l'Allemagne actuelle, eussent gardé chacun leurs besoins et leurs luxes caractéristiques, l'union douanière aurait-elle été possible ? Certainement non.

<sup>1</sup> De là, soit dit en passant, un luxe tout nouveau, que le plus luxueux des Romains n'eût jamais soupçonné, celui des reliquaires et des châsses.

Autrefois, en revanche, quand tout artisan travaillait en vue de l'avenir, toute perspective étant fermée dans le présent étroitement circonscrit <sup>1</sup>, quand il ne pouvait compter, pour vivre et s'enrichir, sur l'élargissement de sa clientèle et de ses bénéfices, mais seulement sur leur durée, quand des liens rigoureux l'unissaient, pour de longues années, à son patron, et quand les patrons entre eux étaient liés par une association perpétuelle, quelle sécurité fût restée à tous, consommateurs aussi bien que producteurs, si les prix futurs n'eussent pas été assurés et tenus pour certains d'avance ? Ainsi, la fixation coutumière des prix dans le passé a compensé leur dissemblance locale, comme, dans le présent, leur uniformité compense leur changement ; jusqu'à ce qu'un jour, enfin, peut-être, aussi fixes qu'uniformes, ils fournissent à la production une ampleur et une solidité de débouché qui décupleront son audace.

- De fait, toute mode nouvelle aspire à s'enraciner en coutume; mais un petit nombre seulement y parviennent, par la même raison que beaucoup de germes avortent. Cependant, il suffit que quelques-uns des besoins ou de leurs nouveaux moyens de satisfaction importés du dehors s'implantent dans un pays pour que la consommation y devienne de plus en plus complexe; car les besoins et les luxes préexistants n'y disparaissent pas, ou n'y cèdent la place qu'après une longue résistance. En Europe l'habitude de manger du pain n'a pas été entamée par l'importation du riz asiatique; pas plus qu'en Asie l'habitude de manger du riz n'a sérieusement souffert de l'introduction du pain européen. Mais la cuisine ici et là s'est compliquée d'un élément nouveau. « Une erreur commise en France <sup>2</sup>, au moment de la signature de la convention commerciale en 1860, a été de croire que les vins français étaient appelés à remplacer la bière dans le Royaume-Uni. On se flattait alors de faire pénétrer nos vins dans la classe des consommateurs, que l'on supposait ne s'en être abstenus qu'à raison de l'élévation des droits, et, par suite de la cherté des prix. Ces prévisions ont été déçues. Si le vin français a fait des progrès sur le marché britannique, ce n'est que pour une clientèle fort restreinte, dont ne font partie ni les classes ouvrières ni même la majorité des classes moyennes <sup>3</sup>. Bien que nos produits viticoles soient mieux appréciés aujourd'hui, ce n'a jamais été aux dépens de la bière. La consommation de cette boisson a toujours augmenté dans des proportions tout autres que celles des vins étrangers. » Ainsi, le vin s'est ajouté à la bière en Angleterre, mais ne l'a nullement remplacée.

Les caractères que le règne de la mode en fait d'usages impose à l'industrie sont faciles à deviner. Pour se répandre, par une sorte d'épidémie conquérante, une langue doit se régulariser et se dépoétiser, prendre un air plus logique et moins vivant, - une religion doit se spiritualiser, devenir plus rationnelle et moins originale, - un gouvernement doit devenir plus administratif et moins prestigieux, - une législation doit briller par la raison et l'équité plus que par l'originalité de ses formes, - une industrie, enfin, doit développer son côté machinal et scientifique au détriment de son côté spontané et artistique. - En un mot, ce qui semblera peut-être singulier, le règne de la mode paraît lié à celui de la raison. J'ajoute : à celui de l'individualisme et du

<sup>1</sup> Je me permets à ce sujet de renvoyer le lecteur à deux articles que j'ai fait paraître, en septembre et octobre 1881, dans la Revue philosophique, sous ce titre : La psychologie en économie politique. Voir notamment p. 405 et suiv. de ce tome de la Revue. - J'ai traité le même sujet en 1888, plus complètement, dans la Revue économique de M. Gide, sous ce titre : Les deux sens de la valeur (études reproduites avec additions, dans ma Logique sociale, 1894).

<sup>2</sup> Journal des Économistes, février 1882.

<sup>3</sup> On voit qu'ici comme partout les couches sociales se sont montrées d'autant moins attachées à leurs habitudes et d'autant plus ouvertes aux contagions étrangères, que ces couches sont plus élevées.



naturalisme. Cela s'explique si l'on songe que l'imitation des contemporains s'attache à ses modèles individuellement considérés, détachés de leur souche, tandis que l'imitation des aïeux affirme le lien de solidarité héréditaire entre l'individu et ses ascendants. Aussi s'apercevra-t-on sans peine que toutes les époques d'imitation-mode, - à Athènes sous Solon, à Rome sous les Scipions, à Florence au XVe siècle, à Paris au XVIe siècle, plus tard au XVIIIe, - sont caractérisés par l'invasion plus ou moins triomphante du droit dit naturel (lisez individuel aussi bien) dans le droit civil, de la religion dite naturelle dans la religion traditionnelle, de l'art que j'appellerai également naturel, c'est-à-dire fidèle observateur et réflecteur de la réalité individuelle, dans l'art hiératique et coutumier, de la morale naturelle, comme nous le verrons bientôt, dans la morale nationale... Les humanistes italiens, Rabelais, Montaigne, Voltaire, personnifient ce caractère naturaliste et individualiste sous divers aspects. Rien n'étant plus naturel à l'individu humain que la raison, rien n'étant plus propre à satisfaire la raison individuelle que l'ordre symétrique et logique substitué aux complications mystérieuses de la vie, il ne faut pas s'étonner si l'on voit ici le rationalisme, l'individualisme et le naturalisme se donner la main. Le règne de la mode en tout genre se distingue par l'épanouissement de quelques libres et grandes individualités. - Linguistiquement, c'est alors que les grammairiens, tels que Vaugelas, ont beau jeu, et même que les fabricants d'idiomes de toutes pièces, par exemple du volapük, peuvent espérer quelque succès, à la condition toutefois que leurs réformes aient un cachet de régularité et de symétrie. - Religieusement, c'est l'ère des grands réformateurs, des grands hérésiarques, des grands philosophes, qui réussissent à la condition de simplifier et de rationaliser la religion. - Politiquement, législativement, c'est l'époque des fondateurs d'empires et des législateurs illustres qui perfectionnent l'administration et la codification. - Économiquement, c'est la période des grands inventeurs industriels qui perfectionnent les machines. - J'ajoute que, esthétiquement, c'est le moment des glorieux créateurs d'arts qui poussent au plus haut point le perfectionnement mécanique des trucs et des procédés de composition. - Aussi, partout où l'on voit surgir de grandes renommées, on peut affirmer que la contagion de la mode a sévi, quoique chacune de ces gloires ait été le point de départ d'un fétichisme traditionnel aussi exclusif et aussi tenace que les fétichismes antérieurs détruits par elle. Les *moliéristes*, par exemple, avec leur attachement pieux à de petites traditions du théâtre français, ne doivent pas nous faire oublier que Molière, leur idole, a été, dans son siècle artistiquement novateur, l'homme le plus ouvert aux innovations, le plus ennemi des fétiches. Ces moliéristes peuvent nous faire comprendre les *homéristes*. Soyons sûrs qu'Homère, comme Molière, apparut à un âge d'expansion imitative, quand tout l'archipel et toute l'Asie Mineure commençaient à accueillir le rayonnement de l'Ionie.

En résumé, le rôle joué par la coutume et la mode, dans la sphère économique, correspond très bien à l'action exercée dans les autres sphères du monde social par ces deux directions, toujours coexistantes, mais alternativement croissantes ou décroissantes, de l'imitation. Il rentre sans difficulté dans la loi générale que nous avons formulée. Mais, en outre, la raison de cette loi, de cette lutte, pleine de péripéties, entre la coutume et la mode, jusqu'au triomphe final de la première, nous est à présent suggérée. Puisque chaque invention est le foyer d'une imitation particulière qui en émane, le besoin d'imiter doit toujours se tourner de préférence vers le côté où brille la plus riche pléiade d'inventions, c'est-à-dire tantôt exclusivement vers le passé, si les aïeux ont été seuls inventifs ou plus inventifs que les contemporains, tantôt aussi, et de plus en plus, vers le présent et l'étranger, si les contemporains sont plus inventifs que ne l'ont été les aïeux. Or, il est inévitable que ces deux cas alternent longtemps, car, dès qu'une mine de découvertes est découverte, tout le monde l'exploite et elle ne

tarde pas à s'épuiser momentanément pour grossir le legs du passé en attendant qu'une nouvelle veine soit trouvée ; et, quand la dernière de ces mines aura été exploitée, il faudra bien s'adresser désormais aux ancêtres seuls pour leur demander des exemples.

Il y a entre le règne de la mode et le progrès de l'invention contemporaine une réciprocité de stimulation qui ne doit pas nous faire méconnaître l'antériorité de celle-ci. Sans doute, comme je l'ai déjà dit, le courant de la mode, une fois lancé, surexcite l'imagination inventive dans les sens les plus propres à accélérer son débordement ; mais qui l'a lancé, si ce n'est l'impulsion donnée par le contact d'un pays voisin où des nouveautés fécondes ont plus ou moins spontanément éclaté ? Nous n'en pouvons douter dans notre siècle, en ce qui concerne l'industrie ; car, certainement la cause première de cet engouement, qui pousse tous les peuples européens à s'imiter entre eux, est l'invention des machines à vapeur, qui ont permis de produire en grand, et des chemins de fer, qui ont permis de porter au loin les produits, sans parler des télégraphes. C'est surtout en nature d'industrie et de science que l'imagination de notre âge s'est donné carrière ; aussi est-ce surtout par son côté économique et scientifique qu'il a brisé les barrières de la coutume. En matière artistique, au contraire, comme l'originalité créatrice lui a souvent fait défaut, l'esprit de tradition a subsisté dans l'ensemble. Le détail est significatif. En architecture, où nous n'avons presque rien inventé, notre époque a servilement copié des modèles gothiques, romains, byzantins. Autant le XIII<sup>e</sup> siècle, à cet égard, a été novateur, autant le nôtre a été traditionaliste - du moins jusqu'à l'avènement de ce qu'on pourrait appeler l'architecture du fer.

En effet, malgré la caractère en partie accidentel des inventions, les inventeurs eux-mêmes sont si imitateurs qu'il y a, à chaque époque, un courant *d'inventions* dans un certain sens général, ou religieux, ou architectural, ou sculptural, ou musical, ou philosophique, etc. Il y a des courants d'inventions qui doivent par force ou d'habitude en précéder d'autres. Par exemple, le génie mythologique a dû habituellement - je ne dirai pas avec Comte, nécessairement, - s'exercer avant le génie métaphysique. À coup sûr, le génie créateur des langues a été antérieur aux deux. Aussi est-ce celui qui s'est le plus anciennement épuisé ; et nous ne devons donc pas être surpris si dans les sociétés les plus progressives, les plus dédaigneuses de la coutume à d'autres égards, l'empire de la coutume en ce qui a trait au langage prévaut chaque jour davantage, par le respect plus outré de l'orthographe et l'esprit croissant de conservation philologique. - On pourrait, ce me semble, par des considérations puisées à la même source, expliquer en histoire beaucoup d'apparentes singularités. Mais le lecteur saura bien faire lui-même ces applications non indiquées ici.

## VI

### Morale et art

Devoirs, inventions originales au début. Élargissement graduel du public moral et du public artistique. L'art de coutume né du métier, professionnel et national ; l'art de mode, inutile et exotique. Morale de mode et morale de coutume. Probabilité pour l'avenir. – Le phénomène historique des Renaissances, soit morales, soit esthétiques.

[Retour à la table des matières](#)

Les goûts, qui se formulent en principes d'art, et les mœurs, qui se formulent en principes de morale, variables d'après les temps et les lieux, régissent deux fractions importantes de l'activité sociale, et, par suite, font partie, comme les usages, les lois, les constitutions, du gouvernement des sociétés, dans le sens large et vrai du mot. Cela est si vrai que plus un peuple devient moral ou devient artiste, moins il a besoin d'être gouverné. Une moralité achevée permettrait l'avènement de l'anarchie. - Mais, pour éviter les banalités que ce double sujet comporte, nous ne voulons nous permettre ici que de très courts développements. Nous n'avons pas à prouver, je pense, il nous suffira d'indiquer l'origine religieuse de l'art dont il a été parlé dans un chapitre antérieur<sup>1</sup>, et celle de la morale dont les devoirs ne sont d'abord compris que comme des commandements divins. Les sentiments moraux et les goûts artistiques émanent donc de la religion. Ajoutons : de la famille. À l'époque où chaque famille, chaque tribu, avait sa langue et son culte à soi, elle avait, quand elle était bien douée artistiquement, son art particulier, pieusement transmis de père en fils, et, quand elle était pourvue d'instincts sympathiques, sa morale particulière ou son recueil propre de préjugés moraux, souvent immoraux, de sacrifices difficiles et bizarres, scrupuleusement observés de temps immémorial. Combien de fois ces arts murés et ces morales closes ont dû rompre leurs barrières ! Combien de fois, après leur débordement extérieur, ils ont dû se refermer et se garantir dans leurs nouvelles frontières, puis les reculer encore et ainsi de suite séculièrement, avant qu'on ait pu voir sur la terre ce spectacle inouï de nations vastes et nombreuses sentant à la fois, et à peu près de la même façon, le beau et le laid, le bien et le mal, admirant ou raillant les mêmes tableaux, les mêmes romans, les mêmes drames, les mêmes opéras, applaudissant aux mêmes actes de vertu ou s'indignant des mêmes crimes publiés par la presse périodique aux quatre coins du monde en même temps !

Sous ce nouvel aspect, le monde nous présente encore le contraste que nous avons signalé tant de fois. Jadis, au temps où la coutume prédominait, en art et en morale comme en religion et en politique, chaque nation, et, pour remonter plus haut, chaque

---

<sup>1</sup> Jusqu'aux derniers temps de l'Empire romain encore, les spectacle et les fêtes publiques, où l'art se déployait sous toutes les formes, faisaient partie des solennités du culte. Aussi les anciens n'ont-ils point connu la distinction toute moderne entre la musique profane et la musique religieuse.

province, chaque cité se distinguait des nations, des provinces, des cités voisines par ses productions originales de bijoux, d'armes ciselées, de meubles richement ouvrés, de figurines, de légendes poétiques, et aussi bien de vertus caractéristiques, en sorte que, d'une lieue à l'autre, souvent, le beau et le bien apparaissaient tout différents ; mais, en revanche, d'un siècle à l'autre, en chaque pays, le beau et le bien ne changeaient guère, et les mêmes vertus, les mêmes objets d'art s'y reproduisaient immuablement. Au contraire, de nos jours, en notre siècle de mode déployée et envahissante, les oeuvres artistiques et les actes vertueux sont à peu près semblables partout, sur deux continents au moins, mais, de dix en dix ans, pour ne pas dire d'année en année, les manières et les écoles de peintres, de musiciens, de poètes, se transforment avec les goûts du public, et les maximes morales elles-mêmes s'usent, s'altèrent, se renouvellent avec une effrayante facilité. Il ne faut pas trop nous alarmer cependant de cette mutabilité extraordinaire, s'il est vrai que, liée à l'universalité correspondante, elle se rattache à toute une série d'oscillations rythmiques de plus en plus larges dont les conséquences au point de vue de la moralité notamment ont été des plus salutaires, et s'il est vrai que l'expérience du passé nous donne lieu de compter, dans un avenir plus ou moins proche, sur un retour à la fixité rassurante de l'idéal, jointe enfin à sa pacifiante uniformité.

Les devoirs, si simples qu'ils paraissent à ceux qui les pratiquent depuis longtemps, ont tous été des inventions individuelles et originales à leur début; inventions successivement apparues comme les autres, et successivement répandues <sup>1</sup>. Elles ont été provoquées et favorisées dans leur succès tantôt par les dogmes d'une religion nouvelle dont elles déduisaient logiquement les conséquences pratiques, fort étranges le plus souvent, tantôt par de nouvelles conditions de vie sociale auxquelles elles se trouvaient convenir. C'est ainsi que les inventions successives de l'art ont dû leur apparition et leur fortune, soit au changement des idées, soit au changement des mœurs. L'hommage aux vieillards, la vendetta familiale, l'hospitalité, la bravoure, plus tard le travail, la probité, le respect du bétail, du champ ou de la femme d'autrui, plus tard encore le patriotisme, la loyauté féodale, l'aumône, l'émancipation des esclaves, ou le soulagement des malheureux, etc., ont fait éclosion à des âges différents de l'humanité, comme la tombe égyptienne, le temple grec ou la cathédrale gothique. Il a donc fallu qu'à chaque devoir nouveau, comme à chaque beau nouveau, éclos quelque part à son heure, un vent de vogue, pour ainsi dire, se levât pour disséminer ce germe dans le monde par-dessus les murs de clôture des tribus et des cités enfermées dans leur moralité et leur art traditionnels. De là souvent des contradictions entre les anciennes coutumes et les exemples importés, ce qui explique en partie le caractère si fréquemment négatif des prescriptions morales et aussi bien des règles du goût. Ne pas tuer l'ennemi vaincu pour le manger, ne pas vendre ses enfants, ne pas tuer ses esclaves sans motif, ne pas tuer ni battre ses femmes hors le cas d'infidélité, ne pas voler l'âne ou le bœuf du voisin, etc.; voilà les prohibitions très originales et très discutées, chacune en leur temps, qui composent en majorité le Code moral de chaque peuple. Leur Code esthétique, de même, est tout plein de défenses encore plus que d'ordres, adressés au goût.

Je ne veux pas dire, par ce qui précède, que le sentiment de la fraternité, et aussi bien de l'égalité, de la liberté, de la justice, c'est-à-dire le germe premier et l'âme de la vie morale, soit une découverte moderne. Ce qui est moderne, c'est l'étendue énorme

<sup>1</sup> Buckle, on le voit, s'est étrangement abusé quand il a opposé l'immutabilité de la morale au caractère progressif de l'intelligence et de la science. Cette immutabilité n'est qu'une mutabilité moindre; et, en ce sens tout relatif, l'antithèse est vraie.

du groupe humain où l'on prétend faire régner ce sentiment supérieur, qui, d'ailleurs, a existé de tout temps, mais dans des groupes de plus en plus étroits, à mesure qu'on remonte le cours de l'histoire. Ce sentiment exquis et puissant, en effet, est la douceur même de la vie sociale, son charme et sa magie propres, le seul contre-poids à tous ses inconvénients; et ses inconvénients sont tels que, si cet unique avantage avait cessé un jour de se montrer dans une société, elle fût tombée aussitôt en poussière. Ceux qui n'ont vu dans l'humanité primitive que des combats et des massacres, des horreurs anthropophagiques ou autres commises de tribu à tribu; ceux, encore, qui n'y ont vu que les coups de fouet donnés par le maître à l'esclave ou la vente des jeunes enfants par le père de famille, ceux-là n'ont pas compris les premières sociétés. Ils n'en ont regardé que les côtés externes, ils n'y sont pas entrés. L'intérieur, l'essence, le contenu de ces sociétés, c'est la relation qui y existait entre les égaux qui la composaient, entre les pères de famille d'une même tribu ou d'un même clan, entre les citoyens de Sparte ou d'Athènes à l'agora, entre les nobles d'ancien régime dans un salon... Toujours et partout, sauf des querelles passagères, nous voyons l'union, la paix, la politesse régner dans les rapports réciproques qui s'établissent entre ces pairs qui, à eux seuls, composent exclusivement le groupe social, à l'exclusion des esclaves, des fils mineurs, des femmes, et bien entendu des étrangers. Les étrangers sont, par rapport à l'intérêt commun des pairs, l'obstacle à vaincre. Les fils mineurs, les femmes, les esclaves, sont, par rapport à ce même intérêt, un simple moyen à employer. Mais pas plus ceux-ci que ceux-là ne sont des associés.

Seulement, à la longue, le contact des pairs donne aux inférieurs le vif désir d'être admis dans leur cercle magique, de forcer leur intimité fraternelle à s'élargir. Ce n'est pas sans peine, sans révolutions, que ce désir se réalise par degrés. Comment y parvient-il ? Par le simple jeu de l'imitation longtemps continué <sup>1</sup>. Quand on a attribué en cela un rôle prépondérant aux prédications des philosophes ou des théologiens, qu'ils se nomment stoïciens ou apôtres, on a pris l'effet pour la cause. Il vient toujours un moment où, à force de copier en tout le supérieur, de penser, de parler, de prier, de s'habiller, de vivre comme lui, l'inférieur suggère au premier le sentiment irrésistible qu'ils appartiennent de droit, l'un et l'autre, à la même société. Ce sentiment trouve alors son expression, d'ordinaire exagérée, dans quelque formule philosophique ou théologique qui le fortifie et favorise son expansion. Quand Socrate, dans ses propos, relevait quelque peu la dignité de la femme et même de l'esclave ; quand Platon, allant plus loin, rêvait dans sa République l'égalité complète de l'homme et de la femme et la suppression de l'esclavage, c'est que, dans l'Athènes de leur temps, la femme commençait à faire de fréquentes sorties hors des gynécées et que l'esclave s'y était déjà assimilé à l'homme libre <sup>2</sup>. « Le peuple, à Athènes, ne diffère des esclaves ni d'habits, ni d'extérieur, ni en quoi que ce soit, » dit Xénophon. Du reste, avant que sa double utopie fût réalisable, il fallait que, pendant bien des siècles encore, la distance de l'homme à la femme, du citoyen à l'esclave, allât s'abaissant jusqu'au niveau atteint sous les Antonins. Aristote restait bien mieux dans la pratique morale de son époque quand il justifiait l'esclavage; et la voix contraire des premiers maîtres du stoïcisme,

<sup>1</sup> C'est par imitation que les plébéiens de Rome se sont assimilés aux patriciens. D'après Vico, la plèbe romaine commença par demander « non le droit de contracter des mariages avec les patriciens, mais des mariages semblables à ceux des patriciens, *connubia patrum et non cum patribus* ».

<sup>2</sup> Une autre cause, qui a pu contribuer à l'adoucissement du sort des esclaves athéniens, c'est, je crois, l'infériorité même où les femmes étaient retenues à Athènes comme dans toute la Grèce. On voit dans l'Alceste d'Euripide, dans Xénophon et ailleurs, que les femmes grecques inspiraient à leurs esclaves un attachement affectueux, dû, sans doute, à leur communauté de vie et d'assujettissement. Eux et elles se sont poussés ensemble à l'émancipation.

sur ce point, est restée sans écho efficace jusqu'au jour où le monde a été mûr pour la parole d'Épictète. - L'amitié, par malheur, et aussi bien la société, est un « cercle qui se déforme en *s'étendant trop loin*, » et cette objection grave a motivé la résistance des conservateurs de tous les temps aux vœux des classes sujettes aspirantes à l'égalité. Mais il faut que cette objection tombe et que le cercle social se déploie jusqu'aux limites du genre humain. On peut se demander toutefois si l'extension graduelle du champ où s'exerce le sentiment dont je parle, n'a pas été achetée au prix de son intensité, et s'il n'y a pas lieu de croire que, dans le passé, dans le haut passé même, il était beaucoup plus intense, *là où il existait*, qu'il ne l'est à présent. Ce mot, *pietas*, a-t-il pour nous la force et la plénitude de sens, l'onction divine, qu'il avait pour les anciens ?

On a très justement remarqué que, autant les guerres contre l'étranger, par exemple les guerres médiques, tendent à fortifier la moralité des belligérants, autant les guerres civiles ou quasi-civiles, par exemple la guerre du Péloponèse, cette lutte entre cités sœurs, sont démoralisantes. Pourquoi ? Les moyens employés, pourtant, sont les mêmes, ruse et violence toujours ; mais, dans un cas, ruse et violence sont dirigées contre un groupe d'hommes qui déjà nous étaient étrangers, et qui, après la lutte, par suite des contacts belliqueux, nous deviennent moins étrangers qu'auparavant, si bien que nous nous mettons à les copier le plus souvent ; tandis que, dans l'autre cas, elles sont dirigées contre un groupe d'hommes qui, auparavant, nous étaient des frères ou des parents sociaux, des compatriotes ou des amis. Ainsi, dans un cas, celui de la guerre étrangère, le champ social n'est pas rétréci, il tend même à s'élargir et le *lien* social est renforcé ; dans l'autre cas, le champ social est diminué et le lien social est affaibli. Ici, donc, tout est perte socialement ; et voilà pourquoi on dit avec raison qu'il y a démoralisation. Rien ne montre mieux le caractère éminemment social de la morale.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, de siècle en siècle, par des agrandissements, non pas continus, mais intermittents, le public moral, comme le public artistique, n'a cessé de s'étendre. J'entends par là que le groupe des personnes envers lesquelles l'individu agissant se reconnaît des devoirs et dont l'opinion influe sur sa moralité<sup>1</sup>, de même que le cercle des personnes pour lesquelles l'artiste travaille et dont le jugement compte à ses yeux, a été s'élargissant. Cet agrandissement a été double ; en surface, par le recul incessant des frontières urbaines, provinciales, nationales, au delà desquelles l'homme honnête de la cité, de la province ou de la nation ne voyait personne envers qui il se sentît une obligation de pitié ou d'équité quelconque, et au delà desquelles l'artiste ou le poète n'apercevait que des barbares<sup>2</sup> ; et, en profondeur, par l'abaissement des barrières qui séparaient les classes et limitaient à chacune d'elles l'horizon du devoir ou du goût. C'est là un progrès déjà immense en lui-même, mais qui, en outre, s'accompagnait nécessairement d'un remaniement interne de la morale et de l'art. Or, comment ce progrès a-t-il pu et dû s'accomplir ? Il y a à répondre

<sup>1</sup> Voir à ce sujet ma *Criminalité comparée*, p. 188 et suiv., et ma *Philosophie pénale*.

<sup>2</sup> On peut suivre, à certaines époques, les étapes de ce développement. Jusqu'à Socrate, l'esprit de cité a seul régné dans les petites républiques grecques ; à partir de Socrate et de Platon, après les guerres médiques et le travail de fusion qui les a suivies, l'esprit de nationalité grecque se fait jour (comme le patriotisme français après la guerre de cent ans) : Platon même regarde le Grec et le Barbare comme deux êtres à part, malgré sa théorie des idées qui aurait dû avoir au moins ce bon effet de confondre l'un et l'autre à ses yeux sous l'idée de l'Homme. Les conquêtes d'Alexandre étendent la patrie grecque jusqu'au milieu de l'Asie, la distinction entre la Grèce et la Perse, « ces deux sœurs, » s'efface, et le champ moral s'agrandit singulièrement ; mais, au delà du Persan et de l'Hellène confondus, on ne reconnaît plus dans l'homme un frère. Grâce à la conquête romaine, l'Italie, l'Espagne, la Gaule, l'Afrique, la Germanie même, entrent dans ce cercle d'or...

d'abord que tous les élans et débordements d'imitation extérieure, opérés au point de vue religieux, politique, industriel, législatif, linguistique, n'importe, ont contribué puissamment à ce résultat, en assimilant chaque jour davantage les uns aux autres un nombre d'hommes chaque jour plus grand. Si, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, le droit des gens défend le saccagement des villes prises, la confiscation des biens du vaincu et sa réduction en esclavage, si, depuis la même époque, le droit d'aubaine ne s'exerce plus, si, en un mot, on se reconnaît des devoirs envers l'étranger, du moins envers l'étranger européen et chrétien, c'est en grande partie parce que ce siècle novateur a donné une remarquable impulsion à l'imitation-mode sur notre continent, et se signale entre tous par les larges voies qu'il lui a ouvertes. Si Racine écrivait pour quelques milliers de gens de goût en France, et si Victor Hugo a écrit de nos jours pour quelques millions d'admirateurs en France et en Europe, une grande part de cette extension du public littéraire est due au nouveau débordement diluvien du courant général des exemples, qui, après le XVII<sup>e</sup> siècle conservateur, s'est produit au dernier siècle et s'écoule encore sous nos yeux. Supposons que la machine à vapeur, le métier à tisser, la locomotive, le télégraphe, n'aient pas été inventés, que les principaux faits de la chimie et de la physique modernes n'aient pas été découverts; il est certain que l'Europe serait restée morcelée en une infinité de petites provinces dissemblables, état de choses aussi incompatible avec une large moralité et un grand art qu'avec une grande industrie. Ainsi, toutes les bonnes idées qui ont civilisé le monde peuvent être considérées comme des inventions et des découvertes auxiliaires de la morale et de l'art.

Mais, en ce qui concerne la morale du moins, cette cause générale n'eût pas suffi à opérer la chute des obstacles qui s'opposaient aux accroissements de son domaine. Aux idées qui ont eu pour effet indirect ce progrès, ont dû s'ajouter celles qui l'avaient pour objet direct et plus ou moins conscient. Dans cette catégorie je range, en première ligne, toutes les fictions qui, aux temps primitifs où, pour être compatriotes sociaux et moraux, il fallait être parents, ont créé des parentés artificielles et permis d'étendre à celles-ci les avantages de la parenté naturelle. Chez beaucoup de peuples barbares règne la coutume de cimenter une alliance par le mélange de quelques gouttes de sang des divers contractants, devenus ainsi consanguins en quelque sorte. Un tel usage n'a pu être imaginé qu'à une époque où l'on ne se jugeait obligé moralement que dans la limite des liens du sang; et Tylor a raison de le célébrer comme « la découverte d'un moyen solennel d'étendre au delà des bornes étroites de la famille les devoirs et les affections de la fraternité ». L'adoption, avec ses formes si multiples et si bizarres, a été un autre moyen, non moins ingénieux, tendant au même début. Enfin, l'exercice de l'hospitalité pourrait bien reposer sur quelque idée analogue. Le fait d'entrer dans la maison, en effet, dans le temple domestique, a bien pu être regardé comme une incorporation fictive dans la famille, comparable de loin à l'adoption et au mélange des sangs versés. Mais de toutes les ingéniosités pareilles, la plus merveilleuse à coup sûr et la plus féconde est la parole du Christ : « tout homme est ton frère, vous êtes tous fils de Dieu, » en vertu de laquelle la parenté embrassait l'humanité tout entière.

Quand, par ces procédés et d'autres semblables, ou simplement par suite du nivellement civilisateur, un plus ample débouché s'ouvre à la production des actes honnêtes ou des oeuvres esthétiques, on voit des peuples ou des classes renfermés jusque-là dans leurs moralités et leurs arts propres tendre à les échanger; et de cette tendance commune, résulte le triomphe de la moralité ou de l'art supérieurs qui eux-mêmes se transforment inévitablement. Il y a entre une moralité importée du dehors et une moralité domestique, sucée avec le lait, entre une morale-mode et une morale-



coutume, la même différence qu'entre un art exotique, en train de s'acclimater, et un art indigène. L'inspiration de ce dernier, malgré sa vieillesse et son immutabilité relative, a bien plus de fraîcheur, de force et d'originalité. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, non plus que de l'énergie bizarre *et* juvénile inhérente aux devoirs imposés par d'antiques coutumes, au devoir de vengeance familiale notamment. Mais c'est sur d'autres traits que je voudrais insister.

Il y a deux points à noter au sujet de l'art. D'abord, l'art, aux âges de coutume, où il naît spontanément, sans importation de toutes pièces, jaillit du métier, « comme la fleur de sa tige », à la chaleur de l'inspiration religieuse. Il en a été ainsi en Égypte, en Grèce, en Chine, au Mexique et au Pérou, à Florence <sup>1</sup>. L'architecture, gothique ou autre, est née de la maçonnerie; la peinture au XIV<sup>e</sup> siècle, de l'enluminure, et l'enluminure du métier des copistes; la sculpture, de l'ébénisterie au moyen âge, des constructions funéraires en Égypte; la musique moderne, des usages ecclésiastiques du plain-chant; l'éloquence, des professions qui obligent à parler, tribune et barreau; la poésie, la littérature, des divers usages habituels de la langue, raconter, émouvoir, persuader. En second lieu, aux mêmes époques, l'œuvre d'art répond, non à un besoin de connaître du nouveau, ce qui est le propre des âges de mode où la curiosité est surexcitée par les aliments mêmes qui affluent du dehors, mais au besoin vraiment amoureux de revoir, de retrouver avec une intensité de plus en plus vive, sans jamais se lasser, ce que l'on connaît déjà et que l'on aime, admire ou adore, les types divins de la religion des aïeux, les légendes divines, les saints et leur histoire, les héros et les récits épiques de l'histoire nationale, les scènes habituelles de la vie conformes aux vieilles mœurs, en un mot, les émotions traditionnelles qui se résument, pour l'artiste comme pour son public, dans l'amour profond d'un lointain passé et dans l'espérance profonde en un long avenir terrestre ou posthume assuré par la religion. On ne demande pas alors à l'architecture et à la musique des impressions changeantes, empruntées à des civilisations étrangères ou mortes, celles-ci ressuscitées artificiellement; on leur demande l'expression, la reproduction intense des impressions et des croyances dont on vit. On demande à la sculpture, à la peinture, non des inventions de groupes, de scènes, de paysages exotiques ou imaginaires, mais la reproduction intense, expressive, des douze apôtres, de saint Michel, de saint Christophe, du Christ, de la Vierge, ou des portraits de famille, ou des tableaux représentant la cité natale avec ses coutumes, ses fêtes, ses particularités qu'on juge éternelles. On demande à l'épopée, au drame, non l'intérêt soutenu par l'ignorance du dénouement et la nouveauté du sujet, mais la reproduction intense des fables légendaires que l'on sait depuis l'enfance, la mort de Prométhée ou d'Hercule, les infortunes d'Oedipe, le drame de la création depuis Lucifer jusqu'au Christ et à l'Antéchrist, la mort de Roland, etc.

Tels sont les deux caractères principaux de l'art propre aux âges de tradition, et l'on peut voir qu'ils s'enchaînent. L'art est alors, je ne dirai pas industriel, mais professionnel, parce qu'il s'est formé par une accumulation lente de procédés esthétiques transmis de père en fils avec les recettes utiles, et la même cause qui a produit cet effet, c'est-à-dire l'habitude d'avoir le regard du cœur et de l'esprit toujours retourné en arrière, vers les ascendants et leurs modèles intérieurs, veut que l'art soit le miroir magique et vivant d'un passé lui-même tout vivant encore, d'un passé, en d'autres termes, plein de foi en sa propre durée future, au lieu d'être la résurrection factice d'un passé éteint ou la traduction quelconque d'œuvres extérieures. - Au

<sup>1</sup> À Florence, les métiers, qui s'appelaient les arts et méritaient ce nom, ont été, sans nulle contestation possible, le berceau des beaux-arts.

contraire, aux âges de mode, il doit arriver naturellement que les formes de l'art importées se présentent détachées de leur tige, puisque la fleur, non la tige, attire ici la curiosité ; l'art alors devient un métier plus souvent que le métier ne devient un art ; et la curiosité, caractère de ces époques, exige une satisfaction trompeuse, irritante, que lui fournit l'invention à jet continu, l'invention sur commande et suivant la formule, de drames ou de romans roulant sur des événements fictifs, de tableaux fantaisistes, de musique inouïe, de monuments éclectiques. Les temps curieux ne veulent que des artistes d'imagination; les temps amoureux et croyants veulent des artistes pénétrés de leur foi et de leur amour.

- On le voit, soit par l'origine, soit par l'objet, soit par l'inspiration, l'art-mode diffère de l'art-coutume. Une différence analogue sous bien des rapports distingue les deux genres correspondants de moralité. Leur origine, en premier lieu, est bien distincte : les vertus de tradition, essentiellement religieuses, sont la floraison naturelle des besoins du groupe restreint où elles éclosent; les vertus de reflet, à savoir celles d'une classe inférieure qui cherche à s'approprier les qualités morales d'une aristocratie, celles d'un peuple, qui en enseigne moralement ou immoralement un autre, comme l'Angleterre copiait les mœurs françaises sous la Restauration des Stuarts, sont un placage éthique, une décoration voulue de la conduite ordinaire qu'elles recouvrent et qui ne s'y rattache pas. Il en est ainsi alors même que les vertus d'emprunt sont exhumées du passé, mais d'un passé mort ou revivant par mode. Ce phénomène de mimétisme moral, en quelque sorte, par lequel la mode prend un faux air de coutume, n'est point rare en histoire ; mais ces réformes morales, où l'on voit, par exemple, des vertus qui avaient leur raison d'être chez des patriarches hébreux ou des chrétiens de la primitive Église, réapparaître en plein XVI<sup>e</sup> siècle européen, sont en réalité des innovations qui, nées quelque part dans une âme d'apôtre éprise d'un certain passé mal compris, se sont propagées ensuite au dehors, grâce à l'entraînement général des cœurs dans les voies de l'imitation libre. En cela elles ressemblent tout à fait à ces *renaissances* littéraires ou artistiques, autre genre d'archaïsme conventionnel, qui se sont vues plusieurs fois. L'objet et les mobiles des deux moralités que je compare ne se distinguent pas moins nettement. Les devoirs coutumiers imposent à l'individu des sacrifices en vue des besoins particuliers, mais des besoins permanents, de sa société close et murée, famille, tribu, cité, canton, État. Les devoirs empruntés, conventionnels et soi-disant rationnels, ordonnent à l'individu de se sacrifier à des intérêts plus généraux, répandus sur un plus grand nombre d'hommes, mais à des intérêts souvent plus momentanés, moins durables. La force d'accomplir l'immolation qui lui est demandée, l'homme des temps traditionnels la puise dans la solidarité héréditaire qui l'identifie à la série des générations dont il n'est qu'un anneau, de telle sorte qu'en mourant pour sa famille, pour sa tribu, pour sa cité, pour contribuer à l'immortalité de cette grande personne collective dont il fait partie, il croit se dévouer à lui-même. Il la puise aussi, le plus souvent, dans les promesses de sa religion héritée des ancêtres. Cette double source d'énergie tarit ou s'affaiblit pour l'homme des âges novateurs, où, l'imitation s'affranchissant de l'hérédité, les liens entre parents, ascendants et descendants, s'effacent devant les rapports entre individus étrangers, rapprochés par l'âge et détachés de leur famille<sup>1</sup> ; et où le choc des religions

<sup>1</sup> De là le caractère individualiste de la morale-monde, analogue au caractère individualiste de l'art-mode. Cela signifie que, aux yeux de l'artiste comme aux yeux du moraliste, les individus considérés isolément commencent à compter ; ce qui n'empêche pas que le devoir des temps de mode n'ait pour objet des intérêts très généraux, mais très peu durables, comme les oeuvres d'art des mêmes temps excellent à photographier sous les traits d'un individu des sentiments, des états psychologiques, très répandus, mais aussi très rapidement variables. - J'ai signalé aussi plus haut le caractère naturaliste de la morale-mode et de l'art-mode. « Dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle,

différentes ou d'une religion par une philosophie tend à engendrer le scepticisme. Mais, dans une certaine mesure, l'homme des mêmes âges supplée à ces pertes par le développement tout nouveau d'une énergie morale de premier ordre, le sentiment de l'honneur.

J'entends l'honneur non au sens familial et aristocratique du mot, mais au sens démocratique et individuel, au sens moderne, puisque nous traversons incontestablement une période d'imitation-mode, remarquable entre toutes par sa largeur et sa durée. Ce dernier sens, qui date de la Renaissance italienne, d'après Burckhardt, en réalité a dû se former partout où le public moral s'est étendu rapidement par l'abaissement de quelques frontières sociales. Pourquoi, demandera-t-on, ce désir de considération personnelle doit-il grandir pendant que les antiques bases de la morale, la famille et la religion, sont sapées de plus en plus ? Parce que la cause même de l'ébranlement de celles-ci est propre à consolider et à étendre la nouvelle : je veux dire le progrès des communications et la circulation indéfiniment accélérée des idées dans un domaine incessamment élargi par-dessus toutes les clôtures de clans, de classes, de confessions, d'États. La substitution de l'imitation-mode à l'imitation-coutume a pour effet d'abattre l'orgueil du sang et la foi au dogme, mais en même temps de susciter, par l'assimilation progressive des esprits, la puissance devenue irrésistible de l'opinion. Or, qu'est-ce que l'honneur, si ce n'est l'obéissance passive, irréfléchie, héroïque, à l'opinion ?

On assiste tous les jours à la naissance, à la croissance, de ce nouveau et puissant mobile, quand un jeune conscrit passe de la cabane paternelle au régiment. Au bout de peu de temps, il ne pense guère plus à son père dont la crainte révérentielle le dominait, au champ qu'il convoitait, à la jeune fille qu'il courtisait en vue de fonder une nouvelle famille, et il songe encore moins au catéchisme, de son curé : toutes les sources de son honnêteté laborieuse et de sa pureté de mœurs relative, ont cessé de couler. Mais sa moralité a changé plutôt que déchu, et ce qu'il a perdu en continence ou en amour du travail, il l'a regagné en courage et en probité, parce que, outre la pensée du conseil de guerre, il a eu pour le soutenir dans sa vie disciplinée à la caserne, pour le maintenir ferme au poste sur le champ de bataille, l'idée de la honte, de l'humiliation devant les camarades, à éviter, même au prix de la mort. -En même temps, il a conscience d'être utile, par l'accomplissement de ses devoirs nouveaux, à une foule d'hommes qui sont devenus depuis peu ses semblables, à cette grande patrie qui est en train de se l'assimiler et dont il se souciait si peu naguère, absorbé jusque-là dans ses préoccupations domestiques.

Nous pouvons ajouter que, si sa nouvelle morale est conforme au souci d'intérêts plus nombreux, moins particuliers, plus étendus, sa morale ancienne était adaptée à la prévision d'intérêts moins momentanés, plus durables. En tout cas, la portée des sacrifices exigés par ses devoirs actuels s'étend bien plus loin proportionnellement dans l'espace que dans le temps, tandis que, auparavant, les sacrifices que lui commandaient ses devoirs avaient une utilité étroitement circonscrite à son entourage

---

dit très bien M. Brunetière, par-dessous les guerres de religion, la grande question qui s'agite, c'est du savoir si l'antique morale, cette morale fondée théologiquement sur le dogme de la chute, mais en réalité sur l'expérience de la perversité native de l'homme, sera dépossédée du gouvernement de la conduite humaine, et si la nature suffira désormais toute seule à maintenir l'institution sociale. » Ici, on remarquera incidemment que l'inspiration naturaliste et individualiste coïncide avec une *inspiration* optimiste. Est-ce que le pessimisme, j'entends le pessimisme vrai (chrétien et janséniste, par exemple), non de pur genre, serait propre aux âges de coutume, et l'optimisme aux âges de mode ?...

immédiat, mais prolongée dans un avenir relativement considérable. Toutes les vertus proprement domestiques et patriarcales, locales et primitives, la chasteté des femmes, par exemple, sont des privations subies pour l'avantage d'une seule famille, il est vrai, mais de toute la postérité de cette famille. À l'inverse, la morale moderne, très coulante sur les vices dont nos petits-neveux seuls auront à souffrir, blâme sévèrement les fautes dont nos contemporains, même éloignés, pourraient supporter le contre-coup. En cela, il semble que la morale des âges de mode ressemble à leur politique. Quelle que soit la forme de leur gouvernement, les hommes d'État qui dirigent ces temps, diffèrent à la fois des hommes d'État antérieurs par l'horizon très élargi de leur surveillance sur un plus grand nombre d'intérêts similaires simultanément soumis à des lois identiques, et par le regard très raccourci de leur prévoyance. On a vu jadis le roi féodal de l'Isle-de-France, resserré dans son domaine étroit, viser dès le début, la formation séculaire de ce beau royaume de France et travailler péniblement à la poursuite de cet idéal futur. On a vu le roitelet de la petite Prusse sacrifier dans ses calculs le présent à un avenir impérial très éloigné que ses petits-enfants, hélas ! ont vu luire. Jamais, de nos jours, n'importe en quel pays, à commencer par l'Allemagne, une assemblée politique consentirait-elle à sacrifier un intérêt actuel en vue d'un bénéfice dont la seconde ou troisième génération après nous devrait seule profiter ? Loin de là, c'est sur nos descendants que nous rejetons la carte à payer de nos emprunts et de nos folies. Je n'ai pas besoin d'expliquer, après tout ce qui vient d'être dit, comment ce frappant contraste, cette sorte de compensation entre l'extension en surface ou en nombre et l'abréviation en durée, se rattache à la distinction des deux formes de l'imitation.

Mais, s'il est vrai que tout courant de mode tend à se reposer dans le lac agrandi de la coutume, ce contraste ne saurait être que passager. Sans doute, tant que ce fleuve coulera, les prescriptions ou les interdictions de la morale porteront de moins en moins sur les actes utiles ou préjudiciables à nos seuls enfants ou petits-enfants, notamment sur certains faits de continence ou d'infidélité conjugale, de piété filiale ou d'indiscipline domestique, de lâcheté ou de bravoure patriotique, regardés autrefois comme des vertus cardinales ou des crimes capitaux, mais dont l'effet salutaire ou désastreux ne se fait sentir qu'à la longue. Après moi le déluge, dira la société. Le malheur est qu'elle finirait par mourir de cette parole trop longtemps redite. Aussi y a-t-il lieu de penser qu'après un temps de myopie progressive mais transitoire, la prévoyance collective recommencera à s'étendre dans le temps après s'être déployée en étendue, et que les nations prendront conscience, avec la même ampleur, de leurs intérêts permanents et de leurs intérêts généraux. Ce moment arrivera quand la civilisation, au comble de son déploiement, se recueillera, enfin, comme elle s'est recueillie tant de fois déjà le long de l'histoire, en Égypte, en Chine, à Rome, à Byzance... Le passé répond de l'avenir. Alors la morale redeviendra, à bien des égards, ce qu'elle a été, à la grandeur et à la logique près. La casuistique renaîtra, sous des dehors plus rationnels. Au devoir d'honneur, morale artificielle dont se contente un âge asservi à l'opinion ambiante et mouvante, succédera le devoir de conscience tel que nos pères l'ont connu, aussi impérieux, aussi absolu, aussi enraciné au for intérieur, mais supérieur en raison et en lumière. Et, en même temps, l'art, revenu de ses brillants égarements, se retrempera aux sources profondes de la foi et de l'amour.

Il y aurait beaucoup de choses à dire pour expliquer ce phénomène historique des Renaissances, le plus souvent apparent, hybride de la mode et de la coutume, dont il a été question plus haut. C'est un sujet un peu distinct de celui du présent chapitre, car on y voit non pas une nouvelle mode devenir coutume à son tour, mais revêtir l'aspect d'une ancienne coutume. Cet autre rapport des deux branches de l'imitation mérite

d'être examinée. Dans les sciences et dans l'industrie, une idée entièrement nouvelle et se donnant comme telle peut se propager par mode ; car elle apporte en naissant ses preuves expérimentales de vérité ou d'utilité. Mais il en est autrement dans les beaux-arts, en religion, en littérature, en philosophie même jusqu'à un certain point, en politique, en droit, en morale, enfin partout où le choix entre les solutions est abandonné dans une large mesure au pouvoir discrétionnaire du jugement et ne saurait se fonder sur une démonstration rigoureuse. Dans ce cas, sur quelle autorité, - celle des faits faisant à peu près défaut, - pourrait s'appuyer la mode pour faire prévaloir ses nouveautés contre les vieilles constructions de la coutume ? De quel droit se permettrait-elle d'opposer à des règles, à des idées, à des institutions éprouvées par le temps les produits d'une imagination ou d'une raison entreprenante ? Elle doit donc, si elle veut réussir, se présenter sous le masque de son ennemie et battre en brèche la coutume existante, en exhumant quelque coutume ancienne, tombée en désuétude depuis longtemps et rajeunie pour les besoins de sa cause, Aussi voyons-nous toutes les réformes religieuses affecter, avec une sincérité plus ou moins complète, de remonter aux sources oubliées de la religion sur laquelle elles se greffent : c'était la prétention du protestantisme de toutes les sectes au XVI<sup>e</sup> siècle, le premier siècle qui ait inauguré la *grande mode* dans les temps modernes; c'était également la prétention de la secte musulmane des Ouahabites qui, née au siècle dernier, s'est répandue et se répand encore sur l'Asie et l'Afrique où elle se flatte de retremper l'islam dans le coran primitif (Voir *Revue Scientifique*, 5 novembre 1887) ; c'est la prétention aussi de toutes les sectes qui, pullulant sur les vieux troncs de l'hindouisme, du brahmanisme fécond jusque dans sa décrépitude, croient régénérer l'antique religion de l'Inde dans soit état originel, comme l'a cru aussi le bouddhisme, ce protestantisme oriental.

S'il en est ainsi des réformes religieuses, il n'en est pas autrement des réformes littéraires ou artistiques : quand une sève nouvelle se met à circuler dans les âmes artistes et poètes, c'est sous la forme d'une renaissance d'un lointain passé qu'elle se traduit au dehors; citerai-je l'humanisme de la Renaissance italienne, le cicéronianisme d'Érasme, le néo-hellénisme ou le néo-romanisme des architectes, des statuaires, des peintres du XV<sup>e</sup>, du XVI<sup>e</sup> siècles, le cachet néo-gothique du romantisme de 1830? À partir d'Adrien, la fureur de poésie latine qui sévissait à Rome depuis Auguste parmi les hautes classes et qui s'étendait progressivement aux provinces, commence à s'apaiser. Pourquoi ? Parce qu'une nouvelle mode vient d'apparaître, celle des nouveaux sophistes grecs, dont l'art vient de renaître, - véritable renaissance en effet, - et d'exciter l'admiration puis l'imitation générales. Cet engouement dure longtemps et suscite un réveil factice et pareillement archaïque de patriotisme hellénique.

De même pour les réformes législatives : la *grande mode* en ce genre qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, a uniformisé tous les codes européens, a consisté à déterrer le Corpus-Juris et à introduire sous le couvert du nom romain toutes les usurpations salutaires ou abusives des légistes, des empereurs et des rois. De même pour les réformes politiques même; quelquefois, c'est clair: les parlements français, par exemple, en inaugurant un contrôle tout nouveau et très original du pouvoir royal par l'autorité judiciaire, invoquaient les antiques coutumes des Francs et s'imaginaient ressusciter une constitution politique qu'ils voyaient en rêve. D'autres fois, c'est moins manifeste, mais ce n'est pas moins vrai, il n'est pas jusqu'à la Révolution française qui ne se soit piquée de copier Athènes et Sparte. Enfin, les philosophes même les plus hardis, les moins respectueux des précédents, nos encyclopédistes français, ont jugé insuffisant l'appui que la logique semblait prêter à leurs projets de reconstructions sociales; et le

désir, parfois sincère, de *retrouver* les titres oubliés du genre humain, de reproduire en sa pureté première supposée l'état de nature, se combine comme il peut clans leurs écrits avec le culte de la Raison. Il y a, mélangé à leur idéologie, beaucoup d'archéologie préhistorique.

D'ailleurs, les *Renaissances*, répétons-le, sont plus apparentes que réelles. Burckhardt montre que la résurrection de l'antiquité n'est qu'une des innovations du XVe siècle italien, de la Renaissance italienne, et que, en renaissant, l'antiquité grecque et latine s'est fortement italianisée. En outre, cette innovation n'est qu'une mode survenue, tout comme une autre mode quelconque, à la suite de découvertes, à savoir de découvertes archéologiques obtenues par des fouilles pratiquées dans le sol sacré de la Rome antique ou dans les bibliothèques des couvents. Avant ces nombreuses trouvailles de statues, d'inscriptions, de manuscrits, de ruines de tout genre, l'antiquité pouvait bien être admirée de confiance, mais non imitée.

La Réforme, pourrait-on dire, n'a été qu'une Renaissance allemande, de même que la Renaissance n'a été qu'une Réforme italienne. Ce retour de jeunesse et de vie que l'Italie avait demandé à sa vieille antiquité classique soi-disant imitée, l'Allemagne le demandait à l'imitation prétendue, et encore plus imaginaire, du christianisme primitif. (Ce serait une erreur, entre parenthèses, de ne voir dans le premier de ces deux mouvements que le prélude au second. Les humanistes n'ont été pour les luthériens que des alliés de rencontre. En fait, chacun d'eux était une évolution complète en soi. La Renaissance n'était pas, comme on l'a dit, une révolution superficielle des âmes, elle était, pour un groupe étroit d'âmes élevées dans l'aristocratie de l'art et de la pensée, une *déchristianisation profonde* qui, par-dessus la Réforme, allait trouver sa propagation chez nous au XVIIIe siècle.) - Comme la Renaissance se rattache à des découvertes artistiques et littéraires, la Renaissance procède, en grande partie, de l'invention de l'imprimerie. L'idée d'obtenir par la seule lecture des livres saints le plus haut degré de connaissances, la solution pleine des problèmes les plus ardues, ne pouvait naître qu'à une époque où la diffusion subite, l'invasion extraordinaire de livres jusque-là presque inconnus avait développé une épidémie générale de lecture et l'illusion de croire que les livres étaient la source de toute vérité. C'est peut-être pour cela que, l'invention de l'imprimerie ayant pris naissance en Allemagne, le protestantisme a été allemand d'origine, ce qui aurait lieu d'étonner sans cela, car, auparavant, toutes les grandes hérésies, toutes les tentatives de rébellion contre l'Église, étaient parties du midi de l'Europe, plus civilisé que le nord.

- La mode et la coutume ont encore un autre rapport dont nous n'avons rien dit et qui demande à être distingué soit de la réviviscence d'une antique coutume par une mode récente, soit de la consolidation coutumière d'une mode. Je veux parler des cas, très fréquents, où une nouvelle mode, pour s'introduire, se glisse sous une coutume encore vivante qu'elle altère et s'approprie insensiblement. Par exemple, on a remarqué que longtemps après l'importation du bronze parmi les populations auparavant réduites à la taille du silex, les outils et les armes de bronze ont imité la forme des outils et des armes de silex entièrement usités. On a démontré aussi que l'architecture grecque s'explique par la reproduction en marbre ou en pierre des particularités présentées par les cabanes des populations primitives de l'Hellade : les colonnes les plus riches des temples de Milet ou d'Athènes se modèlent sur ces antiques constructions en bois. En Chine, le type architectural s'explique par la tente primitive, etc. *Qu'est-ce que* cela signifie, sinon l'insertion de nouvelles modes sur le tronc vivace encore de vieilles coutumes, et la nécessité de ce greffage dans des sociétés

coutumières et surtout un fait d'art et de morale, pour faire vivre et durer les innovations? Quand la mode du fer, on celle du marbre, s'est introduite à l'exemple de peuples étrangers, elle n'a pu s'acclimater qu'en adoptant l'uniforme des usages nationaux.

Un phénomène tout pareil se produit quand, dans un groupe social dont l'horizon tend à s'élargir, s'infiltrant de nouvelles maximes morales ou de nouveaux sentiments moraux qui, pour se faire accepter, doivent se faire présenter par les préjugés mêmes dont ils viennent prendre la place. C'est ainsi que, dans un clan où l'on n'a jusque-là reconnu de contrats valables qu'avec ses parents, on contracte avec l'étranger moyennant des cérémonies telles que le mélange de gouttes de sang qui sont un simulacre de consanguinité. C'est ainsi encore que, lorsque le morcellement féodal du moyen âge commence à faire place aux centralisations monarchiques, le devoir de fidélité au roi, qui va bientôt se substituer au devoir du vassal envers son seigneur, commence par affecter une couleur féodale et ne semble exprimer rien de plus qu'un lien de vassalité plus général, etc.



Les lois de l'imitation (2<sup>e</sup> édition, 1895)

## Chapitre VIII

### Remarques et corollaires

Résumé et complément.

Toutes les lois de l'imitation ramenée à un même point de vue. –  
Corollaires.

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir étudié les principales lois de l'imitation, il nous reste à en dégager le sens général, à les compléter par quelques observations et à montrer plusieurs conséquences importantes qui en déroulent.

La loi suprême de l'imitation paraît être sa tendance à une progression indéfinie. Cette sorte d'ambition immanente et immense <sup>1</sup>, qui est l'âme de l'univers, et qui se traduit physiquement par la conquête lumineuse de l'espace, vitalement par la prétention de chaque espèce, même la plus humble, à remplir le globe entier de ses

---

<sup>1</sup> Pour dire tout le fond de ma pensée sur la source inconnue et inconnaissable des répétitions universelles, ce n'est peut-être pas seulement une ambition immense et universellement répandue qui suffit à les expliquer. Il est des jours où une autre explication, je l'avoue, me vient à la pensée. Je songe que la complaisance à se répéter indéfiniment sans jamais se lasser est un des signes de l'amour, que le propre de l'amour, dans la vie et dans l'art, est de dire et de redire toujours la même chose, de peindre et de repeindre toujours les mêmes sujets ; et je me demande alors si cet univers qui semble se complaire en ses monotones répétitions ne révélerait pas, en ses profondeurs, une dépense infinie d'amour caché, encore plus que d'ambition. Je ne puis me défendre de conjecturer que toutes choses, en dépit de leurs luttes entre elles, ont été faites, séparément, *con amore*, et qu'ainsi seulement s'explique leur beauté, malgré le mal et le malheur. - Mais, d'autres fois, songeant à la mort, je suis porté à justifier le pessimisme. Tout se répète et rien ne demeure : tels sont les deux caractères de notre univers, et le second dérive du premier. Pourquoi faut-il qu'il soit chimérique de concevoir même un monde parfait, à la fois stable et original, où tout demeure et rien ne se répète ?... - Mais trêve à ces rêves !

exemplaires, semble pousser chaque découverte ou chaque invention, même la plus futile, y compris chaque innovation individuelle, même la plus insignifiante, à se disséminer dans tout le champ social indéfiniment agrandi. Mais cette tendance, quand elle n'est pas secondée par la rencontre d'inventions logiquement et téléologiquement auxiliaires, ou par la faveur de certains prestiges attachés à des supériorités présumées, est entravée par divers obstacles qu'il s'agit pour elle de franchir ou de tourner successivement. Ces obstacles sont, ou les contradictions logiques et téléologiques qui lui sont opposées par des inventions différentes, ou les barrières que mille causes, principalement des préjugés et des orgueils de race, ont établies entre les diverses familles, les diverses tribus, les divers peuples, et, dans chaque peuple ou dans chaque tribu, entre les diverses classes. Il en résulte que, une bonne idée étant éclosée dans un de ces groupes, elle s'y propage sans peine, mais se trouve arrêtée par ses frontières. Heureusement, cet arrêt n'est qu'un ralentissement. D'abord, en ce qui concerne les barrières des classes, il est bien vrai que, lorsqu'une innovation heureuse, née, par hasard, dans une classe inférieure, y a fait son chemin, elle ne se communique pas, dans les temps d'aristocratie héréditaire et d'inégalité pour ainsi dire physiologique, à moins que l'avantage de l'adopter ne soit évident aux classes élevées; mais, en revanche, les innovations formées ou accueillies par celles-ci descendent facilement, comme nous l'avons montré plus haut, aux couches d'en bas habituées à subir leur prestige. Et, par suite de cette chute prolongée, il arrive peu à peu que les couches inférieures, en s'élevant tour à tour, grossissent de leur afflux successif les hautes classes. Ainsi, à force de s'assimiler à leurs modèles, les copies s'égalent à eux, c'est-à-dire deviennent capables d'être modèles à leur tour, en revêtant une supériorité non plus héréditaire et attachée à toute la personne, mais individuelle et partielle. La marche de l'imitation de haut en bas n'a pas cessé de s'appliquer; mais l'inégalité qu'elle suppose a changé de sens. Au lieu de l'inégalité aristocratique, organique par nature, on a une inégalité démocratique, d'origine toute sociale, qu'on peut appeler égalité si l'on veut, mais qui, au fond, est la réciprocité de prestiges toujours impersonnels, alternativement exercés d'individu à individu, de profession à profession. De la sorte, le champ de l'imitation s'est sans cesse élargi et affranchi de l'hérédité.

En second lieu, relativement aux barrières des familles, des tribus ou des peuples, il est bien vrai également que, si les connaissances ou les institutions, les croyances ou les industries, propres à l'un de ces groupes lorsqu'il est victorieux et puissant, pénètrent sans peine chez les groupes voisins, vaincus et humiliés, en revanche, les exemples des vaincus et des faibles, sauf le cas où la supériorité de leur civilisation est manifeste, sont comme n'existant pas pour les vainqueurs et les forts. D'où il suit, entre parenthèses, que la guerre est bien plus civilisatrice pour le vaincu que pour le vainqueur; car celui-ci ne daigne pas se mettre à l'école de celui-là, qui, lui, subissant l'ascendant de la victoire, emprunte à l'ennemi nombre d'idées fécondes et les ajoute à son fonds national. Les Égyptiens n'ont rien pris aux livres des Hébreux captifs, ils ont eu grand tort; tandis que les Juifs ont beaucoup gagné à s'inspirer des hiéroglyphes de leurs maîtres. Mais, quand un peuple domine les autres par son éclat, les autres, avons-nous dit, l'imitent après n'avoir imité jusque-là que leurs pères. Or, cette propagation extra-nationale de l'imitation, à laquelle j'ai donné le nom de mode, n'est, au fond, que l'application aux rapports des États, de la loi qui régit les rapports des classes. L'imitation, grâce à l'invasion de la mode, descend toujours de l'État momentanément supérieur, aux États momentanément inférieurs, comme nous avons vu qu'elle descend des plus hauts aux plus bas degrés de l'échelle sociale. Par suite, on ne sera pas surpris de voir le règne de la mode produire des effets semblables à ceux de cette dernière loi. Effectivement, de même que le rayonnement exemplaire des

classes élevées a pour conséquence de préparer l'élargissement de ces classes, où l'imitation est facile et mutuelle, par l'absorption en elles des classes inférieures, de même le prestige contagieux des États prépondérants a pour résultat de préparer l'extension de ces États, primitivement familles, puis tribus, plus tard cités et nations, sans cesse accrus par l'assimilation des voisins qu'ils s'annexent ou par l'annexion des voisins qu'ils s'assimilent.

Autre analogie : de même que le jeu de l'imitation de haut en bas, en se prolongeant, aboutit à ce qu'on appelle l'égalité démocratique, c'est-à-dire à la fusion de toutes les classes en une seule où se pratique admirablement l'imitation réciproque par l'acceptation des supériorités respectives, de même l'exercice prolongé de l'imitation-mode finit par mettre les peuples écoliers au niveau du peuple magistral, soit en fait d'armements, soit en fait d'arts et de sciences, et crée entre eux une sorte de fédération qui, dans les temps modernes, s'est appelée, par exemple, l'équilibre européen : on entend par là la réciprocité de services et d'emprunts de tous genres que ne cessent de se faire les divers grands foyers entre lesquels se partage la civilisation de l'Europe. - C'est ainsi que, dans les rapports internationaux eux-mêmes, le domaine libre et non entravé de l'imitation s'est agrandi presque sans interruption.

Mais, en même temps, la Tradition et la Coutume, formes conservatrices de l'imitation, fixaient et perpétuaient ses acquisitions nouvelles, consolidant ses agrandissements, aussi bien dans le sein de chaque classe élevée par l'exemple des classes supérieures, que dans le sein de chaque peuple élevé par l'exemple de voisins plus civilisés. En même temps aussi, chaque germe d'imitation déposé dans le cerveau d'un imitateur quelconque sous la forme d'une croyance ou d'une aspiration, d'une idée ou d'une faculté nouvelle, s'y développait successivement en manifestations extérieures, en paroles et en actions qui envahissaient le système nerveux et le système musculaire tout entiers, conformément à la loi de la marche du dedans au dehors.

Voilà donc les lois de nos précédents chapitres ramenées à un même point de vue. Par elles se traduit et se satisfait de mieux en mieux la tendance de l'imitation, émancipée de la génération, à une progression géométrique. Chaque acte d'imitation a donc pour effet de préparer les conditions qui rendront possibles et faciles de nouveaux actes d'imitation de plus en plus libre et rationnelle, et, en même temps, de plus en plus précise et rigoureuse. Ces conditions sont la suppression graduelle des barrières de castes, de classes, de nationalités, j'ajoute la diminution des distances par la rapidité des moyens de locomotion et aussi par la densité de la population. Cette dernière condition se réalise à mesure que des inventions agricoles ou industrielles fécondes, c'est-à-dire largement imitées, et la découverte non moins féconde de terres neuves, permettent aux races les plus inventives à la fois et les plus imitatives de pulluler sur le globe. Supposez toutes ces conditions réunies et poussées au plus haut degré, la transmission imitative d'une initiative heureuse apparue n'importe où sur toute la masse humaine serait presque instantanée, comme la propagation d'une onde dans un milieu parfaitement élastique. Nous courons à cet étrange idéal ; et déjà, envisagée sous certains aspects particuliers où les plus essentielles des conditions indiquées se rencontrent par hasard, par exemple dans le monde des savants, qui, quoique très épars, se touchent à chaque instant par de multiples communications internationales, ou dans le monde des commerçants qui sont en perpétuel contact par-dessus toutes les frontières, la vie sociale laisse apercevoir la réalité de la tendance que je signale. Dans un discours prononcé en 1882 sur le succès des théories de Darwin, Haeckel disait : « L'influence prodigieuse que la victoire décisive de l'idée

unitaire exerce sur toutes les sciences, influence qui, d'année en année, s'accroît *en progression géométrique*, nous ouvre les plus consolantes perspectives. » Le fait est que ce succès de Darwin et de Spencer a été foudroyant de vitesse. Quant à la rapidité de l'imitation commerciale, dès qu'on cesse de l'entraver, elle a été observée de tout temps, et non pas seulement dans notre siècle. Qu'on lise dans Ranke le tableau des progrès d'Anvers dans l'intervalle de 1550 à 1566. Le commerce de cette ville avec l'Espagne avait doublé pendant ces seize ans; avec le Portugal, l'Allemagne, la France, plus que triplé; avec l'Angleterre, il était devenu vingt fois plus fort! Par malheur, la guerre vint mettre un terme à cette prospérité. Mais de tels essors intermittents révèlent la force constante qui pousse à ce déploiement indéfini.

## I

### Le passage de l'unilatéral au réciproque.

Exemples: du décret au contrat; du dogme à la libre-pensée; de la chasse humaine à la guerre; de la courtoisie à l'urbanité. Nécessité de ces transformations

[Retour à la table des matières](#)

À présent, il est bon de mettre en lumière une observation générale, dont nous venons d'indiquer un plan spécial, en signalant le passage de l'imitation unilatérale à l'imitation réciproque. Le simple jeu de l'imitation a donc eu pour effet, non seulement de l'étendre, mais de la mutualiser. Or, cet effet qu'elle produit sur elle-même, elle le produit sur bien d'autres relations de personne à personne. Partout, elle transforme à la longue en rapports mutuels les rapports unilatéraux.

Il y a longtemps qu'on ne croît plus au « contrat social » de Rousseau ; on sait que le contrat, loin d'avoir été le premier lien des volontés humaines, a été un nœud lent à se former, et qu'il a fallu des siècles de sujétion sous l'empire du décret non consenti, du commandement passivement obéi, pour donner l'idée de cette sorte de décret réciproque, de lien complexe, par lequel deux volontés s'enchaînent l'une à l'autre, se commandent et s'obéissent tour à tour. Mais nombre d'esprits se persuadent encore, erreur cependant toute semblable, que l'échange a été le premier début de l'humanité. Il n'en est rien. Avant d'avoir l'idée de l'échange, on a eu celle de la donation ou du vol, rapports beaucoup plus simples <sup>1</sup>. - Se persuaderait-on aussi, par hasard, que les hommes ont commencé par discuter entre eux, causer, échanger leurs idées, comme font les bergers d'une églogue ? Non, cet échange-là n'est pas plus primitif que celui de leurs produits. La discussion suppose qu'on se concède de part et d'autre le droit de s'enseigner réciproquement, et d'abord qu'on a l'idée de la vérité, c'est-à-dire d'une

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet le troisième volume de la Sociologie de Spencer, où il est dit comment les présents, volontaires et unilatéraux au début (soit du supérieur à l'inférieur, soit inversement), sont devenus peu à peu habituels, obligatoires et réciproques. Ce que Spencer oublie de dire, c'est le rôle capital de l'imitation en ceci.

perception ou d'une opinion individuelle qui s'attribue le pouvoir légitime d'être admise par tous les cerveaux en bonne santé. Est-ce que l'idée d'un pouvoir pareil serait possible sans l'expérience préalable de ce pouvoir exercé par un père, un prêtre, un précepteur ? N'est-ce pas le *dogme* qui a seul pu faire concevoir le *vrai* ? - *Pareillement*, si quelque lecteur d'idylles se laissait aller à penser que les hommes primitifs, même les sauvages les plus doux, connaissaient la politesse et les égards mutuels, il faudrait lui faire voir les preuves qu'en France et partout ailleurs, l'urbanité, née d'hommages et de compliments sans réciprocité, faits aux chefs, seigneurs ou rois, est la vulgarisation graduelle, facile à suivre en histoire, de cette flatterie unilatérale, devenue mutuelle en se diffusant. – Hélas ! il n'est même pas permis de croire que la guerre, si nous entendons par ce mot une lutte à armes à peu près égales et un échange de coups, a été le premier rapport international des groupes humains. La chasse, c'est-à-dire la destruction ou l'expulsion de quelqu'un qui ne peut se défendre, d'une tribu pacifique par une horde de brigands, a précédé la guerre digne de ce nom <sup>1</sup>.

Or, comment la chasse humaine a-t-elle fait place à la guerre humaine ? Comment la flatterie a-t-elle fait place à la politesse, la crédulité au libre examen et le dogmatisme au mutuel enseignement ? la docilité au libre consentement et l'absolutisme au *self-government* ? le privilège à la loi égale pour tous, la donation ou le vol à l'échange <sup>2</sup> ? l'esclavage à la coopération industrielle ? au mariage, enfin, tel que nous le connaissons, appropriation du mari par la femme et de la femme par le mari, le mariage primitif, appropriation de la femme par le mari sans nulle réciprocité ? Je réponds : par l'effet lent et inévitable de l'imitation sous toutes ses formes. Il sera aisé de le montrer rapidement, ne serait-ce que par l'indication des phases transitoires traversées au cours des transformations dont il s'agit.

Au début, un homme monopolise toujours le pouvoir et le droit d'enseigner ; nul ne le lui conteste. Tout ce qu'il dit doit être cru de tous, et lui seul a le droit de rendre des oracles. Mais, à la longue, chez ceux qui boivent avec le plus de crédulité toutes les paroles du maître, naît le désir d'être infailible comme lui, de lui ressembler encore en cela. De là des efforts de génie chez des philosophes qui finiront un jour par faire reconnaître à chaque individu le droit de propager sa foi particulière et d'évangéliser même ses anciens apôtres. Mais, auparavant, ils doivent se borner à de plus humbles prétentions ; et l'imitation des théologiens est si bien l'âme de leur révolte dissimulée qu'ils se sentent heureux si, tout en se soumettant au dogme sans discussion, mais au dogme pour la première fois circonscrit dans une sphère propre qu'on lui trace, ils obtiennent de dogmatiser dans leur petit domaine, imposant aux savants ou aux expérimentateurs spéciaux des idées maîtresses réputées indiscutables, les théories d'Aristote ou de Platon, par exemple, en tant que non contraires à la foi

<sup>1</sup> J'entends dans les rapports des hommes entre eux ; mais dans les rapports de l'homme primitif avec les animaux -rapports qui n'ont rien à voir directement avec la sociologie -l'inverse *semble* s'être produit, puisqu'on a *bataillé* contre les grands fauves avant d'être en mesure de les chasser, comme nous l'avons vu plus haut.

<sup>2</sup> Primitivement (voir à ce sujet Paul Viollet, *Histoire du Droit français*, p. 385), l'administration des sacrements par les curés était gratuite ; c'était un pur don. Peu à peu les populations répondirent à ces dons par des dons aussi, par des cadeaux spontanés et nullement obligatoires ; jusqu'à ce qu'enfin les offrandes soient devenues des redevance. - Les sociétés d'assurance contre l'incendie sont des sociétés de secours mutuels ; sous cette forme réciproque, elles datent de 1786 ; mais elles avaient été précédées par des sociétés de secours non mutuels, par des aumônes organisées en faveur des incendiés. (Voir Babeau, *La Ville sous l'ancien Régime*, t. II, p. 146.) - Le droit au divorce a commencé par être unilatéral, au profit exclusif du mari, avant de devenir réciproque, etc.

religieuse. D'autre part, à la même époque de transition, les savants spéciaux, courbés d'ailleurs sous le joug métaphysique dans une certaine mesure déterminée, entendent bien dogmatiser à leur tour. C'est une série de ricochets dogmatiques qui rendent palpable le besoin d'imitation d'où procède cette singulière étape de la pensée. Il n'en est pas moins certain que l'affranchissement de la raison humaine est venu de là. En effet, il y a quelque chose de contradictoire et de factice dans l'attitude d'une raison individuelle qui sent déjà sa force, mais qui, se croyant le droit d'imposer ses convictions sans discussion à certaines personnes, se croit néanmoins le devoir d'accepter sans les examiner les convictions d'autres personnes. Une telle timidité jure avec un tel orgueil. Aussi vient-il un moment où une raison individuelle, plus hardie et plus conséquente, s'avise de vouloir, elle aussi, dogmatiser sans restriction, opposer et imposer ses convictions en haut tout aussi bien qu'en bas. Mais son exemple est aussitôt suivi; la discussion devient générale, et la libre-pensée n'est que ce choc mutuel et cette mutuelle limitation d'infaillibilités individuelles qui s'affirment, multiples et contraires.

À l'origine, un homme commande et les autres obéissent. L'autorité est monopolisée, comme l'enseignement, par le père ou le maître; le reste du groupe n'a d'autre fonction que d'obéir. Mais cette autorité autocratique devient un objet d'envie; les ambitieux, parmi les sujets, conçoivent, d'abord, de concilier leur sujétion avec leur soif de pouvoir, et ils imaginent de limiter d'abord, de circonscrire l'autorité de leurs maîtres sur eux, puis de la déverser, limitée et précisée également, sur des sujets du second degré. C'est une cascade de commandements limités, mais indiscutables. Le système féodal a été la réalisation de cette idée sur la plus grande échelle. Mais, à vrai dire, l'organisation militaire de tous les temps en est l'incarnation la plus évidente; et cet exemple montre que la conception dont il s'agit, de même que la conception analogue ci-dessus, celle de la hiérarchie des dogmatismes, répond à un besoin permanent des sociétés, le besoin de la défense patriotique ou de l'éducation des enfants. - Plus tard, cependant, on ose mieux encore, on veut pouvoir commander sous certains rapports à ceux mêmes auxquels on obéit sous d'autres rapports, et réciproquement, ou pouvoir commander un temps à ceux auxquels on a obéi ou on obéira en un autre temps. On obtient cette réciprocité par la libre accession de tous aux emplois publics, aux magistratures viagères ou temporaires, et par le droit de vote concédé à tous. Le seul fait de voter implique chez l'électeur l'engagement de se soumettre à l'élu quel qu'il soit, et donne de la sorte aux décrets de celui-ci le caractère d'un contrat tacite. - Qu'on dise si la souveraineté populaire ainsi formée est autre chose que la multiplication à million d'exemplaires de la souveraineté monarchique, et si, sans l'exemple de celle-ci, incarnée notamment dans Louis XIV, celle-la eût jamais été conçue ?

Tous les progrès ou changements sociaux qui se sont opérés par la substitution du rapport réciproque au rapport unilatéral, conséquences, selon nous, de l'imitation en exercice, Spencer les attribue au remplacement du « militarisme » par « l'industrialisme »; mais le développement de l'industrie elle-même est assujéti à la loi dont nous parlons. En effet, l'industrie a pour premier germe le travail servile non rémunéré ou le travail de la femme, qui est l'esclave-née de l'homme primitif. L'Arabe, par exemple, se fait servir, nourrir, habiller, loger même par ses nombreuses femmes, comme le Romain par ses esclaves; et voilà pourquoi la polygamie lui est aussi nécessaire qu'à nous nos multiples fournisseurs. - Les relations du producteur et du consommateur commencent donc par être abusives comme celles du fils et du père ou de la femme et du mari. Mais à force de travailler gratis pour autrui, l'esclave aspire à faire travailler quelqu'un gratis pour soi-même, et il finit, grâce à la restriction

graduelle du pouvoir de ses maîtres qui ne s'étend plus à tous ses actes ni à tout son temps, par se faire un pécule qui le conduit à l'affranchissement, puis à l'achat d'un ou plusieurs esclaves, ses victimes à leur tour. S'il ne rêvait que la liberté, il s'empresserait d'en jouir isolément *en se servant tout seul*. Mais non, il copie les besoins de ses anciens maîtres; il veut être servi par autrui, comme eux, pour la satisfaction de ces besoins; et, comme cette prétention se généralise, un moment arrive où tous ces anciens esclaves affranchis, qui tous prétendent avoir des esclaves, s'asservissent alternativement ou mutuellement. De là, la division du travail et la coopération industrielle <sup>1</sup>.

Bien entendu, soit dit une fois pour toutes, le désir d'imitation n'aurait point réussi à opérer les transformations précédentes ni les suivantes, si certaines inventions ou découvertes ne les avaient rendues possibles. L'invention du moulin à eau, par exemple, en allégeant considérablement le travail des esclaves, a préparé leur émancipation future; et, en général, sans un nombre suffisant de machines successivement inventées, il y aurait peut-être encore des esclaves parmi nous. Les découvertes scientifiques, astronomiques notamment, ont seules permis à la raison individuelle de lutter avec avantage contre l'autorité des dogmes. Les découvertes ou inventions juridiques, les formules de droits nouveaux édictées par des publicistes ou des littérateurs, ont seules permis à la souveraineté nationale de remplacer, en la multipliant, la souveraineté royale. - Mais il n'en est pas moins vrai que le besoin d'imiter le supérieur, d'être cru, d'être obéi, d'être servi comme lui, était une force immense, quoique virtuelle, qui poussait aux transformations dont je parle; et elle n'attendait que le *nécessaire accident* de ces inventions ou de ces découvertes pour se déployer.

Continuons. La chasse humaine, avons-nous dit, est le premier rapport international. Une tribu, une peuplade, grâce à la découverte d'une arme nouvelle ou d'un perfectionnement nouveau dont elle a le secret, extermine ou subjugué toutes ses voisines. Telles ont été, sans doute, les rapides conquêtes des anciens Aryens, en possession des métaux, à travers des peuples armés de silex, poli ou éclaté; telles ont été les « colonisations » des Européens en Amérique, parmi de malheureux Indiens sans chevaux ni fusils qui leur servaient de gibier. Or, à cette guerre unilatérale en quelque sorte, comment s'est substituée la guerre vraie, la chasse réciproque, à l'usage des nations civilisées quand elles se battent entre elles? Par la diffusion imitative, chez tous ces peuples, des armements et des tactiques qui ont fait triompher l'un d'eux. Mais ils rêvent d'imiter autre chose encore de ce vainqueur, ils aspirent à exercer un monopole militaire comme lui, à découvrir quelque arme foudroyante qui les rende invincibles et ramène la guerre à n'être qu'une chasse. Par bonheur, ce rêve

<sup>1</sup> Plus les services de toutes sortes se mutualisent au cours du progrès industriel et commercial, et plus les besoins ainsi satisfaits prennent un caractère arbitraire et capricieux. De plus en plus, le consommateur, qui, d'ailleurs, est producteur en même temps, entend être servi quand bon lui semble et comme bon lui semble, et trouver tout au gré de ses désirs du moment, si fugaces et si extravagants qu'ils soient. Cela s'appelle, en langage noble, l'émancipation de l'individu. - Or, cela s'explique sans peine en vertu des lois de l'imitation. Au début, le caprice est le monopole du maître, *pater familias* ou roi, qui se fait servir par ses enfants, ses esclaves ou ses sujets, sans réciprocité; et aussi bien du dieu que ses adorateurs servent prosternés sans avoir le droit d'exiger de lui rien d'équivalent aux sacrifices faits à ses pieds. Si donc la réciprocité des services ne s'est produite à la longue que par l'imitation prolongée et répandue du service unilatéral dont bénéficiaient les pères de famille, les rois et leurs copies les nobles, les dieux et les demi-dieux, il est naturel que les consommateurs quelconques, en cherchant à singer les chefs d'autrefois, du moins en tant que consommateurs, aient affecté de donner à leurs besoins un air de caprice en quelque sorte royal et divin. - C'est ainsi que le sans-gêne et le laisser-aller démocratiques, toujours croissants, découlent en droite ligne de l'absolutisme monarchique et théocratique.



n'est jamais atteint que dans une faible mesure, quoique les Prussiens à Sadowa, avec leur fusil à aiguille, aient vraiment traité les Autrichiens comme un piqueur un lièvre. - Comme étape intermédiaire entre les deux termes de cette évolution, je remarque certaines époques de barbarie où un peuple battu à plates coutures et devenu tributaire se console de sa défaite, en écrasant sans motif un de ses voisins plus faible que lui, et lui fait payer tribut à son tour. En Gaule, au temps de César, il y avait des peuples clients d'autres peuples, régime international qui pourrait être défini le système féodal appliqué au rapport des États.

J'ai gardé pour la fin un exemple, qui, quoique le moins important de tous, est le plus propre à illustrer la vérité de notre idée. Dans une société démocratique, qui a toujours été précédée par un régime aristocratique, monarchique ou théocratique, on voit les gens dans la rue se saluer les uns les autres, s'aborder pour se faire des politesses qu'ils se rendent toujours et se serrer réciproquement la main. D'où viennent tous ces usages? Je laisse à Spencer le soin de démontrer magistralement la source royale ou religieuse de tout cela, et comment la prostration de tout le corps devant le chef s'est lentement transformée en une légère inclinaison du buste ou un coup de chapeau. Ajoutons que si le coup de chapeau est le reste bien affaibli du prosternement primitif, il en est la forme mutualisée. J'en dirai autant de l'hommage et de la flatterie de cour, dont l'encens grossier, brûlé sur l'autel des grands, nous suffoque à la distance d'un siècle ou deux, quand il nous en arrive une bouffée dans la dédicace d'un vieux livre. Les compliments que se font aujourd'hui les gens bien élevés sont bien loin de ces hyperboles, mais ils ont l'avantage d'être réciproques, comme le sont aussi devenues les visites qui, jadis, ayant le caractère d'un hommage, étaient unilatérales. La politesse n'est guère que la réciprocité dans la flatterie. Et nous savons d'ailleurs, à n'en pouvoir douter, que « tout petit prince voulant avoir des ambassadeurs, tout marquis voulant avoir des pages », tout courtisan voulant avoir sa cour, le besoin généralisé d'être flatté, visité, salué comme un grand, a été le mobile secret qui a rendu peu à peu, en France et ailleurs, tout le monde poli; d'abord la cour, puis la ville, puis les châteaux, puis toutes les classes jusqu'aux dernières. L'état intermédiaire, analogue aux *phases* transitoires précédemment citées, a été l'urbanité propre de l'ancien régime à partir de Louis XIV. Chacun des innombrables étages entre lesquels se fractionnait la société d'alors se faisait rendre par l'étage inférieur les politesses gratuites, les visites et les saluts que l'étage supérieur ne lui rendait pas <sup>1</sup>. C'était une cascade d'impertinences, comme l'observe La Bruyère quelque part. Mais, à mesure qu'on avance vers la fin de ce monde disparu, les égards se font mutuels et l'on sent bien que « l'égalité » approche. Effectivement, de tous les moyens de nivellement inventés au cours de la civilisation, il n'en est peut-être pas de plus puissant ni de plus inaperçu que la politesse des manières et des mœurs. Ce que Cicéron a dit de l'amitié *amicitia pares aut facit aut invenit*, s'applique parfaitement à l'urbanité, et spécialement à la vie de salon. Le salon n'admet que des égaux ou égalise ceux qu'il admet. Par ce second caractère, il tend constamment à diminuer, même en dehors de lui, les inégalités sociales qui, en lui, s'effacent momentanément.

<sup>1</sup> Ou bien, si le supérieur rendait le salut, la visite, le compliment, c'était *toujours* l'inférieur qui commençait à saluer, à aller voir, à complimenter. Il y avait alors un salut obligatoire de classe à classe, comme de grade à grade ; on ne connaît plus guère aujourd'hui que le salut d'homme à homme, et l'on fait en sorte que ce ne soit pas toujours le même qui salue le premier. - Dans La Bruyère aussi nous voyons se peindre la phase transitoire entre l'unilatéral et le réciproque en fait de politesses. Son *Ménippe*, quand on le salue, est « dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non », et, pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de sa portée ». Voilà un trait qui a bien vieilli : voit-on maintenant une personne quelconque, si haut placée qu'elle soit, hésiter à rendre un coup de chapeau au dernier de ses concitoyens ?

Quand des fonctionnaires de rang hiérarchique très inégal se sont souvent fréquentés dans le monde, leurs relations s'en ressentent dans l'intervalle même de leurs rencontres mondaines ; ils se sont nivelés. Mieux que les chemins de fer, les manières polies suppriment les distances, non seulement celles des fonctionnaires, des magistrats et des officiers, mais celles des classes qui, à la longue, se rapprochent à force de coups de chapeaux et de poignées de main. chaque jour, dans notre société en voie de transformation, des milliers de gens se sentent tout flattés de s'entendre appeler monsieur et *madame*. En cela, comme à tant d'autres égards, comme par son concours prêté au règne de la mode, comme par son engouement pour les idées philosophiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, la noblesse d'ancien régime a contribué à saper ses propres fondements et « s'est ensevelie dans son triomphe ».

## II

### Distinction du réversible et de l'irréversible en histoire.

Ce qui est irréversible par suite des lois de l'imitation, et ce qui l'est par suite des lois de l'invention. Un mot à ce dernier sujet. Changements irréversibles du costume même, dans une certaine mesure. Les grands Empires de l'avenir. - L'individualisme final

[Retour à la table des matières](#)

Les considérations précédentes sur le passage de l'unilatéral au réciproque nous conduisent assez naturellement à traiter une question d'un intérêt majeur, qui eût mérité d'être abordée par les sociologues, je veux dire la question de savoir ce qu'il y a de *réversible* et d'*irréversible* en histoire <sup>1</sup>. Tout le monde sent qu'à certains égards une société peut traverser en un sens précisément inverse certaines phases déjà parcourues par elle, mais qu'à d'autres égards cette régression lui est interdite. Nous avons vu plus haut qu'après avoir passé de la coutume à la mode prépondérante les peuples peuvent repasser de la mode à la coutume, élargie il est vrai, jamais rétrécie; mais peuvent-ils, après avoir substitué aux relations unilatérales des relations réciproques, retrograder de celles-ci à celles-là ? Non, et nous en avons dit implicitement la raison. « Les monopoles, dit très bien Cournot, les grandes compagnies marchandes et guerrières, la traite, l'esclavage des noirs, et toutes les institutions coloniales qui s'y rattachent, sont des choses dont le monde ne veut plus, qui ont disparu ou vont disparaître, sans qu'on puisse croire qu'elles renaîtront jamais, pas plus que l'esclavage ou le forum antiques, ou la féodalité du moyen âge. » C'est vrai ; mais sur quoi se fonde cette conviction ? Il faut le dire ; et Cournot ne le dit pas. Nous savons maintenant que ce passage, nécessaire et irréversible, du monopole à la liberté du commerce, de l'esclavage à la mutualité des services, etc., est un corollaire des lois

---

<sup>1</sup> J'entends les mots réversible et irréversible non dans le sens que leur donnent la langue juridique et le dictionnaire, mais dans l'acception qui leur est prêtée par les physiciens, notamment en thermo-dynamique, où l'on appelle réversible une machine dont le jeu peut s'opérer indifféremment en deux sens inverses.

de l'imitation. Or, ces lois peuvent cesser, partiellement ou totalement, d'agir; et, dans ce cas, une société meurt d'une mort partielle ou totale; mais elles ne peuvent pas se *renverser*.

- Est-il concevable aussi qu'un grand empire, tel que l'Empire romain de Marc-Aurèle, retourne en arrière, redevienne une république italienne hellénisée par quelque Scipion, puis une république inculte et fanatique dirigée par un Caton l'Ancien, puis une petite bourgade barbare organisée par un Numa ? Ou conçoit-on même qu'après avoir passé de la criminalité violente à la criminalité astucieuse et voluptueuse, comme il arrive toujours, et échangé ses crimes contre des vices, une société cesse d'être vicieuse pour redevenir austèrement sanguinaire ? On concevrait aussi bien un organisme adulte rétrogradant de la maturité à la jeunesse, de la jeunesse à l'enfance, et finissant par rentrer dans l'ovule d'où il est sorti; ou un astre calciné, tel que la lune, se remettant à parcourir au rebours la série épuisée de ses anciennes périodes géologiques, de ses faunes et de ses flores disparues. La dissolution, quoique Spencer ait semblé le croire, n'est jamais le pendant symétrique de l'évolution. Est-ce que cela signifie que le monde a vraiment un sens et un but; ou bien que, toujours mécontente de ses destinées, et préférant l'inconnu, le néant même, à son passé, toute réalité se refuse, avant tout, à revivre sa même vie, à rebrousser chemin ?

Je me hâte d'ajouter que, par un côté important, la réversibilité ou l'irréversibilité historique n'est point explicable par les seules lois de l'imitation. Les inventions et les découvertes qui apparaissent successivement et dont l'imitation se saisit pour les divulguer, ne se suivent pas au hasard; un lien rationnel, sur lequel nous n'avons pas à insister ici, mais qui a été clairement indiqué par Auguste Comte, dans ses aperçus sur le développement des sciences, et nettement tracé par Cournot dans son magistral traité sur *L'enchaînement des idées fondamentales*, les rattache les unes aux autres ; et, dans une large mesure, on ne saurait admettre que leur ordre, par exemple l'ordre des découvertes mathématiques depuis Pythagore jusqu'à nous, eût pu être interverti. Ici l'irréversibilité se fonde sur les lois de la logique inventive, et non sur celles de l'imitation.

- Arrêtons-nous un instant pour justifier, en passant, la distinction que je viens d'établir. L'ordre des inventions successives et l'ordre des imitations successives font deux, bien que imitation signifie invention imitée. Les lois, en effet, qui régissent la première de ces deux séries, ne sauraient se confondre avec les lois, même logiques, qui régissent la seconde. Il n'est pas nécessaire que les inventions imitées parcourent *tous* les termes de la série irréversible que les inventions, imitées ou non imitées, doivent nécessairement parcourir un à un. À la rigueur, on peut concevoir que toute la suite des inventions logiquement antérieures à la dernière, constituant le perfectionnement final, se déroule dans un seul et même cerveau de génie; et, en fait, il est rare qu'un inventeur n'enjambe pas plusieurs degrés obscurs de cette échelle avant d'atteindre l'échelon lumineux. Les lois de l'invention appartiennent essentiellement à la logique individuelle; les lois de l'imitation en partie à la logique sociale. - D'ailleurs, de même que l'imitation ne relève pas exclusivement de la logique sociale, mais dépend aussi d'influences extra-logiques, n'est-il pas visible que l'invention elle-même se produit, cérébralement, en vertu de conditions qui ne sont pas seulement l'apparition cérébrale des prémisses dont elle est la conclusion logique, mais encore certaines autres associations d'idées qualifiées inspiration, intuition, génie ?

N'oublions pas, cependant, que toute invention, toute découverte, consiste en une rencontre mentale de connaissances déjà anciennes et le plus souvent transmises par autrui. En quoi a consisté la thèse de Darwin sur la sélection naturelle ? À avoir proclamé la *concurrence vitale* ? Non, mais (Voir *Rev. scientif.*, 1er déc. 1888, article de Giard) à avoir, pour la première fois, combiné cette idée avec celles de *variabilité* et *d'hérédité*. La première, proclamée déjà par Aristote, était demeurée stérile tant qu'elle ne s'était pas associée avec les deux autres. - Partant de là, on peut dire que le terme générique, dont l'invention n'est qu'une espèce, c'est l'interférence féconde des répétitions. S'il en est ainsi, il me sera peut-être permis d'émettre, sans y insister, une hypothèse qui me vient à ce sujet. Quelque nombreuses que soient les diverses variétés de choses qui se répètent, si l'on suppose que les foyers de ces rayonnements répétiteurs, autrement dit les inventions ou leurs analogues biologique et physiques, soient régulièrement dispersés, leurs rencontres pourront être prévues; et ces rencontres elles-mêmes, nouveaux foyers, présenteront autant de régularité dans leur disposition que les foyers primitifs. Tout serait donc régulier dans un univers pareil, si compliqué qu'il pût être ; rien n'y serait, rien n'y paraîtrait accidentel. Si, au contraire, ou admet que les foyers primitifs sont irrégulièrement dispersés, les foyers secondaires affecteront aussi une dispersion sans ordre, et leur irrégularité sera d'autant plus grande que celle des foyer primitifs l'aura été. Ainsi, il n'y aura jamais dans le monde qu'une même *quantité d'irrégularité*, pour ainsi dire, seulement apparue sous les formes les plus changeantes. Ajoutons que ces formes successives, malgré tout, doivent avoir une certaine similitude malaisée à définir. L'irrégularité originelle se reflète dans les irrégularités dérivées, ses images agrandies. D'où je conclus que, si l'idée de Répétition domine tout l'univers, elle ne le constitue pas. Car le fond, c'est, je crois, une certaine somme de diversité innée, éternelle, indestructible, sans laquelle le monde serait d'une platitude égale à son immensité. Stuart Mill avait été conduit, par ses réflexions, à quelque postulat du même genre.

Quoi qu'il en soit de la conjecture que je viens de hasarder, il me paraît certain qu'il faudrait combiner les deux sortes de lois distinguées ci-dessus, pour expliquer entièrement le caractère irréversible des transformations sociales, même des plus simples. Par exemple, envisageons les changements du costume en France depuis trois siècles, et supposons qu'ils se soient accomplis en sens contraire. A priori, l'hypothèse paraît acceptable, ou du moins ne pas plus impliquer contradiction que l'idée de jouer une mélodie à l'envers, en commençant par la dernière note et finissant par la première. Chose étrange, entre parenthèses, on produit de la sorte une mélodie toute nouvelle qui, sans avoir rien de commun avec l'autre, est parfois satisfaisante pour l'oreille. Mais qu'on se représente les courtisans de Louis XIV habillés en veston ou en habit noir, en pantalon et chapeau de soie, suivant nos modes d'à présent, puis, graduellement, le pantalon remplacé par la culotte courte, les cheveux courts par la perruque, le veston par l'habit brodé, doré, multicolore, avec l'épée au côté, et nos contemporains démocrates vêtus comme les familiers du Roi-Soleil; ce serait grotesque, et il y aurait là une telle dissonance entre les dehors de l'homme et ses idées, entre la succession des toilettes et celle des événements, des opinions et des mœurs, qu'il est inutile d'insister sur l'impossibilité de la chose. Cela est impossible parce que les événements, les opinions et les mœurs, dont les toilettes doivent être la traduction jusqu'à un certain point, se sont enchaînés depuis Louis XIV avec une certaine logique dont les lois s'opposent, aussi bien que les lois de l'imitation, à ce que leur *mélodie*, pour ainsi dire, fût retournée. Cela est si vrai, que le contresens impliqué dans l'hypothèse en question serait infiniment moins absurde, s'il s'agissait des toilettes féminines. On peut, à la rigueur, sans rien changer d'ailleurs à l'histoire moderne, imaginer que les dames de la Cour, au XVII<sup>e</sup> siècle, ont porté les robes et

même les chapeaux de nos élégantes du XIX<sup>e</sup>, que plus tard sont venues la crinoline, puis les hauts corsages grecs de Mme Récamier et de Mme Tallien, et que ces métamorphoses ont conduit nos contemporaines à s'habiller comme Mme de Maintenon ou à se coiffer comme Mlle de Fontange. Ce serait un peu étrange, mais non insensé. Pourquoi, cependant, le courant des modes féminines peut-il être supposé remonté, sans qu'il soit nécessaire de supposer remonté lui-même le courant des mœurs et des idées, tandis que celui des modes masculines ne saurait l'être ? Cela s'explique sans nul doute par la participation infiniment moindre des femmes aux travaux de la politique et de la pensée, par leur préoccupation dominante, en tous temps et en tous lieux, de plaire physiquement, et, malgré leur amour du changement, par l'immutabilité fondamentale de leur nature, rebelle à l'usure de la civilisation.

Mais, remarquons-le, pour les femmes comme pour les hommes, il n'est pas possible de concevoir que la succession des inventions relatives au tissage et auxquelles nous devons des étoffes de plus en plus variées et compliquées, se soit déroulée, en sens contraire, de la complication extrême à la primitive simplicité. Les lois de la logique le défendent. Elles défendent de même de concevoir que la série des armes, depuis le moyen âge, ait pu être retournée, et qu'on ait pu passer des fusils à aiguille aux fusils à pierre, aux arquebuses, aux arbalètes et aux arcs, ou des canons Krupp aux couleuvrines et aux balistes. - En outre, les lois de l'imitation montrent l'impossibilité d'admettre que, soit féminines, soit masculines, les toilettes, après avoir été sous Louis XIV, par hypothèse, à peu près pareilles comme coupes et comme tissus pour toutes les classes de la nation et pour toutes les provinces de la France, ainsi qu'elles le sont de nos jours, aient pu se différencier par degrés et devenir dans notre siècle distinctes d'une classe à l'autre, d'un clocher à l'autre, comme elles l'étaient autrefois. Cela est inadmissible<sup>1</sup>, même en admettant en même temps que, après avoir existé sous Louis XIV, tous nos télégraphes et tous nos chemins de fer ont été détruits, emportant avec eux les besoins intenses de relations et d'assimilations qu'ils ont fait naître. Car cette mort violente de notre civilisation frapperait d'inaction toutes ses fonctions imitatives, mais ne les ferait point rétroagir. - Nous lisons dans une chronique (v. Babeau, *La ville sous l'ancien régime*) que Louis XIII, en entrant à Marseille, admira fort les soldats de la milice et fut surtout satisfait de voir « qu'il y en avait d'habillés en sauvages, en *Américains*, en Indiens, en Turcs et en Maures ». C'est seulement, en effet, sous Louis XV, que l'uniforme se généralisa. Se figure-t-on l'effet que produirait de nos jours le retour à cette ancienne bigarrure des vêtements militaires, s'il pouvait avoir lieu ? On ne supporterait cette diversité de costumes, c'est-à-dire elle ne semblerait *naturelle*, normale, que si la mode s'en était répandue ; et, dans ce cas, cette multiformité même ne serait qu'une sorte d'uniforme, une similitude consistant à copier la variété d'autrui.

- Attachons-nous à cette espèce d'irréversibilité historique dont les lois de l'imitation suffisent à rendre compte, comme les lois de la génération et de l'ondulation suffisent à expliquer certaines espèces, mais non toutes les espèces, d'irréversibilité naturelle. Un grand idiome national, né d'un petit dialecte local, ne saurait revenir à sa source ; non pas qu'il ne puisse, par quelque catastrophe politique, se morceler en fragments qui deviendront des dialectes ; mais, dans ce cas, la divergence dialectale sera due à l'emprisonnement forcé, dans chaque province, d'innovations linguistiques nées sur place et qui, auparavant, auraient rayonné jusqu'au fond du territoire. D'ailleurs, chacun des dialectes ainsi créés ne ressemblera

<sup>1</sup> Que devient ici la fameuse loi de différenciation progressive, considérée comme une nécessité de l'évolution universelle ?

en rien au dialecte primitif et tendra, non à reproduire celui-ci, mais à se répandre sur ses voisins et à rétablir à son profit l'unité de la langue sur une vaste étendue. Ce que je dis de la langue s'applique aussi bien à la religion. - Mais jetons un coup d'œil sur l'ensemble de la vie sociale.

On a souvent remarqué que la civilisation a pour effet d'élever le niveau moyen des masses au point de vue intellectuel et moral, esthétique et économique, plutôt que de surélever sous ces divers rapports les cimes supérieures de la société. Mais cette vague formule, sans contours définis, a pu être niée, non sans raison, parce qu'on a omis d'indiquer la cause du fait qu'on avait en vue. Cette cause, nous la connaissons. Puisque toute invention, une fois lancée, non repoussée par la masse des inventions déjà installées dans un milieu social, doit y rayonner et s'y établir à son tour, gagnant successivement toutes les classes jusqu'aux dernières, il s'ensuit que le résultat final où tend la continuation indéfinie de toutes ces irradiations dont les foyers apparaissent de loin en loin sur les hauteurs, doit être une illumination générale uniformément répartie. C'est ainsi qu'en vertu de la loi du rayonnement ondulatoire, les sources de chaleur apparues l'une après l'autre tendent à produire, suivant une conséquence fameuse déduite par les physiciens, un grand équilibre universel de température, supérieure à la température actuelle des espaces interstellaires, mais inférieure à celle des soleils. C'est ainsi, pareillement, que la dissémination des espèces, suivant la loi de leur progression géométrique, ou, en d'autres termes, de leur rayonnement prolifique, tend à remplir la terre entière, encore très inégalement peuplée, d'une couche uniforme de vivants, plus dense uniformément que ne l'est en moyenne sa population actuelle. - Les termes de nos comparaisons, on le voit, se correspondent exactement: la sur-face terrestre est le domaine ouvert au rayonnement de la vie, comme l'espace est le domaine ouvert au rayonnement de la chaleur et de la lumière, comme l'espèce humaine, en tant qu'espèce vivante, est le domaine ouvert au rayonnement du génie inventif. - Or, cela dit, on comprend que la tendance à une assimilation cosmopolite et démocratique soit une pente inévitable de l'histoire, par la même raison que le peuplement uniforme et complet du globe et la calorification uniforme et complète de l'espace sont dans les vœux de l'Univers vivant et de l'Univers physique. Cela est nécessaire, car des deux forces capitales, l'invention et l'imitation, qui nous servent à interpréter toute l'histoire, la première, source de privilèges, de monopoles, d'inégalités aristocratiques, est intermittente, rare en somme, éruptive à certaines époques éloignées, tandis que la seconde, si démocratique et si niveleuse, est continue et incessante, comme l'action sédimentaire de l'Euphrate ou du Nil. Mais, on le comprend aussi, il se peut fort bien, aux époques où les créations du génie se pressent et se stimulent, dans les âges bouillonnants et inventifs comme le nôtre, que le progrès de la civilisation s'accompagne d'un accroissement momentané d'inégalité en tout genre, ou, si la fièvre imaginative s'est spécialisée, en un certain genre. De nos jours, où l'esprit créateur c'est surtout porté vers les sciences, l'écart entre l'élite de nos grands savants et la lie de nos illettrés les plus grossiers est bien plus grand, au point de vue de la somme et du poids des connaissances, qu'au moyen âge ou dans l'antiquité. Toute la question est de savoir, dans les périodes novatrices dont je parle, si l'éruption précipitée des inventions a marché plus vite que la coulée de leur lave, c'est-à-dire de leur exemple, au pied de leurs auteurs. Or, c'est là une question de fait, que la statistique seule peut résoudre.

Persuadé que le passage du régime aristocratique au régime égalitaire est irréversible, Tocqueville repousse l'idée que, dans un milieu égalisé, une aristocratie

quelconque puisse se former. Mais il faut s'entendre <sup>1</sup>. Si par suite de la cause qui nous est connue, les sociétés courent à une assimilation croissante et à une accumulation incessante de similitudes, il n'en résulte pas qu'elles marchent aussi vers une égalisation de plus en plus grande. Car l'assimilation imitative n'est que l'étoffe dont les sociétés se font; cette étoffe est découpée et mise en oeuvre par la logique sociale qui tend à l'unification la plus solide par la spécialisation des aptitudes et leur mutuel secours, par la spécialisation des intelligences et leur mutuelle confirmation. Il est donc fort possible et même probable qu'une hiérarchie très forte soit le terme fatal d'une civilisation quelconque <sup>2</sup>, quoique toute civilisation consommée, parvenue à sa floraison terminale, se reconnaisse à la diffusion des mêmes besoins et des mêmes idées, sinon des mêmes pouvoirs et des mêmes richesses, dans toute la masse des citoyens. Seulement, ce qu'on peut concéder à Tocqueville, c'est que jamais, après avoir été détruite dans un pays, une aristocratie fondée sur le prestige héréditaire du sang n'y renaîtra. Nous savons, en effet, que la forme sociale de la Répétition, l'imitation, tend à s'affranchir de plus en plus de la forme vivante, l'hérédité.

On est en droit d'affirmer aussi que les agglomérations nationales iront s'agrandissant de plus en plus, et, par suite, se raréfiant, et que jamais, sans catastrophe, le contraire ne se verra. C'est un effet [indiqué par M. Gide dans son opuscule sur les colonies <sup>3</sup>] de l'assimilation universelle, surtout en faits d'armements. En effet, « le jour où nous serons tous coulés dans le même moule, le jour où tout homme vaudra un autre homme, il est clair que la puissance de chaque peuple sera mathématiquement proportionnelle au chiffre de sa population, » et que, par suite, la lutte d'un petit État contre un grand deviendra impossible ou désastreuse pour le premier. Nouvel argument à joindre aux raisons si nombreuses que nous avons de prévoir dans l'avenir quelque Empire colossal. À toute époque, jusqu'à la nôtre, on a vu les États les plus grands s'étendre aussi *loin ou plus loin* que les moyens de communication alors en usage le leur permettaient pratiquement. Mais, de nos jours, il est manifeste que les grandes inventions de notre siècle rendraient possibles et durables des agglomérations bien supérieures en étendue à toutes celles qui existent. C'est donc là une anomalie historique sans exemple dans le passé, et nous devons croire qu'elle est destinée à disparaître. Le monde est plus mûr maintenant pour la concentration de toute l'Europe, du nord de l'Afrique et de la moitié de l'Asie en un seul État, qu'il ne l'a jamais été pour la conquête romaine, pour la conquête arabe *ou* l'empire de Charles-Quint. - Est-ce à dire que nous devons nous attendre à voir un Empire unique, étendu au globe entier ? Non. De la loi développée plus haut sur l'alternance de la mode et de la coutume, sur le retour final, inévitable, au protectionnisme coutumier après un temps plus ou moins long de libre-échange des exemples, il résulte que l'agrandissement naturel, je ne dis pas factice, d'un État quelconque, ne saurait jamais dépasser certaines limites. Par suite, il n'y a pas lieu de concevoir

<sup>1</sup> Remarquons que, par une série régulière et ininterrompue de transformations, l'organisation ecclésiastique de l'Europe chrétienne a passé de la démocratie évangélique, égalitaire, à l'aristocratie des premiers évêques, puis à la monarchie tempérée de l'évêque de Rome, contenu par des Conciles, enfin à l'absolutisme du pape infaillible; ce qui est précisément l'inverse de l'évolution accomplie par la société civile. Mais, en revanche, ici comme là, on a évolué de la multiformité à l'uniformité, du morcellement à la centralisation.

<sup>2</sup> Empire byzantin, terme de la civilisation gréco-romaine; empire chinois, terme de la civilisation chinoise; empire mogol, terme de la civilisation hindoue; pharaonisme, terme de la civilisation égyptienne, etc.

<sup>3</sup> M. Gide se réfère expressément aux « lois de l'imitation ». car il a été des premiers à accepter ce point de vue, et dans ses *Principes d'économie politique*, il fait assez bon accueil à notre théorie de la valeur, application de ce point de vue général, telle qu'elle a été il y a longtemps exposée dans plusieurs articles de la *Revue philosophique*.



l'espérance qu'un seul État règne durablement sur toute la terre et que la possibilité de la guerre y soit supprimée. Bien mieux, à mesure que l'unification ou du moins la fédération des nations civilisées devient plus désirable et plus ardemment souhaitée, les obstacles qui s'opposent à sa réalisation, orgueil et ressentiments patriotiques, préjugés nationaux, intérêts collectifs mal compris ou étroitement conçus, souvenirs historiques accumulés, ne cessent de grandir. On dirait que cette aspiration grandissante, arrêtée par cette croissante difficulté, est le supplice infernal auquel la civilisation condamne l'homme. Toujours plus brillant, mais toujours plus reculé, luit à nos yeux, ce semble, le mirage de la paix perpétuelle et universelle.

- Dans un sens relatif et limité, cependant, il est à croire que cet idéal se réalisera temporairement, grâce aux conquêtes futures d'un peuple, - nous ne savons lequel, - destiné à ce glorieux rôle. Mais alors, quand cet Empire se sera assis et aura déroulé sur une grande partie du monde une sécurité comparable à la majesté de la paix romaine décuplée en étendue et en profondeur <sup>1</sup>, il se pourra qu'un phénomène social

<sup>1</sup> Le tort de certains historiens est d'éprouver ou d'affecter un mépris injustifiable pour toutes les grandes similitudes, d'ordre linguistique, religieux, politique, artistique, etc., qui se sont visiblement opérées par imitation d'un modèle prestigieux, qu'il s'agisse du prestige d'un conquérant ou simplement d'un étranger. Ils ont l'habitude de traiter dédaigneusement les grandes agglomérations de peuples, les grandes unités sociales, rendues possibles de la sorte, par exemple l'unité de l'empire romain, et de les déclarer factices. Ce qui ne les empêche pas d'admirer beaucoup, beaucoup trop même, d'autres similitudes, d'autres unités, *qu'ils* jugent naturelles et spontanées celles-là, parce qu'ils ne voient *pas* qu'elles aussi ont l'imitation pour cause, l'imitation inconsciente et irréfléchie dans certains cas au lieu de l'imitation consciente et *voulue* mais l'imitation toujours. La culte superstitieux de l'inconscient et l'ignorance du rôle capital joué par l'imitation, sous ses formes multiples, visibles ou déguisées, dans les affaires humaines, provoquent chez les meilleurs esprits ces contradictions fréquentes.

En voici un exemple, que j'emprunte à la très savante *Histoire des institutions politiques* de M. Viollet (p. 256). Cet historien, d'ailleurs *si* distingué, est *du* très grand nombre de ceux qui opposent la *vieillesse* de l'empire romain à la *jeunesse* féconde et verveuse de la barbarie germanique. Il juge artificielle la grande unité impériale, et, par contraste, il est porté à juger naturelle, *née de soi*, toute petite unité produite par le morcellement de l'empire. Pour *lui*, cet affreux chaos, du *VI<sup>e</sup> au Xe* siècle, interrompu seulement par l'époque de Charlemagne, glorieux et conscient imitateur des Césars, est *une* crise génétique ; ces ténèbres sont « une aurore ». Tout lui paraît admirable alors, le morcellement d'abord, rétrogradation évidente pourtant à je ne sais combien de siècles en arrière, et aussi, ce qui me paraît contradictoire, la tendance manifeste, mais impuissante, à refaire l'unité rompue, sous forme de nationalités de nouveau grandissantes. « L'Occident, dit-il, heureusement et définitivement fractionné, n'ayant plus d'autre lien incontesté qu'une communauté de *croyances religieuses et philosophiques*, d'autres institutions similaires que des institutions nées, *pour ainsi dire spontanément, de besoins semblables*, allait bientôt donner le spectacle admirable d'une diversité mille fois plus riche, plus féconde et plus harmonique que la plus savante unité. » Or, n'oublions pas que, sans la longue durée de l'Empire, sans cette séculaire propagation de courants d'imitation en fait de langage, d'idées, de mœurs, d'institutions, la similitude des besoins n'eût pas existé entre tant de peuples primitivement hétérogènes. Et, quant à la communauté des croyances religieuses, aussi bien que philosophiques, il est clair qu'elle est due à ces conversions multiples, à ces contagions imitatives des âmes et des consciences, que l'unité romaine a seule rendues possibles. - Ainsi ce que l'écrivain cité admire tant comme contraire à la factice unité impériale, est impérial d'origine. Supprimez cela et il ne reste plus qu'un fractionnement illimité qui nous ramène à l'état sauvage.

Si l'on se pénétrait bien de cette vérité d'observation, que l'homme en société, à moins qu'il n'invente, ce qui est rare, ou à moins qu'il n'obéisse à des impulsions d'origine purement organique, ce qui devient de plus en plus rare aussi, imite toujours en agissant ou en pensant, soit qu'il en ait, soit qu'il n'en ait pas conscience, soit qu'il cède à un entraînement dit imitatif, soit qu'il fasse un choix raisonné et réfléchi entre les modèles qui s'offrent à son imitation; si l'on savait cela, et si l'on parlait de là, on se garderait bien d'admirer dans les faits sociaux, avec une superstition d'enfant, les grands courants d'imitation inconsciente et irréfléchie, et on reconnaîtrait au contraire la supériorité des actes d'imitation volontaire et raisonnée.

tout nouveau, ni conforme, ni contraire aux principes exposés plus haut, apparaisse à nos petits-neveux. On peut se demander, en effet, si la similitude universelle, sous toutes ses formes actuelles ou futures, relativement au costume, à l'alphabet, à la langue peut-être, aux connaissances, au droit, etc., est le fruit dernier de la civilisation, ou si elle n'a pas plutôt pour unique raison d'être et pour conséquence finale l'éclosion de divergences individuelles plus vraies, plus intimes, plus radicales et plus délicates à la fois que les dissemblances détruites. Certes, après une inondation cosmopolite qui aura laissé une alluvion épaisse de mœurs et d'idées sur toute l'humanité, jamais les nationalités démantelées ne se refermeront, jamais les hommes ne retourneront au culte chinois des ancêtres, au mépris des us étrangers, et ne préféreront à l'accélération de leur grand changement d'ensemble, auquel tous participent, l'accentuation de leur originalité extérieure fixe et consolidée. Mais il se peut parfaitement que la civilisation s'arrête un jour pour se recueillir et enfanter, que le flux de l'imitation ait ses rivages, et que, par <sup>1</sup> l'effet même de son déploiement excessif, le besoin de sociabilité diminue, ou plutôt s'altère et se transforme en une sorte de misanthropie générale, très compatible d'ailleurs avec une circulation commerciale modérée et une certaine activité d'échanges industriels réduits au strict nécessaire, mais surtout très propre à renforcer en chacun de nous les traits distinctifs

---

On verrait aussi ce qu'il y a d'invincible et d'irrésistible, en vertu des lois de l'imitation, dans l'immense poussée universelle vers l'uniformité. Je ne conteste pas le côté pittoresque de cette « riche diversité » que la période chaotique des Mérovingiens et des Carolingiens allait produire à la belle époque féodale. Mais, depuis les temps modernes, ne voit-on pas l'uniformité se refaire, s'élargir même, et, en somme, le monde civilisé à présent n'est-il pas en train de se couler dans le même moule ? Au fond de quel désert africain, de quelle bourgade chinoise faut-il aller maintenant pour ne plus voir les mêmes chapeaux et les mêmes costumes, les mêmes cigares et les mêmes journaux ?

Ainsi, malgré le morcellement politique qui, quoique bien amoindri, a subsisté, le nivellement social s'est refait. Ce n'est donc pas à l'unité politique qu'il faut l'imputer, dans le cas de l'Empire romain, comme à sa seule ou à sa principale cause. La conquête romaine a favorisé l'assimilation sociale européenne, elle l'a accélérée, et, en cela, elle a rendu grand service à la cause de la civilisation ; puisque la civilisation n'est, précisément, que ce travail d'unification et de complication sociale, de mutuelle imitation harmonieuse. Mais, même sans la conquête de Rome, l'unité sociale de l'Europe se fût faite, - seulement elle se fût faite comme s'est faite celle de l'Asie ou celle de l'Afrique, à savoir moins bien, beaucoup moins paisiblement, à travers des massacres épouvantables, et, sans nul doute, le progrès des inventions et des découvertes se fût élevé moins haut, de même qu'en Asie et en Afrique.

Ne nous joignons donc pas à ceux qui jugent que l'unité impériale a été désastreuse même par le souvenir qu'elle a laissé, et qui a halluciné le moyen âge. « Cette idée funeste de monarchie universelle a duré plus de mille ans... » Funeste en quoi ? N'est-il pas visible que le peu d'ordre et d'harmonie supérieure qui subsistent dans cette anarchie de fiefs batailleurs, poussière politique du bloc impérial, lui vient du rêve même et du souvenir de l'Empire, et que, sans le pape, empereur spirituel, sans le César allemand même, cette poussière eût été probablement incapable de reprendre jamais vie et organisation ?

<sup>1</sup> Le penchant à imiter l'étranger ou le voisin ne va pas croissant continuellement à mesure que les relations avec lui vont se multipliant. Sans doute, quand ces relations sont à peu près nulles, on ne saurait tendre à l'imiter, faute de le connaître aucunement ; mais, à l'inverse, quand on le connaît trop pour pouvoir continuer à l'admirer ou à l'envier, on cesse de prendre modèle sur lui. Il y a donc un point, entre le défaut et l'excès de communication, auquel s'attache le plus haut degré du besoin d'imiter autrui. Comment déterminer ce point ? C'est malaisé. On peut dire que c'est le point optique où l'on est assez rapproché pour avoir toute l'illusion du décor et pas assez pour apercevoir les coulisses.

Ce qui est essentiel à noter, c'est la conséquence suivante du fait précédent : il s'ensuit que, à force de se multiplier par les chemins de fer, les télégraphes et les téléphones, les communications entre les peuples et entre les classes auront pour effet de les ramener séparément au goût et au maintien pieux de leurs originalités distinctives, de leurs usages et de leurs mœurs particuliers... Est-ce que ce retour à l'esprit de nationalité, qui se remarque à présent, n'aurait pas en partie (en faible partie) cette cause, en même temps qu'il a pour cause principale le militarisme ?

de notre individualité intérieure. Alors éclora la plus haute fleur de la vie sociale, la vie esthétique, qui, exception si rare encore et si incomplète parmi nous, se généralisera en se consommant; et la vie sociale, avec son appareil compliqué de fonctions assujettissantes, de redites monotones, apparaîtra enfin ce qu'elle est, comme la vie organique dont elle est la suite et le complément: à savoir, un long passage, obscur et tortueux, de la diversité élémentaire à la physionomie personnelle, un alambic mystérieux, aux spirales sans nombre, où celle-là se sublime en celle-ci, où lentement s'extrait, d'une infinité d'éléments pliés, broyés, dépouillés de leurs caractères différentiels, ce principe essentiel si volatil, la singularité profonde et fugitive des personnes, leur manière d'être, de penser, de sentir, qui n'est qu'une fois et n'est qu'un instant.

FIN.